



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

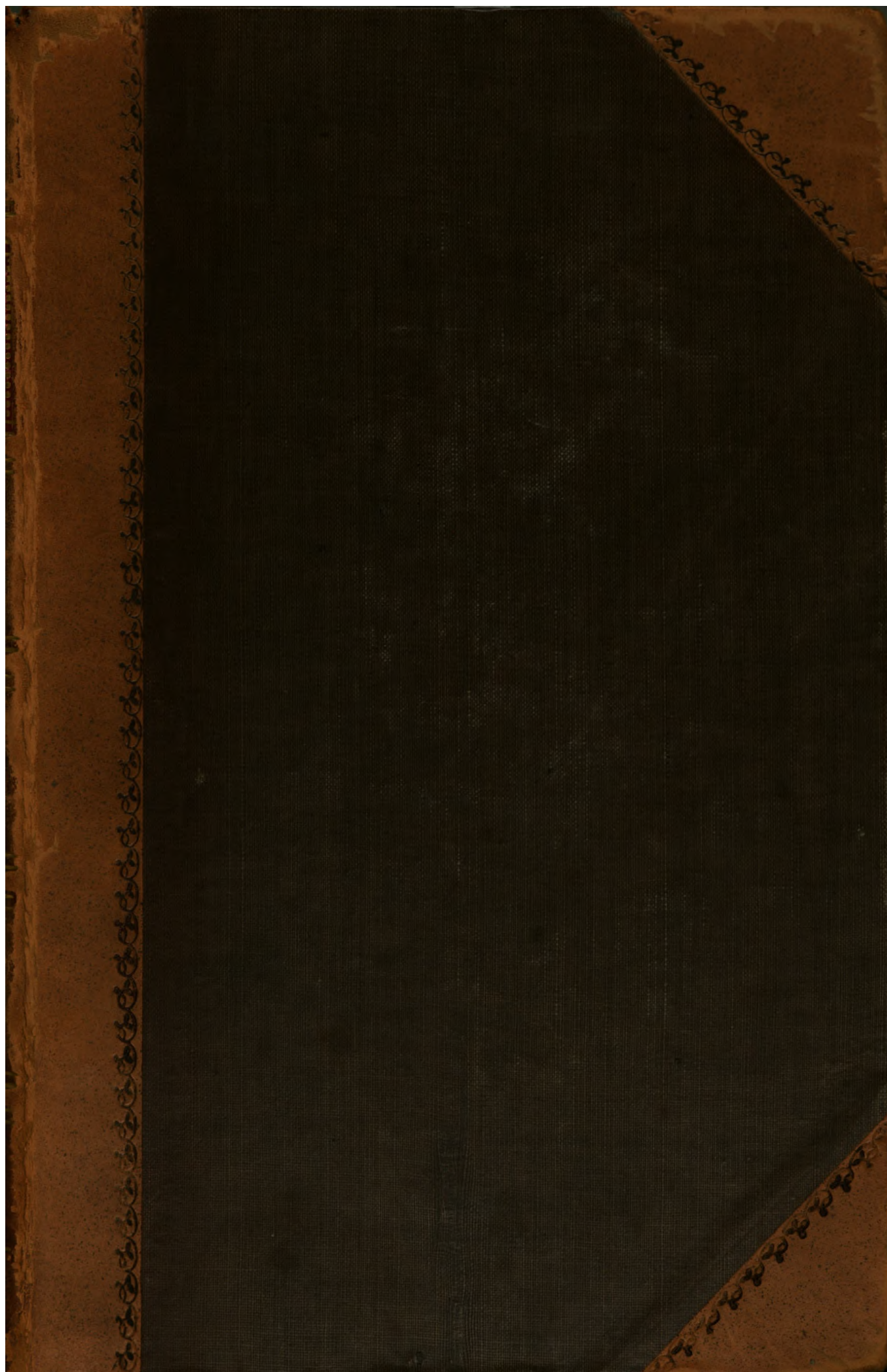
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

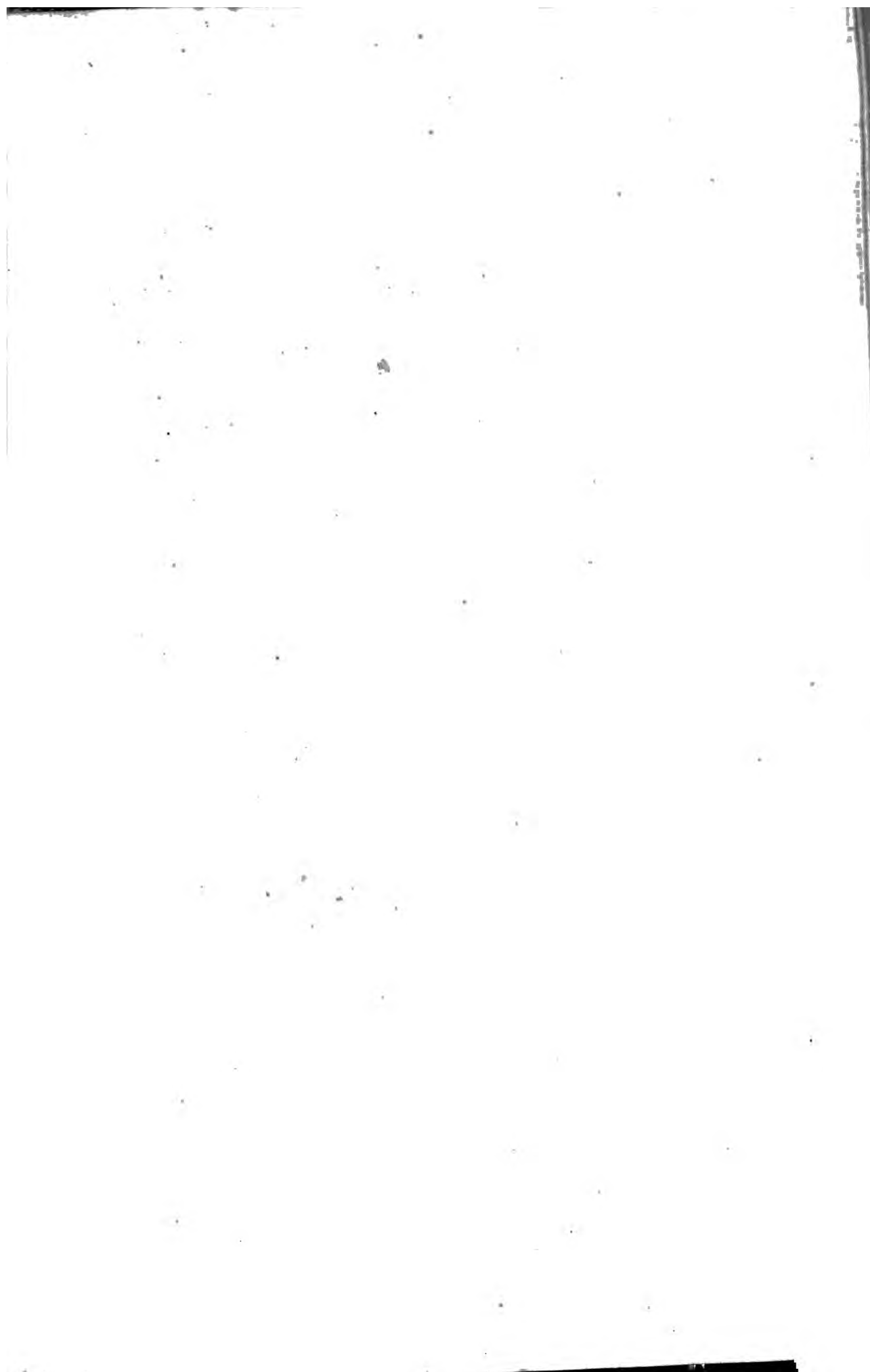


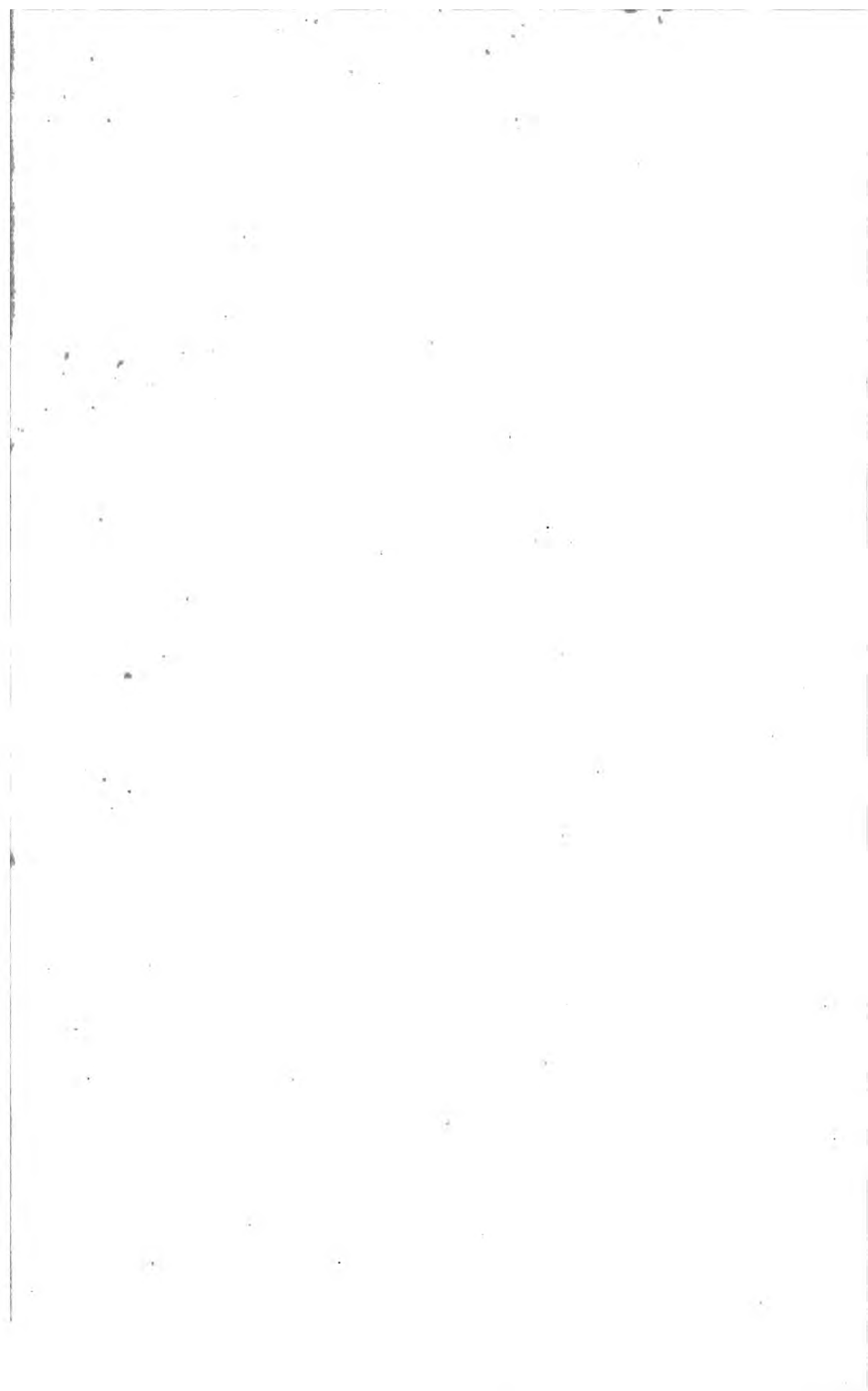
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



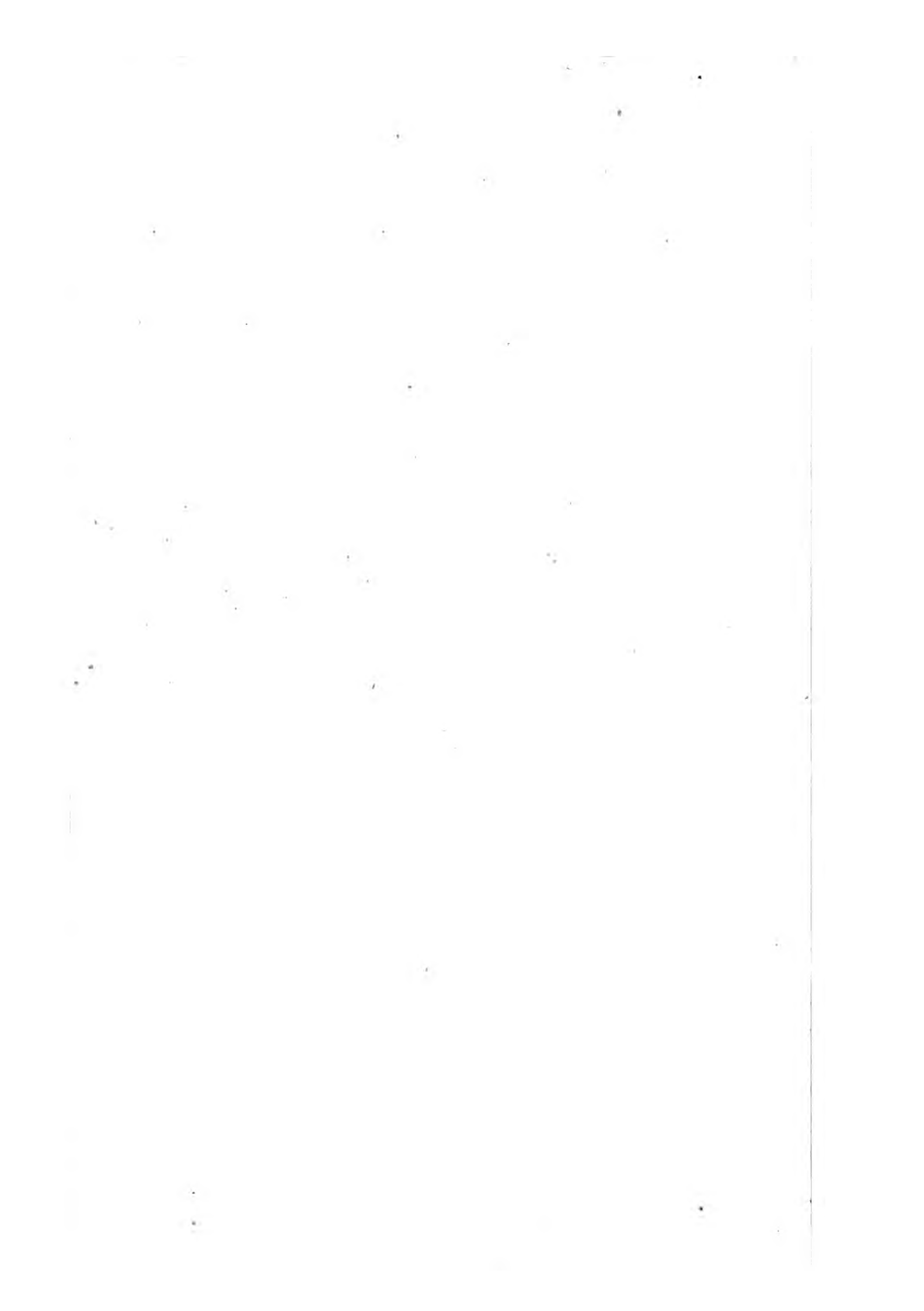
Tur. 2. 59

Turk. d. 93









LA

MUSE OTTOMANE

SE TROUVE AUSSI:

- A LYON, chez Auguste Brun, rue du Plat, 13.**
- A CONSTANTINOPLE, chez Wick.**
- A ROME, chez P. Merle.**
- A LONDRES, chez Baillière.**
- A VIENNE, chez Rohrmann.**
- A SAINT-PÉTERSBOURG, chez Bellizard.**

LA
MUSE OTTOMANE

OU

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA POÉSIE TURQUE

TRADUITS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN VERS FRANÇAIS

AVEC

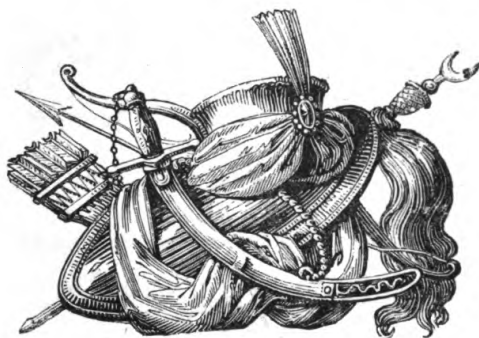
UN PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE LA POÉSIE CHEZ LES TURCS, ETC.

PAR

M. ÉDOUARD SERVAN DE SUGNY

ANCIEN MAGISTRAT

Membre de l'Académie Impériale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon,
et de la Société Littéraire de la même ville, correspondant de plusieurs Sociétés savantes.



12.

PARIS
JOËL CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE LA MONNAIE, 10.

GENÈVE. — MÈME MAISON.

MDCCCLIII



A L'ACADÉMIE IMPÉRIALE

DES

Sciences, Belles-Lettres et Arts

DE LYON.

Messieurs et très-honorés Confrères,

C'est à vous, c'est au corps savant que vous formez, que je me fais un devoir et un plaisir de dédier la Muse Ottomane.

Je n'ai point oublié que c'est du sein même de cette compagnie que sont partis les premiers encouragements qui m'ont donné la force de persévérer dans l'entreprise aussi neuve que difficile où je m'étais engagé. Oui, Messieurs, j'aime à vous le dire, sans votre bienveillant appui, cet ouvrage n'existerait pro-

blement pas. Les difficultés de la langue turque que j'avais apprise autrefois à Paris, mais que vingt années passées dans les fonctions publiques m'avaient fait presque entièrement oublier; l'énorme différence qui existe entre le génie poétique oriental et celui de l'Occident; la rareté des documents relatifs à la littérature ottomane, tout enfin semblait se réunir pour me porter à abandonner un dessein qui commençait à me paraître téméraire à moi-même. Mais que ne peut un sourire favorable de la part d'hommes dont on admire le talent et dont on honore le caractère? Dans plusieurs de nos séances particulières, je vous communiquai quelques-unes de mes traductions, et j'eus le bonheur de voir que vous m'écoutiez avec intérêt; bien plus, admis une fois par votre bureau à l'honneur de lire en séance publique quatre pièces de ce genre, les marques d'approbation du public d'élite qui remplissait la salle vinrent me

prouver qu'on désirait véritablement que la France lettrée fût introduite dans le sanctuaire d'une poésie dont elle n'avait pas même la première idée.

C'en était assez pour moi. Je redoublai d'efforts pour achever mon œuvre et la rendre le moins défectueuse possible: la voici enfin, telle que mes faibles moyens m'ont permis de la constituer.

Daignez, Messieurs, jeter sur ce fruit de mes labeurs un regard d'indulgence, et agréer l'hommage des sentiments de haute considération et de sincère attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué Serviteur et Confrère,

Ed. Serwan de Sugny.

Cessy, 20 avril 1853.

PRÉFACE

Les Turcs ne sont guère connus en Europe que sous le rapport politique : leur littérature y est généralement considérée comme ne méritant pas de fixer l'attention de l'homme de goût, et il ne manque pas de gens, même instruits, qui pensent qu'ils n'ont aucune espèce de poésie. Ce préjugé est ancien déjà, et des efforts ont été vainement faits pour le détruire. C'est ainsi qu'il y a plus d'un siècle et demi, le célèbre traducteur des *Mille et une Nuits*, Galland, écrivait les lignes suivantes : « On fait quelque grâce aux Arabes, et ils passent pour avoir autrefois cultivé les sciences avec une grande application ; on attribue de la politesse aux Persans, et on leur fait justice : mais, par leur nom seul, les Turcs sont tellement décriés, qu'il suffit ordinairement de les nommer pour signifier une nation barbare, grossière et d'une ignorance achevée... Cependant on leur fait injustice ; car, sans s'arrêter à les justifier de barbarie et de grossiè-

reté, ce qui demanderait un détail d'une trop grande étendue, on peut dire qu'ils ne le cèdent ni aux Arabes ni aux Persans dans les sciences et dans les belles-lettres communes à ces trois nations, et qu'ils les cultivent presque dès le commencement de leur empire.... On peut compter comme une marque de la délicatesse de leur esprit le nombre considérable de leurs poètes.¹ »

Oui, mais ces poètes turcs si nombreux, personne ne songeait à les faire connaître à l'Europe par des traductions soit en prose, soit en vers : c'est à peine si quelques lambeaux de leurs compositions étaient mis incidemment, et presque toujours avec une médiocre exactitude, sous les yeux du lecteur, qui n'avait pas dès lors de motif suffisant pour regarder le culte des muses comme réellement pratiqué dans l'empire d'Osman. Sans doute, les Schultens, les Reiske, les Erpenius, les D'Herbelot ont fouillé avec un zèle et une érudition dignes d'éloge dans les profondeurs de l'orientalisme; mais quel est celui d'entre eux qui s'est particulièrement occupé des Turcs, sous le rapport de la poésie surtout? Je ne saurais le dire, car tous ces savants paraissent n'avoir eu d'autre but, en entreprenant leurs travaux, que de mettre au jour les richesses littéraires des Arabes et des Persans, sans presque tenir compte de celles dont s'enorgueillit le

¹ Préface de la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, par Galland. Paris, 1697; 1 vol. in-folio.

troisième peuple nommé plus haut. L'Allemand Jenisch, peut-être, a été moins sobre qu'eux de détails à son égard; toutefois, on ne peut pas, après avoir lu l'estimable ouvrage intitulé *De Fatis Linguarum orientalium*, dire qu'on sait à quoi s'en tenir sur la poésie turque, dont on n'a vu que quelques fragments écourtés. Toderini lui-même, qui a écrit un livre spécial sur *la Littérature des Turcs*, n'y consacre qu'un seul chapitre assez superficiel à leur poésie. Enfin, si William Jones, cet Anglais de tant de science et d'une science si bien digérée, a judicieusement apprécié le caractère poétique des Osmanlis, on peut trouver aussi qu'il n'a assigné dans son ouvrage intitulé *Poëseos asiaticæ commentarii*, qu'une place bien exigüe aux produits de leur Parnasse. En effet, sauf la fameuse idylle de Mésihi sur *le Printemps*, qu'il cite en entier, il ne donne dans tout le cours de cet ouvrage que quelques vers isolés de poètes turcs, dont il laisse même presque toujours ignorer le nom à ses lecteurs.¹

Il était réservé à notre époque de voir un homme profondément versé dans la connaissance des langues

¹ Thomas Chabert a publié à Zurich, en 1800, une traduction allemande de la *Biographie des poètes turcs* par Latifi et Aaschik; et, en 1815, M. Frédéric de Dietz a fait paraître à Berlin, en allemand aussi, des *Souvenirs de l'Asie* (DENKWÜRDIGKEITEN VON ASIEN), où il est quelquefois question de la poésie turque. Enfin Goëthe et Rückert ont aussi, dans leurs magnifiques excursions en Orient, touché à cette poésie, mais sans s'y appesantir.

orientales, et dont la réputation a franchi les limites de l'Allemagne, sa patrie, pour se répandre dans le monde entier, M. le baron de Hammer-Purgstall, faire de la Turquie l'objet spécial de ses investigations et de ses travaux. Non content d'avoir déroulé à nos yeux, avec exactitude et sagacité, les annales de l'empire ottoman, il a voulu encore les revêtir de cette brillante auréole que les inspirations du génie et les fantaisies de l'imagination prêtent aux tristes réalités de la politique ; je veux dire qu'après avoir raconté les faits et gestes des sultans, il s'est occupé de nous mettre en rapport avec les poètes qui ont illustré le règne de chacun d'entre eux.¹ Rien de sa part n'est omis de ce qui peut nous faire apprécier à leur juste valeur les poètes de cette nation : il va recueillant partout de leurs vers, bons, médiocres, mauvais, et les reproduisant en vers allemands avec une précision telle, qu'on peut dire que c'en est moins la traduction que le calque rigoureux. Aucune de leurs expressions, même les plus bizarres et les plus incompréhensibles pour des Européens, n'est par lui le moins du monde modifiée ; aucune de leurs idées qu'on pourrait appeler indigènes, n'est présentée sous un costume moins étrange ; en un mot, c'est du turc germanisé que l'auteur a offert à ses compatriotes. Il ne craint même pas de conserver la forme matérielle des pièces qu'il traduit,

¹ *Geschichte der osmanischen Dichtkunst bis unsere Zeit, mit einer Blüthenlese aus zweitausend zweihundert Dichtern.* Pesth, 1838 ; 4 vol. in-8°.

forme qui n'est pas admise par les diverses prosodies de l'Europe. A Dieu ne plaise cependant que je m'érige pour cela en censeur de M. de Hammer, de ce profond et infatigable érudit à qui tant de reconnaissance est due pour avoir ouvert à l'Occident les principales sources des richesses orientales; mais moi, traducteur français, devais-je l'imiter? Là est toute la question à mes yeux.

Qu'est-ce que traduire, me suis-je dit, sinon chercher à rendre dans une langue qui vous est familière les productions d'auteurs étrangers? Pour cela faire, il faut qu'on se pénètre complètement du caractère et de l'esprit de l'écrivain original, et qu'ensuite on l'offre, non dans tous ses détails, ce serait impossible, mais dans son ensemble et tel qu'on s'en est formé l'idée en soi-même. « Le devoir le plus essentiel du traducteur, a dit un homme qui s'est illustré dans ce genre de travail, c'est de chercher à produire dans chaque morceau le même effet que son auteur. Il faut qu'il représente, autant qu'il lui est possible, sinon les mêmes beautés, au moins le même nombre de beautés. Quiconque se charge de traduire contracte une dette: il faut, pour l'acquitter, qu'il paie, non avec la même monnaie, mais la même somme: quand il ne peut rendre une image, qu'il y supplée par une pensée; s'il ne peut peindre à l'oreille, qu'il peigne à l'esprit; s'il est moins énergique, qu'il soit plus harmonieux; s'il est moins précis, qu'il soit plus riche.¹ »

¹ Delille, *Préliminaire de la traduction en vers français des GÉORGIQUES DE VIRGILE.*

J'adopte en son entier pour moi-même cette théorie de la traduction en général, bien que celui-là fût en droit de réclamer de nouveaux privilèges, qui a pris à tâche de faire passer dans une langue occidentale, naturellement timide et peu colorée, des compositions écloses à l'éblouissante clarté du soleil d'Orient. Quelquefois donc, dans le cours de cet ouvrage, j'ai usé de la faculté de ne pas payer *en la même monnaie*, par la raison, péremptoire à mon avis, que cette monnaie n'eût pas eu cours dans le pays où je l'aurais mise en circulation; mais je me suis toujours fait un cas de conscience de payer *la même somme*. Si quelque appoint vient de temps à autre à y manquer, qu'on en accuse mon insuffisance et non ma bonne volonté.

Quarante-quatre poètes figurent dans la *Muse Ottomane*: ce sont naturellement ceux qui se sont le plus distingués et dont la réputation s'est le mieux maintenue dans leur pays. Cependant, quelques-uns y ont trouvé place comme ayant été heureux une fois ou deux, et sans avoir jamais joui d'une grande renommée; toutes les littératures comptent de ces honorables exceptions. J'ai cru devoir donner des vers de tous les sultans qui ont été poètes, et ces sultans sont au nombre de onze. Aucun État européen, pas même la France, ne pourrait citer parmi ses souverains autant d'hommes ayant pratiqué le plus beau des arts, de manière à laisser des volumes entiers.¹ Et, ce qui est

¹ Les rois français qui ont été poètes sont seulement, si je ne

digne de remarque, c'est que ce sont les sultans qui ont occupé le trône avec le plus d'éclat, auxquels on est redevable des meilleures poésies. Qu'on lise les compositions de Mahomet II, de Soliman I^{er}, de Sélim I^{er}, d'Amurat IV, de Sélim III, et l'on verra que les grandes entreprises qui ont signalé leurs règnes ne les ont pas empêchés de déployer une verve poétique qui eût suffi à fonder la réputation littéraire de simples particuliers. Après eux viennent des princes du sang, des muftis et des grands-vizirs qui se sont montrés dans leurs vers peintres habiles ou profonds penseurs. Puis, une foule de fonctionnaires inférieurs ont allié le culte des muses à l'exercice de leurs emplois, et donné d'irrécusables témoignages de la vivacité, de la force ou de la grâce de leur esprit. Enfin, le croirait-on ? des femmes même, dans ce pays où le sexe est réduit au plus affreux, au plus dégradant esclavage, des femmes ont osé saisir d'une main meurtrie de fers la lyre du poète et chanter, non sans talent, les sentiments doux, tendres et quelquefois énergiques dont leur cœur était pénétré. Honneur aux Mibri, aux Zeineb, aux Hibétulla, aux Sidki ! Elles ont fait comme

me trompe, François I^{er}, Henri IV et Charles IX ; mais combien de vers sont émanés d'eux ? Quatre pages d'impression les contiendraient tous. Un seul monarque européen a cultivé la poésie d'une manière plus suivie, c'est Frédéric II, roi de Prusse, qui a composé des ouvrages de longue haleine, notamment le poème de l'*Art de la Guerre*, où il y a de bons passages. On pourrait y joindre l'ex-roi Louis de Bavière, qui vit encore.

cet oiseau mélodieux dont le nom revient si souvent, ainsi qu'un charmant symbole d'amour et de mélancolie, sous la plume des poètes orientaux, et qui, réduit en captivité, privé du spectacle de la nature, ne laisse pas de ravir par d'agréables concerts l'oreille de ses oppresseurs.

Je n'ai pas cru devoir suivre l'ordre chronologique dans le placement des poètes dont j'insère des vers; la raison en est que j'ai voulu mettre la plus grande variété dans cet ouvrage, et qu'en général les auteurs turcs d'une même époque écrivent sous l'influence d'inspirations analogues. Ainsi, avant la prise de Constantinople, c'étaient les sujets mystiques qu'ils se plaisaient surtout à traiter; après cette époque, les transports lyriques animèrent la plupart des poètes ottomans; plus tard, le style descriptif devint à la mode parmi eux; aujourd'hui enfin, c'est le froid chronogramme, soit le récit en prose rimée des événements du jour, qui règne en maître. Mais la *Notice biographique* que j'ai placée à la fin du volume fera connaître le temps où vivait chacun des poètes qui constituent la *Muse Ottomane*, et, autant que possible, la date de sa mort.

Le caractère de la langue turque étant une extrême concision, plusieurs pièces, si elles eussent été rendues sans périphrases, n'auraient pas été comprises des Européens; il m'a donc fallu les amplifier un peu, ce dont, au reste, j'ai eu soin de prévenir le lecteur dans mes *Notes et Éclaircissements*. Quant au sens

même de certains passages, il était d'une obscurité telle, que je ne réponds pas de n'avoir point commis d'erreur dans ma version; mais du moins je me suis entouré de tous les documents capables de m'éclairer, et si, malgré cette précaution, j'ai encore trébuché, *veniam petimus*.

Le choix des vers qui composent ce recueil a-t-il été par moi judicieusement fait? C'est sur quoi le public prononcera; je me sou mets à sa décision. Seulement je le préviens que, malgré le grand nombre de poésies turques qui ont passé sous mes yeux, j'ai été circonscrit dans des limites assez étroites par l'effet de l'obligation que je m'étais imposée de n'admettre aucune pièce écrite sur un événement politique, ou à la louange de tel ou tel personnage, ou dans le but de glorifier le fondateur de l'islamisme,¹ toutes productions qui forment à peu près les deux tiers du bagage poétique des Ottomans, mais qui seraient assez insipides pour des étrangers.

Je n'imiterai point la plupart des traducteurs, qui s'engouent si fort des écrivains originaux sur lesquels se sont concentrées leurs veilles, qu'ils leur assignent un rang supérieur à celui qu'ils ont réellement. Je conviendrai donc de bonne foi que les poètes orientaux, soit arabes, soit persans, soit turcs, n'ont pas

¹ J'ai pourtant dérogé une fois à ma règle sous ce dernier rapport, en insérant la pièce de Sati intitulée *Louanges de Mahomet*; mais il fallait bien donner une idée de ce genre de poésie.

dans leur style la mesure, la convenance, le goût enfin, qui distinguent les poètes grecs et latins; mais ceux-ci, d'un autre côté, le cèdent de beaucoup aux premiers en audace, en vigueur, en coloris. Or il y a assez longtemps que les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome jouissent du privilège exclusif de nous servir de guides dans nos compositions; ne convient-il pas que nous cherchions enfin à réchauffer un peu notre verve légèrement tiède à ce vaste foyer du monde primitif d'où la lumière s'est répandue sur le reste du globe? Notre poésie ne pourra certainement qu'y gagner. Un écrivain d'une grande valeur, malgré ses tristes écarts en littérature et en politique, M. Victor Hugo, a montré par ses *Orientales* quel parti l'on pouvait tirer de ce nouveau genre d'imitation. C'est donc le cas de s'écrier avec Lucrèce :

*Juvat integros accedere fontes
Atque haurire juvatque novos decerpere flores.*

Les secours que j'ai rencontrés pour l'exécution de mon entreprise (la première de cette nature qui aura eu lieu en France), ont été de deux sortes : les livres et les hommes. Quant aux livres, j'ai déjà cité ceux qui m'ont été particulièrement utiles, et, pour les hommes, je dois exprimer ma reconnaissance à quelques orientalistes vivants dont la bonté pour moi a égalé le mérite qui les distingue. Avant de rien commencer, j'ai cru devoir écrire au savant M. Reinaud,

membre de l'Institut et président de la Société asiatique de Paris, pour lui demander quelques renseignements dont j'avais besoin. Sa réponse, qui ne s'est pas fait attendre, a pleinement satisfait mon désir. Il a, de plus, eu la bonté de donner connaissance de ma lettre à la Société qu'il préside, et cette docte compagnie a bien voulu applaudir à mon entreprise. « Toutes les littératures se tiennent ensemble, ajoute M. Reinaud dans sa réponse, et, ainsi que vous le faites observer, la littérature turque n'occupe pas en France la place qu'elle devrait occuper. » Je me suis aussi mis en rapport épistolaire à ce sujet avec M. le baron de Hammer-Purgstall, qui réside à Vienne en Autriche, où il jouit d'une position élevée à la cour et préside avec distinction l'Académie impériale des sciences ; il a daigné être également pour moi de la plus grande obligeance. Genève encore m'a fourni de précieuses ressources pour l'accomplissement de mon dessein : l'auteur de l'*Anthologie arabe*, M. Jean Humbert, professeur dans l'Académie de cette ville, a mis à ma disposition plusieurs livres de sa bibliothèque, et m'a aidé dans l'interprétation de quelques passages difficiles. Une mort prématurée l'a malheureusement enlevé aux lettres qu'il honorait, et à ses nombreux amis : je ne puis donc que déposer sur sa tombe le tribut de gratitude qu'il m'eût été si doux de lui payer à lui-même. J'ai aussi trouvé des encouragements et un surcroît de lumières dans M. Frédéric Soret, homme instruit et modeste qui, après avoir fait l'édu-

cation du prince héréditaire de Saxe-Weimar, est revenu se fixer à Genève, sa patrie, où il s'occupe avec succès de numismatique orientale. Enfin plusieurs de mes confrères à l'Académie de Lyon, notamment M. Eichhoff, professeur de littérature étrangère à la Faculté des Lettres, en qui le goût le plus pur s'allie à la plus vaste érudition, et M. le docteur Lortet, qui s'est autrefois livré à de profondes études sur la langue arabe, m'ont prodigué des conseils aussi bienveillants qu'éclairés. Que tous et que chacun de ces hommes honorables daignent recevoir ici mes bien vifs et bien sincères remerciements.

PRÉCIS
DE
L'HISTOIRE DE LA POÉSIE
CHEZ LES TURCS

I

On sait combien le climat influe sur l'organisation intellectuelle de l'homme, et quel caractère différent il imprime à ses idées, à ses sentiments, à ses croyances même. L'âpreté des pays septentrionaux semble avoir passé dans l'esprit et dans le cœur de ses habitants, qui ne rêvent et ne chantent que guerre, vengeance, carnage ; la chaude et molle température des régions du midi se reproduit dans les compositions brûlantes et langoureuses à la fois, écloses dans cette partie du globe ; enfin l'Orient ne devait-il pas aussi marquer d'un trait distinctif et spécial les productions de ses écrivains ?

C'est ce qui a lieu, en effet.

Vivant dans les contrées les plus favorisées de la nature, sous un ciel pur et sans nuages, au milieu d'une végétation riche et luxuriante, les peuples asiatiques sont naturellement ardents, enthousiastes, pleins d'imagination. Tout se change à leurs yeux en prodiges, tout revêt des formes colossales, et la réalité disparaît pour faire place à des fictions tellement exagérées, que le songe le plus vertigineux ne saurait en offrir l'équivalent au cerveau de l'homme en proie à la fièvre. Les coups d'épée de leurs héros font toujours trembler les étoiles dans le firmament ; la beauté de leurs héroïnes rend la lune si jalouse, que cet astre voile sa face de dépit ; le regard de leurs sultans éclipse la splendeur du soleil. Et à combien de rêveries ne se livrent-ils pas d'ailleurs ! Une haute montagne circulaire entoure le monde, dans les flancs de laquelle habitent les djinns, les goules et les dives, êtres mal-faisants qui se plaisent à dévorer les hommes ; un oiseau de la grosseur d'un chameau réside dans ces régions mystérieuses et se transporte, avec la rapidité de l'éclair, d'un bout à l'autre de

la terre, tantôt comme ministre de vengeance, tantôt comme messager de bienfaits. De charmantes jeunes filles, douées d'un pouvoir surnaturel et nommées Péris, ne sont occupées qu'à procurer aux mortels tout ce qui peut leur être agréable ; elles se nourrissent uniquement de l'émanation des fleurs et de la rosée du matin. Une fontaine dont les eaux donnent l'immortalité jaillit dans un lieu enveloppé de ténèbres, où un compagnon d'Alexandre put s'en abreuver à loisir, mais où nul, depuis lui, n'a eu le bonheur de pénétrer. Deux petits talismans, une coupe et un miroir, offrent aux regards étonnés l'abrégé des merveilles du monde. Que sais-je enfin ? l'univers réel n'existe pas pour les Orientaux, ils en ont un beaucoup plus beau, beaucoup plus séduisant que celui dont Dieu fut l'auteur, ou plutôt c'est ce Dieu même qui voulut qu'ils se le créassent tel par la pensée, comme pour refléter dans leur intérieur le magnifique climat qu'il leur a donné.

Je ne parle pas de la religion de ces peuples, laquelle est en parfait accord avec leur esprit : sensuelle et fantastique, elle a tout ce qu'il faut pour les impressionner fortement et entretenir en eux cette disposition à l'enthousiasme qui, comme je l'ai dit, leur est naturelle.

C'est là le caractère général des Orientaux ; cependant il se modifie un peu chez chacune des trois principales nations qui habitent cette partie du globe : les Arabes, les Persans et les Turcs.

Les premiers, nomades pour la plupart, et partagés en tribus, respirant l'air embrasé du désert, accoutumés à braver la fatigue, à se courber sous l'haleine dévorante du simoun, sont doués d'une rare énergie morale et se plaisent particulièrement aux récits guerriers, aux émouvantes narrations de grands dangers courus, de monstres domptés, de longs voyages accomplis. La vie de la tente leur communique quelque chose de primitif, de vapoureux et de martial à la fois, qui s'empreint dans les compositions de leurs poètes.

Le climat plus tempéré de la Perse et les habitudes sédentaires de ses habitants leur inspirent des idées plus douces, moins belliqueuses ; mais aussi le goût des jouissances sensuelles est singulièrement développé parmi eux ; ils sont voluptueux au delà de tout ce qu'on peut dire, et ne rêvent que femmes, roses et parfums. Leurs poètes les plus chéris sont ceux qui ont le mieux

chanté l'amour, la beauté et la délicieuse liqueur interdite par la religion de Mahomet, à laquelle ce peuple est pourtant soumis. Les Persans sont les sybarites de l'Asie.

Quant aux Turcs, ils ont quelque chose de distinct des deux autres nations. Méditatifs par nature, ils aiment à approfondir les mystères de l'existence, à plonger par la pensée dans les ténèbres de l'autre monde, et à se demander le but et la fin de tout dans celui-ci. Aussi sont-ils moralistes par excellence, et ont-ils sans cesse présentes à l'esprit l'heure de la mort, et l'éternelle destinée qui attend chaque homme au delà du tombeau. Dans les œuvres même les plus légères de leurs écrivains, il y a presque toujours quelque aperçu religieux et philosophique se rattachant au sujet principal, pour en former le couronnement, ou, s'il y a lieu, le correctif. En un mot, les Turcs ne se considèrent que comme campés dans la vie, de même qu'on a dit que leur nation n'était que campée en Europe. On conçoit quelle gravité une semblable manière de voir doit imprimer à leurs mœurs, et, par suite, à leurs créations intellectuelles.

II

Toutefois, malgré ces différences, on peut dire que les Arabes, les Persans et les Turcs vivent sur un fonds commun en fait de littérature et de poésie. Effectivement, ce sont les mêmes fictions qui ont cours chez ces trois peuples, les mêmes sujets historiques et romanesques qui y préoccupent les esprits cultivés, les mêmes règles de prosodie auxquelles s'astreignent les poètes¹.

¹ Les différentes formes de poésie usitées parmi les Orientaux sont : 1° le *mesnévi*, qui consiste à faire rimer ensemble les deux hémistiches d'un même vers, et qui, étant la forme la plus majestueuse de toutes, convient, comme l'alexandrin français, à l'épopée et aux grands poèmes historiques, didactiques, moraux, mystiques et romanesques; 2° le *casside*, qui s'emploie dans les sujets lyriques et élégiaques; 3° le *gazel*, qui est propre aux sujets érotiques, bachiques et allégoriques; il ne doit pas avoir moins de dix vers, ni plus de quatorze; le *terdchii*, qui n'est autre chose que le casside et le gazel mélangés, mais avec un redoublement de rimes; 5° le *glosse*, qui convient pour les sujets légers, et ne doit avoir que cinq à six vers, arrangés d'une certaine façon; 6° le *rubijat*, ou quatrain, bon pour l'épigramme, la sentence morale, l'inscription des monuments; 7° le *mokataat*, qui s'emploie dans des sujets mixtes, et participe, comme le *terdchii*, du casside et du gazel; 8° le *moferredat*, qui sert à traiter des bagatelles, à faire des compliments, à encadrer des bons mots; 9° le *mimaa*, ou l'énigme; 10° le *laghs*, ou le logogriphe; 11° le *makloub*, ou l'acrostiche; et 12° enfin le *tarikh*, ou le chronogramme.

Un recueil de poésies lyriques porte le nom de *Divan*; de poésies épiques, morales ou mystiques, celui de *Khamsé*; et d'œuvres mêlées, celui de *Kullijat*.

Mais, entre ces trois peuples, il en est un qui, au point de vue littéraire, joue incontestablement le premier rôle, ce sont les Persans : les deux autres semblent s'incliner devant leur gloire et les proclamer leurs maîtres, comme faisaient autrefois les Romains à l'égard des Grecs. Cette suprématie est d'ailleurs réelle, car c'est en Perse que sont éclos les principaux chefs-d'œuvre du génie oriental, *Léila et Medjnoun*, *Joseph et Zuléika*, *Khosrou et Schirrin*, le *Schahnameh* ou *Livre des Rois*, etc. Les Arabes et les Turcs mettent leur honneur à reproduire ces œuvres magistrales dans leur langue respective, et le nombre est incroyable des traductions ou imitations qu'ils en ont faites. On serait, néanmoins, tenté de se demander pourquoi cet esclavage volontaire de leur part, lorsqu'on juge par leurs productions originales qu'ils seraient capables de créer eux-mêmes des poèmes qui ne le céderaient probablement pas à ceux des Persans. Les Arabes, par exemple, ont quelquefois volé de leurs propres ailes, et se sont élevés assez haut : pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur le *Hamasa* et sur la *Moallaka*¹. Les Turcs, bien qu'ils se soient toujours montrés plus timides dans leurs compositions poétiques, n'ont pas laissé non plus de prouver quelquefois qu'ils auraient pu, s'ils eussent réellement fait des efforts pour cela, atteindre à l'invention.

Mais le lot de ce dernier peuple est encore assez beau, puisque c'est chez ses écrivains que s'est réfugié le peu de philosophie qui existe en Orient, et que les productions qui en émanent sont, en général, marquées au coin de la moralité : *ad moralia scripta sermo turcicus videtur idoneus*, a dit le savant Jones. Ce mérite en vaut bien d'autres.

Or donc, puisque la langue turque semble porter avec elle ce précieux privilège, c'est le cas d'en dire un mot.

Tartare d'origine, et d'une assez grande pauvreté première, elle s'est successivement enrichie aux dépens de l'arabe et du persan, sans néanmoins rien dépouiller de ses attributs natifs. On dirait une fière indigente qui consent à se parer d'ornements

¹ Le *Hamasa* est un recueil de chants arabes remontant à une assez haute antiquité, et la *Moallaka* est la collection des vers de sept fameux poètes antérieurs à Mahomet, vers qui avaient été jugés si beaux, qu'on les avait fait copier en lettres d'or sur des rouleaux de soie et suspendre au-dessus de la principale entrée du temple de la Mecque. Les poètes dont il s'agit sont : Amralkéis, Tarafa, Zohéir, Lébéd, Antar, Amrou et Hareth. Les Arabes les nomment la *Pléiade*.

étrangers, mais en gardant soigneusement le modeste costume sous lequel elle s'était d'abord produite. Le temps, cependant, a imprimé à cet idiome, comme il le fait à toutes choses au monde, certaines modifications assez sensibles; et l'ancien turc, ou *dja-gataï*, est devenu au turc moderne ce qu'est pour nous le français de Rabelais ou de Marot, comparé à celui de Voltaire. Telle qu'elle existe maintenant, la langue turque est belle, énergique, régulière et pleine de noblesse; c'est la seule dont on use à la cour de Perse. Elle se prête bien à la poésie, a du nombre, de l'harmonie, et cette majestueuse gravité qu'offrent dans leurs manières et leur maintien les hommes qui la parlent¹.

III

Longtemps déjà avant leur établissement en Europe, les Turcs cultivaient la poésie. Au début du quatorzième siècle, parut un grand poème mystique dû à la plume d'Aaschik, surnommé *Pacha* à cause de l'autorité qu'il exerçait sur les esprits. Cet ouvrage est une imitation du *Mesnévi* du poète persan Djélaleddin-Roumi², et ne lui est pas de beaucoup inférieur. A côté de ce premier monument du talent poétique des Osmanlis vient se placer le *Gulché-niras*, ou la *Floraison des Roses du mystère*, par le cheik Elvan, autre imitation ou traduction du persan, et dont le mysticisme forme également la base. Ainsi, la religion, cette sublime poésie de l'âme, a été pour les Turcs comme pour la plupart des autres peuples, une source primitive de fortes et grandes inspirations.

La fin de ce même siècle vit naître un autre poème religieux non moins important, intitulé *Meuloudijé* ou *Anniversaire de la naissance du Prophète*, dont le poète Soliman était l'auteur; et l'*Iskendernameh* ou le *Livre d'Alexandre*, par Ahmed-Daji, espèce d'épopée universelle, à la fois historique, religieuse, scientifique, etc.

¹ Il y a une expression turque qui signifie à la fois *Dieu*, *Justice* et *Vérité*; c'est le mot *Hakk*. Quelle autre langue pourrait se vanter de posséder un aussi beau synonyme?

² Ce surnom de *Roumi* fut donné à Djélaleddin, qui était né à Balk, en Perse, parce qu'il était venu se fixer dans l'Asie Mineure; car les Turcs appellent *pays de Roum* toute cette partie de l'Orient qui fut autrefois possédée par les Romains, et dans laquelle la Turquie se trouve comprise.

Dans les premières années du quinzième siècle, le poète Chèikhi se signala par la composition d'une épopée romanesque empruntée aux annales de la Perse et ayant pour titre *Khosrou et Schirin*; et enfin le milieu de ce siècle fut marqué par un grand poème à la gloire de l'islamisme, intitulé *Merveilles du temps et Curiosités pour les yeux et pour l'esprit*, par Ibn Katib ou Yasidjiogli.

Le sultan Amurat II, ce grand protecteur des lettres à une époque barbare, fit des vers pleins d'une douce philosophie, mais dont malheureusement la plupart ont été perdus pour la postérité.

Tel est le résumé des productions en vers de quelque valeur écloses dans le cerveau des Turcs, alors que ce peuple n'avait pas encore franchi les limites de l'Asie pour venir s'installer, par la force des armes, dans les plus belles contrées de l'Europe.

IV

Mahomet II parut, et avec lui la puissance ottomane grandit instantanément. Maître de Constantinople et des deux rives du Bosphore, il assit sa domination sur des bases solides, en même temps qu'il entourait d'un éclat extraordinaire le trône des sultans. Menant de front les conquêtes et la culture des lettres, il ajoutait tout ensemble de vastes provinces à son empire et de brillantes pages à son *Divan*. Les vers qu'il a composés se distinguent surtout par l'énergie du style et la profondeur des pensées. Il s'est peint tout entier dans ses ouvrages.

L'exemple donné en si haut lieu devait encourager les poètes, qui, en effet, surgirent assez nombreux sous ce règne, et se signalèrent par des œuvres plus ou moins estimables. Nedjati fut un des meilleurs, et ses productions variées captèrent la faveur publique. Après lui se classèrent Khiali et Révani, dont les vers ne manquaient ni de facilité ni d'élégance. Il ne faut pas omettre Hamdi, qui traduisit du persan le poème de *Joseph et Zuléika*, et composa aussi des pièces originales, non plus que la femme poète Zeineb, qui, aux grâces de son sexe joignait une âme énergique, capable d'apprécier les exploits guerriers. Mais le premier de tous, sans contredit, fut Ahmed, surnommé *Pacha*, qui cultiva le genre lyrique avec une véritable distinction, et conserva son rang jusqu'à la venue de Baki, dont il sera question plus tard.

Le fils aîné du conquérant de Constantinople, Bajazet II, étant monté sur le trône, la poésie ne cessa pas d'être honorée et encouragée, d'autant mieux que le sultan lui-même faisait des vers. La plupart des poètes du règne précédent continuaient de produire, et quelques autres se signalèrent pour la première fois. Parmi ces derniers, il faut citer Moyedzadé, qui, revêtu de l'important emploi de kadiasker ou juge suprême de province, cultivait la poésie dans ses moments de loisir; Firdousi, surnommé *le Long*, et qui l'était beaucoup, en effet, s'il est vrai, comme le disent les biographes, qu'il écrivit en trois cent soixante volumes un ouvrage intitulé *Suléimannameh* ou *le Livre de Salomon*; et, avant tous les autres, le gracieux poète Mésihi, le chantre inspiré du printemps et de l'amour. C'est aussi dans le même temps que florissait le prince poète Djem, cet infortuné frère de Bajazet II, qui termina dans l'exil, et par une mort violente, une existence qu'il honorait par des talents du premier ordre, et qui semblait destinée à s'écouler au milieu des splendeurs du trône.

Le règne de Sélim I^{er}, qui s'ouvrit au commencement du seizième siècle, ne fut pas non plus destitué d'auréole littéraire. Ce sultan, à qui l'histoire peut reprocher bien des crimes, mais qui possédait aussi de grandes qualités royales et guerrières, accorda aux poètes une protection d'autant plus efficace, qu'il l'était lui-même à un degré assez éminent. Il tendit une main noblement secourable à Sati qui, malgré un mérite réel, végétait dans l'indigence et était obligé, pour vivre, de se ravalier à des métiers indignes de la muse; et non-seulement il le tira du besoin, mais encore il lui accorda de riches fiefs. Guvahi trouva également dans Sélim un utile et bienveillant appui. La femme poète Mihri publia des vers qui annonçaient un cœur sensible et une brûlante imagination. Djâfer composa *le Livre du Désir* (*Hafesnameh*), où brille autant d'esprit que d'originalité. Enfin le savant Kémal, qui devint plus tard mufti, fut nommé historiographe du sultan, et le suivit dans ses campagnes. C'est sous ce règne que Délibourader, surnommé l'Arétin des Ottomans, composa ses licencieuses mais remarquables poésies, et que le prince Korkoud, frère du sultan, honora sa courte et trop malheureuse existence par le culte des muses.

V

Presque tous les peuples comptent dans leurs annales un de ces

moments glorieux où les facultés humaines s'épanouissent tout à coup et brillent d'un lustre inaccoutumé, où, sous la puissante influence du souverain, des œuvres admirables surgissent dans les arts, dans les lettres, dans les sciences, et font d'une seule époque comme un phare éclatant destiné à éclairer tous les âges à venir. Ainsi la Grèce eut son siècle de Périclès, Rome son siècle d'Auguste, l'Italie moderne son siècle de Léon X, la France son siècle de Louis XIV. La Turquie à son tour était réservée à l'honneur de compter son siècle de Soliman I^{er}.

Sans doute, dans un pays aussi peu avancé en civilisation, les arts et les sciences ne purent obtenir un développement analogue à celui qu'ils reçurent dans les contrées nommées plus haut, mais du moins les lettres et la poésie y fleurirent d'une manière merveilleuse. Il est vrai que le monarque lui-même était littérateur et poète distingué, et que sa protection était acquise d'avance à ceux de ses sujets en qui se trouverait quelque étincelle du feu sacré ; or, comme l'a si bien dit le législateur du Parnasse français,

Un Auguste aisément peut faire des Virgiles.

Cependant il faut croire que l'heure avait sonné où, d'après les desseins de la Providence, cette nation guerrière, venue en Europe du fond des steppes de la Tartarie, devait donner la mesure de sa puissance intellectuelle, comme pour justifier son immixtion parmi les peuples civilisés.

Il serait trop long de dérouler la liste complète des poètes qui se rendirent célèbres sous le règne de Soliman ; je me bornerai à en citer les principaux.

Ali Vazi fit passer, avec un singulier bonheur, dans la langue turque, les Fables de Bidpaï ; cette traduction n'est qu'en prose, mais l'auteur était également expert dans l'art des vers, comme il en a donné des preuves. Khalili composa un ouvrage plein de mélancolie, sous le titre de *Firaknameh* ou *le Livre de la Séparation*. Le mufti Abou Sououd, regardé comme le plus grand des chefs de religion qu'ait eus la Turquie, se livra à des inspirations poétiques qui, on peut le dire, venaient en aide à ses fonctions, puisqu'elles avaient presque toujours pour but de porter à la pratique de la vertu et au respect de la Divinité. Fikri reproduisit en vers la grande épopée persane de Firdousi, *le Livre des Rois*. Yahia (qu'il ne faut pas confondre avec le mufti du même nom, qui était

également poète, mais qui vivait près d'un siècle plus tard), excella dans la poésie descriptive des villes.¹ Sourouri et Djélili traduisirent et commentèrent les chefs-d'œuvre des principaux poètes de la Perse, de Saadi, de Hafiz, de Djami, d'Attar. Lamii se lança dans la même carrière, mais avec une incontestable supériorité de talent, de telle sorte que ses traductions paraissent presque des originaux : il tira, en outre, de son propre fond nombre d'ouvrages remarquables. Aussi bon poète, mais plus hardi peut-être que lui, Fasli composa une épopée qui ne devait rien aux peuples voisins, et qui avait le mérite de prêter un sens suivi et raisonnable aux gracieuses mais incohérentes rêveries de l'Orient ; je veux parler du poème allégorique intitulé *la Rose et le Rossignol*. Sati, qui s'était déjà distingué sous le règne précédent, se créa de nouveaux titres à la gloire, et fut nommé *Poète de la cour*. Le prince Bajazet, fils de Soliman, écrivit des vers pleins de charme et de mélancolie. Enfin un homme que la nature avait doué d'éminentes facultés et qui eût brillé partout ailleurs que sur les rives du Bosphore, Baki, s'adonna principalement au genre lyrique, et y conquist sans peine le premier rang. Grâce, délicatesse, enjouement, douce philosophie, profondeur de pensées, tout se réunit dans ce poète, qu'on pourrait appeler exceptionnel, car son génie semble être plutôt une émanation des idées de tous les peuples en général, qu'un produit spécial de la Turquie. Soliman I^{er} prouva combien il était bon juge littéraire, en donnant à Baki une place à part dans son estime et en l'honorant de son amitié.

VI

C'est une loi de la nature que rien ne se maintienne longtemps à l'apogée, et que tout ce qui ne peut plus s'accroître aille en déclinant. Ainsi en fut-il de la poésie ottomane. L'éclat qu'elle avait jeté sous Soliman I^{er} s'affaiblit sensiblement sous ses successeurs, et ce n'est que de loin à loin qu'elle se signala encore par des œuvres dignes d'attention.

Attaji fut le premier qui, après cette époque, produisit quelque

¹ Ce genre est nommé par les Turcs *scherengis*, ce qui signifie proprement *révolte des villes*, bien qu'il n'y soit nullement question de révolte ; mais c'est une espèce de métaphore de mots pour indiquer que les beautés de telle ville surprennent l'esprit au point de le bouleverser, de le révolutionner.

chose d'un peu distingué: c'étaient des histoires romanesques écrites en strophes de cinq vers. Le mufti Yahia vint ensuite, qui traduisit le *Borda*¹ ainsi que la *Galerie historique de portraits* du Persan Gaffari, et publia, en outre, des poésies détachées. Puis parut le poète satirique Néfî, véritable phénomène en Turquie,² écrivain mordant, plein de verve et d'audace, en même temps qu'homme de moralité et de bon sens, espèce de Rabelais égaré dans le pays du cimenterie et du cordon. Ses *Flèches du destin*, lancées quelquefois avec trop peu de mesure, mais dans des intentions droites et loyales, se retournèrent contre lui et le blessèrent à mort. La vérité, qui partout a tant de peine à se faire jour, pouvait-elle impunément se montrer sans voile aux fanatiques sectateurs de l'islamisme?

On doit compter, en outre, comme des poètes d'un certain mérite, le sultan Amurat IV, de sanguinaire mémoire, et son grand-vizir Hafiz, qui se produisirent dans la première moitié du dix-septième siècle, dont la dernière devait fournir deux poètes vraiment distingués. Le premier est Nabi, qui excella dans le genre didactique, et donna à son fils des conseils pleins de sagesse, exprimés dans un fort bon style. Il eut dans son pays bien des imitateurs, qui, suivant l'usage, restèrent beaucoup au-dessous du modèle. Le comte de Chesterfield a, depuis, fait quelque chose d'analogue en Angleterre. Le second est Misri, qui composa des poésies où, à travers quelques obscurités calculées de sa part, il rendit un éclatant hommage à l'Évangile, dont ses études lui avaient démontré que les dogmes et la morale étaient très-supérieurs à ceux du Coran. Cet acte de courage n'eût pas manqué de lui devenir fatal, si la beauté de ses vers n'eût désarmé son juge³. Djeuri peut encore être cité pour son talent en poésie; il traita exclusivement des sujets mystiques. Enfin une intéressante

¹ Poème arabe en l'honneur de Mahomet.

² Il y eut pourtant deux autres poètes turcs qui s'adonnèrent à la satire: ce furent Nighisari et Kéfëni; mais ils eurent la précaution de ne s'attaquer qu'à de simples auteurs. Aussi n'éprouvèrent-ils pas un sort tragique. De nos jours, un docteur de la loi, qui était aussi poète, Izzet-Effendi, écrivit une pièce de vers contre Mahmoud II, qui se contenta de l'éloigner de sa cour, et plus tard même, accueillant ses témoignages de repentir, lui rendit sa faveur. Admirable exemple de modération chez un sultan.

³ Voyez, à la fin du volume, la biographie de Misri, où il est rapporté que le mufti déclara qu'on ne pouvait prononcer de sentence contre ceux qui sont possédés de l'enthousiasme.

muse, la tendre Sidki, chanta l'amour de manière à prouver qu'elle en sentait toute la puissance.

Cette époque de demi-renaissance de la poésie eut lieu sous les vizirats consécutifs des Koprili, dont la protection éclairée s'étendit sur tous ceux qui cultivaient les lettres. Jamais peut-être on ne compta un aussi grand nombre de fonctionnaires poètes : quatre muftis, deux secrétaires d'État, un ministre des affaires étrangères, un maître des requêtes, etc., publièrent des vers qui, sans être d'une bien grande valeur, ne laissèrent pas cependant de témoigner d'une féconde imagination et d'un esprit cultivé.

VII

Le dix-huitième siècle, qui, en Europe, excita un si vif mouvement dans les esprits, fut pour la Turquie une époque de sommeil intellectuel. Si beaucoup de poètes entrèrent en lice, peu d'entre eux le firent avec succès, et quelques-uns seulement méritent d'être mentionnés. Ce sont Vehbi, Thalib, Kiani, Aassim, traducteurs et commentateurs des principaux lyriques persans modernes, ainsi que Saïb, Ourfi et Cheuket, qui reproduisirent en vers turcs plusieurs ouvrages arabes; et surtout le grand-vizir Raghîb-Pacha, homme de la plus haute distinction, soit comme administrateur, soit comme poète. Au milieu de ses importants travaux politiques, il trouva le loisir nécessaire pour produire un *Divan* tout entier et un excellent livre philosophique en vers et en prose intitulé *le Vaisseau des Connaissances*. Raghîb fut le dernier des grands poètes de la Turquie.¹

On peut toutefois citer après lui Nichéet, Neurès et Galib, qui, sans posséder un mérite transcendant, empêchèrent la poésie ottomane de rendre le dernier soupir avant la fin du dix-huitième siècle. Il serait également injuste et peu galant de ne point rappeler l'infortunée sultane Hibétulla, qui, surprise au milieu de ses

¹ Ce grand-vizir protégea les lettres de tout son pouvoir. L'historien Latîfi raconte qu'il avait coutume de réunir tous les jeudis au soir les principaux poètes et savants, et de leur faire servir un souper dont le principal mets était un plat de riz auquel se trouvaient mêlés des pois d'or et d'argent. Chacun y puisait avec sa cuiller, et le hasard seul décidait du gain respectif des convives. C'était la mise en pratique de ce proverbe oriental : « Quand la fortune est favorable à un homme, l'or lui tombe naturellement dans la bouche. »

joies de cour par une révolution de palais, chanta comme le cygne et avec autant de douceur que lui, au moment de mourir.

Quant au dix-neuvième siècle, ce ne serait guère la peine d'en parler, si le sultan Sélim III, dont on sait la destinée tragique, n'en eût honoré le début par des poésies pleines de grâce et de sentiment, et si un autre sultan, Mahmoud II, n'eût écrit quelques vers empreints de l'esprit religieux qui l'animait.²

VIII

Telle est en raccourci l'histoire de la poésie parmi les Ottomans. On voit qu'elle n'est pas sans une certaine importance, et combien sont injustes ou mal renseignés ceux qui accusent ce peuple de grossièreté et d'ignorance ; ils le rendent responsable des vices de son gouvernement. Une remarque qui m'a frappé et qu'on fera sans doute aussi, c'est que la poésie a été d'autant plus florissante en Turquie, qu'un plus grand despotisme y régnait, et qu'à mesure que les mœurs s'y sont adoucies au contact de la civilisation européenne, le culte des muses a commencé à y dégénérer. Serait-il donc vrai qu'il faut que les hommes soient malheureux pour que leur esprit s'élève à toute sa hauteur ? Cela serait bien triste à penser. D'un autre côté, il est certain que les phases de la poésie dans l'empire d'Osman ont été exactement les mêmes que celles de l'état politique : elle y brillait d'un vif éclat, alors que le croissant dominait en maître et semblait même menacer la chrétienté d'un redoutable envahissement ; depuis qu'il a pâli et n'inspire plus aucune crainte à l'Europe, la poésie turque a cessé d'être digne d'admiration. C'est qu'un peuple est comme un individu : du moment qu'il a perdu sa puissance propre d'action et qu'il subit une influence étrangère, rien de beau, rien de grand ne saurait plus émaner de lui.

² Le sultan régnant, Abdul-Medjid, n'est pas poète, mais s'occupe beaucoup de calligraphie, talent dans lequel il excelle. Il est également ami des arts, et il a chargé un dessinateur habile, M. Gaspard Fossati, originaire du canton du Tessin, en Suisse, de représenter en détail l'intérieur de la mosquée de Sainte-Sophie. J'ai vu ce travail, qui consiste en un riche album in-folio, publié à Constantinople, et dont l'exécution est très-soignée.

LA

MUSE OTTOMANE

مسيحي

MÉSIHI

LE PRINTEMPS

Entendez-vous la voix du joyeux rossignol?
Il dit : « Le doux printemps vient de dresser sa tente. »
Les jasmins, les lilas forment un parasol,
L'amandier se revêt d'une neige éclatante.
Mettez à profit les beaux jours
Que cette saison nous ramène,
Car aussi prompt est dans son cours
Le printemps de la vie humaine.¹

Si des milliers de fleurs surgissent sous vos pas,
C'est pour vous inviter à chasser l'ennui-sombre.
Avant que le printemps ait quitté ces climats,
Combien de nous seront ensevelis dans l'ombre ! ²

Mettez à profit les beaux jours
Que cette saison nous ramène,
Car aussi prompt est dans son cours
Le printemps de la vie humaine.

Voyez étinceler comme de purs saphirs
Les yeux d'Ahmed, assis dans un bosquet de roses ;
Telles que la tulipe aspirant les zéphirs,
De ses beaux compagnons les lèvres sont mi-closes.

Mettez à profit les beaux jours
Que cette saison nous ramène,
Car aussi prompt est dans son cours
Le printemps de la vie humaine.

La renaissante Aurore a rafraîchi les airs,
Et les lis du jardin sont baignés de ses larmes.
O jeunes Musulmans, venez ouïr mes vers ;
Venez, et de l'amour vous connaîtrez les charmes. ³

Mettez à profit les beaux jours
Que cette saison nous ramène,
Car aussi prompt est dans son cours
Le printemps de la vie humaine.

Les jeunes filles sont les rivales des fleurs :
Par leur charmant aspect notre âme est enivrée ;
Elles en ont la grâce et les vives couleurs,
Mais leurs attraits aussi sont de courte durée.*

Mettez à profit les beaux jours
Que cette saison nous ramène,
Car aussi prompt est dans son cours
Le printemps de la vie humaine.

Au sein de nos bosquets, par de brillants dehors
La rose et l'anémone annoncent leur présence ;
Mais l'hiver avant peu détruira ces trésors :
Même sort vous menace ; usez de l'existence.

Mettez à profit les beaux jours
Que cette saison nous ramène,
Car aussi prompt est dans son cours
Le printemps de la vie humaine.

Il est passé le temps où, rare et desséché,
Le gazon n'offrait plus qu'un reste de verdure,
Où la reine des fleurs tenait son front penché :
Montagnes, prés, forêts, tout reprend sa parure.

Mettez à profit les beaux jours
Que cette saison nous ramène,
Car aussi prompt est dans son cours
Le printemps de la vie humaine.

On voit chaque matin des nuages errants,
En perles transformés, arroser la prairie ;
Les zéphirs sont chargés de parfums pénétrants.
Sachez vivre, et pourtant n'aimez pas trop la vie.⁵

Mettez à profit les beaux jours
Que cette saison nous ramène,
Car aussi prompt est dans son cours
Le printemps de la vie humaine.

En traversant les airs qu'ont embaumés les fleurs,
La rosée est changée en essence de rose,⁶
Et, poussé par la brise, un amas de vapeurs,
Ainsi qu'un dais d'argent, sur les jardins se pose.

Mettez à profit les beaux jours
Que cette saison nous ramène,
Car aussi prompt est dans son cours
Le printemps de la vie humaine.

Le malheureux rosier (tel est l'homme parfois),
En butte à la tempête, expirait de détresse ;
Mais le soleil renaît, ce brillant roi des rois,
Et, par lui protégé, l'arbuste se redresse.

Mettez à profit les beaux jours
Que cette saison nous ramène,
Car aussi prompt est dans son cours
Le printemps de la vie humaine.

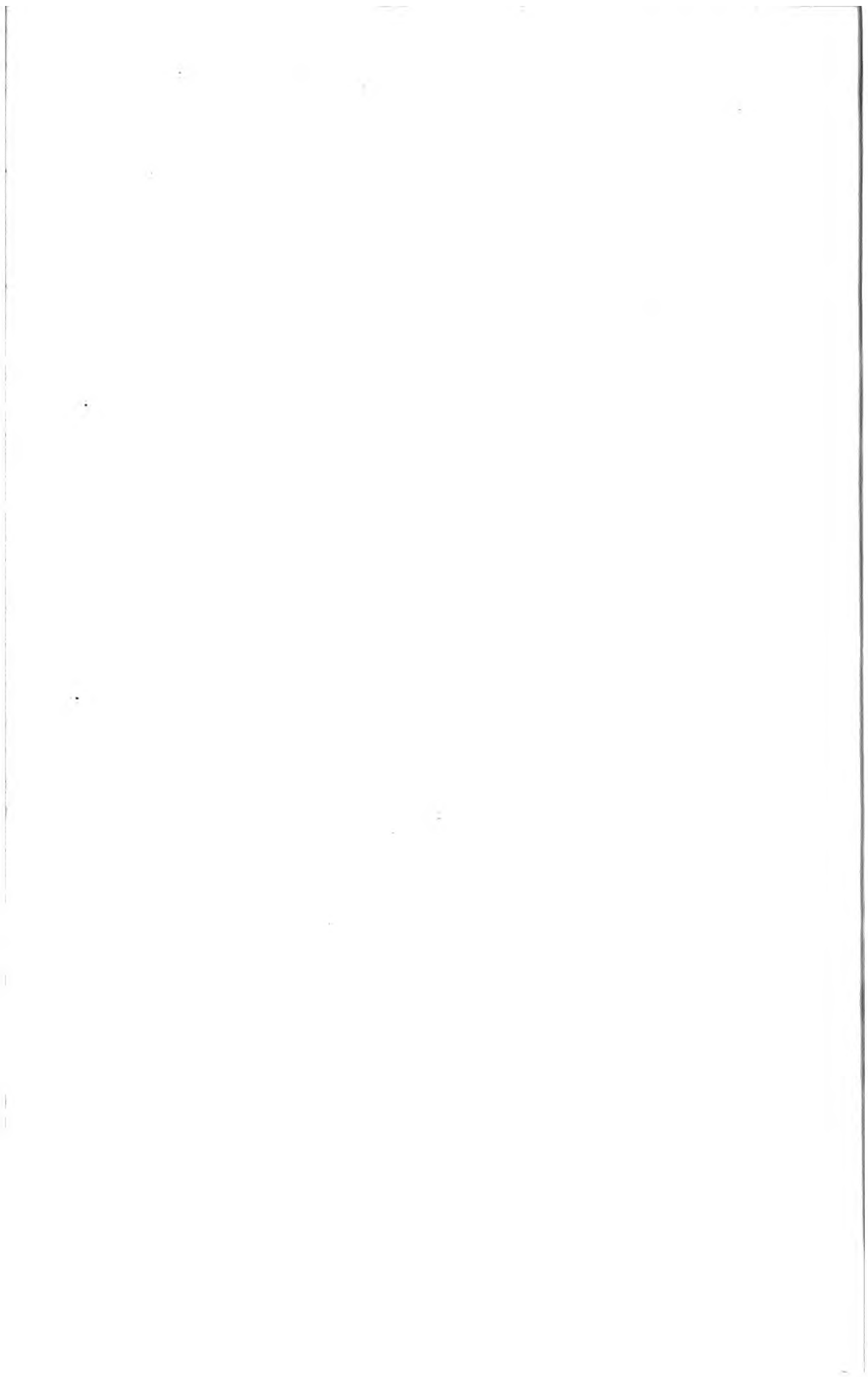
J'ai voulu par ces vers illustrer mon pays,
Et comme un rossignol je prétends qu'on me loue ;
Car, si ce chanfre ailé des roses est épris,
Moi j'aime la beauté, qui les a sur la joue.⁷

Mettez à profit les beaux jours
Que cette saison nous ramène,
Car aussi prompt est dans son cours
Le printemps de la vie humaine.

LA BEAUTÉ

Dans un triste pays il s'élève un rocher
D'où sortent deux ruisseaux coulant avec murmure ;
Plus bas est un palais d'admirable structure
Dont sans frémissement on ne peut approcher.
Le faite en est couvert d'une coupole sombre,
Les murs en sont brillants d'un éclat tout divin,
Et ce palais, orné de merveilles sans nombre,
Resplendit comme un phare aux rayons du matin.
Ce rocher, c'est mon front ; ces ruisseaux sont mes larmes.
Et quel est-il enfin ce superbe palais ?
C'est l'aimable beauté, ravissante de charmes,
A qui mon tendre cœur s'est donné pour jamais.⁸
Dis, jeune fille, dis, ma bouche t'en conjure,
Qui donc autour de toi noua cette ceinture
Cachant dans ses replis tous les traits de l'amour ?⁹
Sans doute quelque dieu t'en fit présent un jour.
Pour moi, je le sens trop, rien n'éteindra ma flamme :
Sur le front de Medjnoun en nichant autrefois,

Les ardents rossignols ont troublé bien des âmes,¹⁰
Et la mienne aujourd'hui se sent presque aux abois.
Jette donc, Mésihi, jette au feu tous les livres ;
Aucun ne t'inspira de si brûlants transports,
Aucun n'a les parfums dont ici tu t'enivres :
La beauté parle, agit, et les livres sont morts.¹¹



NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

LE PRINTEMPS

1

Mettez à profit les beaux jours
Que cette saison nous ramène,
Car aussi prompt est dans son cours
Le printemps de la vie humaine.

J'ai employé, comme on voit, quatre vers de huit syllabes pour rendre le refrain de cette idylle, lequel, dans l'original, est exprimé par un seul grand vers. J'aurais désiré être plus bref, mais j'espère trouver grâce auprès des personnes qui, possédant les principes de la langue turque, savent qu'elle est plus concise encore que le latin, n'ayant point d'articles, ni même de pronoms, puisque ces derniers se joignent au substantif dont ils forment la désinence, sous le nom d'*affixes*. Il m'a semblé, d'ailleurs, que la pensée de Mésihi demandait à être un peu développée pour offrir un sens complet au lecteur européen.

Voici le vers dont il s'agit, avec sa traduction littérale :

عیش و نوش ایت کم کچر قالمز بو ایام بهار

*Soyez joyeux et content avant que la saison printanière passe,
car elle ne dure pas.*

2

Avant que le printemps ait quitté ces climats,
Combien de nous seront ensevelis dans l'ombre !

C'est là une de ces idées mélancoliques qui sont venues à tous ceux qui ont célébré dans leurs vers la paresse, le vin et l'amour. Anacréon et Horace en sont remplis, comme on sait, et, parmi les poètes orientaux, le Persan Hafiz en assombrit plus d'une fois ses riantes et voluptueuses peintures, comme, par exemple, lorsqu'il s'écrie : « Quelle assurance peut-on fonder sur ce monde, où le Sort a continuellement le tambour en main pour faire partir la caravane ? »

Nisami, autre poète persan également fameux, a dit de son côté : « Ne dressez point ici-bas des tentes qui soient attachées à des piquets, et ne vous chargez point inutilement d'un bagage qu'il faut toujours tenir emballé, pour partir au premier chant du *hodat*.¹ »

L'auteur du poème indien de *Duazda Mansa* s'écrie avec une ineffable tristesse : « Hélas ! la vie passe comme le zéphir du printemps, la jeunesse s'évanouit comme l'odeur de la rose. Hâte-toi de jouir, car, si tu diffères, il n'y aura bientôt plus pour toi ni rossignol, ni rose, ni jardin. »

Enfin, il existe sur un sujet pareil une délicieuse élégie de Saadi, dont j'ai donné la traduction en vers dans mon *Étude Orientale* ; (Genève, Joël Cherbuliez, 1852).

Or, ce n'est pas, je pense, que ces différents poètes se soient co-

¹ Chant par lequel les conducteurs de caravanes mettent les chameaux en marche.

piés comme à l'envi les uns les autres ; mais c'est qu'il est bien difficile à l'homme même le plus frivole, et au milieu de ses plus grands emportements, de ne pas songer quelquefois à la fin, toujours si prochaine, de son existence, et ces retours naturels de l'écrivain sur lui-même ne sont jamais sans charme pour le lecteur.

3

O jeunes Musulmans, venez ouïr mes vers ;
Venez, et de l'amour vous connaîtrez les charmes.

Il semble qu'on entende Ovide donner à la jeunesse romaine des leçons de l'*art d'aimer* ; mais, le dirai-je ? le poète turc, qui, sans doute, ne connaissait pas l'auteur latin, l'emporte, à mon avis, sur lui par la grâce des idées et la fraîcheur du coloris. Voyez, en effet, comme il associe toutes les beautés, tous les sourires, toutes les merveilles de la création à son voluptueux enseignement ! C'est à l'âme de ses adeptes qu'il s'adresse, bien plutôt qu'à leurs sens, et il y a là quelque chose de moins pernicieux pour les mœurs que le langage passionné du chantre de Corinne. Ce dernier annonce une civilisation déjà passablement corrompue, l'autre, au contraire, une nature encore primitive, mais, par cela même, innocente et chaste.

Le *Pervigilium Veneris* de Catulle a aussi de grands rapports, pour le fond des idées, avec le *Printemps* de Mésihi, auquel je donne encore la préférence.

4

Les jeunes filles sont les rivales des fleurs,
.
.
.
.
.
.
.
.
.
.
Mais leurs attraits aussi sont de courte durée.

On n'en finirait pas si l'on voulait citer tous les passages offrant la même pensée, qui se rencontrent dans les poètes anciens et modernes, et même dans l'Écriture. La frêle existence des fleurs rappellera toujours à l'esprit que celle des agréments du corps, surtout chez le sexe où ils sont le plus appréciés, n'est pas plus solidement

établie. Mais il faut convenir que jamais cette comparaison ne fut aussi naturelle ni aussi bien placée que dans une pièce de vers sur le printemps : ici, en effet, loin d'être un lieu commun, elle fait partie essentielle du sujet.

5

Sachez vivre, et pourtant n'aimez pas trop la vie.

On pourrait croire, au premier abord, que l'auteur s'écarte ici du but de sa composition, puisque, après avoir décrit avec tant de complaisance les richesses de la nature au retour du printemps, et invité ses jeunes compatriotes à en savourer les délices, il leur recommande de *ne pas trop aimer la vie*. Mais on reconnaît bientôt que Mésihi a parfaitement suivi sa donnée primitive. Car que veut-il enseigner ici ? qu'il faut pleinement goûter tous les charmes du printemps et de la jeunesse, mais sans y attacher à tel point son cœur et ses sens, que, lorsqu'ils se seront évanouis, on les regrette jusqu'à se rendre malheureux. C'est là de la vraie et même de la délicate philosophie, que bien des gens ne se seraient pas attendus à trouver sous la plume d'un poète turc.

Cette même philosophie ne fut pas à l'usage du calife Motassem, qui régna à Bagdad après le fameux Mamoun, car voici ce que raconte à son sujet l'historien arabe Ibn-Taftafa : « Lorsqu'il se sentit atteint de la maladie qui l'emporta au tombeau, ce calife monta sur une barque avec Zounam, le plus habile joueur de flûte de son temps ; et, lorsqu'il passa devant ses palais et ses jardins situés sur les deux rives du Tigre, il dit au musicien de l'accompagner avec sa flûte ; puis il improvisa les vers suivants : « O demeure dont les sites ne furent jamais troublés par le malheur, Dieu te préserve des coups de la fortune ! Ce ne sont pas ces lieux que je pleure ; mais je pleure la vie que j'y passais au moment où elle me quitte. Car la vie est le bien le plus doux que l'homme puisse regretter. » Cela dit, le calife Motassem expira. »

6

La rosée est changée en essence de rose.

Cette image paraîtra sans doute un peu forcée aux lecteurs européens, non habitués aux magnifiques exagérations de la poésie orientale; cependant elle peut, jusqu'à un certain point, se justifier par l'habitude où sont les Turcs riches de cultiver, à l'imitation des Persans, des masses de roses, d'en emplanter des champs tout entiers. On conçoit alors que l'atmosphère soit au loin, et à une assez grande hauteur, tellement imprégnée du parfum de ces fleurs, que la rosée dans sa chute en retienne quelque chose. C'est même une impression que je me souviens d'avoir autrefois ressentie, en me promenant un matin dans les délicieuses plaines de Fontenay-aux-Roses, près de Paris.

7

Car, si ce chantre ailé des roses est épris,
Moi j'aime la beauté, qui les a sur la joue.

Il est inutile de faire remarquer combien ce dernier trait est délicat et gracieux; voilà une de ces images dont les poètes orientaux semblent s'être réservé le privilège. Leur croyance, si connue, qu'il existe des sympathies secrètes entre la rose et le rossignol, leur fait trouver des tournures de phrase qui, bien que par eux souvent reproduites, n'en ont pas moins beaucoup d'agrément.

Dans cette pièce, comme dans toutes les autres qui composent ce recueil, je me suis attaché à rendre aussi fidèlement que possible (eu égard, bien entendu, aux exigences de la versification française) le texte turc que j'ai eu sous les yeux. Quand j'ai cru devoir m'en écarter un peu, c'est qu'il y a eu impossibilité pour moi de conserver autrement la forme poétique. Je citerai pour exemples de ce que j'avance, deux strophes de cette idylle, la septième et la huitième, que je transcris ici pour l'édification des orientalistes, moins le refrain, que l'on connaît déjà; je les accompagne de la traduction rigoureuse en prose :

کندی اول دملر که اولوب سبزلهر صاحب فراش
 غنچه فکری کلشنک اولمیشدی بغرنده باش
 کدی بر دم کم قراردی لاله‌لر له طاغ و طاش

Il est passé le temps où les herbes gisaient languissantes, où le calice de la rose penchait la tête sur son sein : le temps est venu où les collines et les rochers s'embellissent de fleurs.

ابر کلزار اوستنه هر صبح کوهر باریکن
 نغحه باد سحر پر نافه تاتاریکن
 غافل اولمه عالمک محبولیگی واریکن

Le matin, les nuages pleuvent des perles sur le bosquet de roses ; le souffle du zéphir printanier est plein de musc de Tartarie¹. Hâtez-vous (de vivre), mais ne soyez pas possédé de l'amour de cette vie.

Sans avoir complètement rendu dans mes vers tout ce que renferment ces deux strophes, je pense n'en avoir rien omis d'essentiel, et j'ai surtout tâché de conserver la couleur si lumineuse de l'original. C'est là le système de traduction que je me propose de suivre dans le reste de la *Muse Ottomane*.

Cette idylle du *Printemps* jouit, à juste titre, d'une grande réputation dans tout l'Orient. Toderini est le premier qui en a donné la traduction en prose dans sa *Littérature des Turcs*, et c'est d'après lui que plusieurs poètes français l'ont versifiée, mais d'une manière assez infidèle, notamment M. de Salaberry, qui a quelquefois substitué ses propres idées à celles de l'auteur original.

¹ Le musc de ce pays étant le plus estimé de tous, Mésihi le nomme de préférence, pour en indiquer l'extrême suavité.

LA BEAUTÉ

8

Ce rocher, c'est mon front ; ces ruisseaux sont mes larmes.
Et quel est-il enfin ce superbe palais ?
C'est l'aimable beauté, ravissante de charmes,
A qui mon tendre cœur s'est donné pour jamais.

Ces sortes de comparaisons ou de métaphores prolongées sont très-usitées chez les poètes orientaux, qui presque jamais ne parlent, soit de leur maîtresse, soit d'eux-mêmes, sans user de quelque voile plus ou moins transparent.

9

Qui donc autour de toi noua cette ceinture
Cachant dans ses replis tous les traits de l'amour ?

Voilà qui rappelle assez bien la ceinture de Vénus dont il est question dans Homère (*Iliade*, ch. XXIV) ; mais est-ce là que Mé-sihi est allé prendre son image ? J'en doute.

10

Sur le front de Medjnoun en nichant autrefois,
Les ardents rossignols ont troublé bien des âmes.

Kaïs, l'amant de Léila, fut surnommé *Medjnoun*, mot qui signifie *insensé*, parce que son violent amour lui avait fait perdre la raison. Dans sa folie, il négligeait tout à fait le soin de sa chevelure, qui

devint tellement épaisse et embrouillée, que les rossignols, la prenant pour un buisson, y bâtirent leurs nids. Les petits rossignols qui sortirent de là étaient si fort enclins à l'amour que, rien qu'en voltigeant sur la tête d'une personne, ils lui communiquaient cette passion dans toute sa fureur. Cette fable défraie la poésie érotique de l'Orient presque tout entier.

Jette donc, Mésihi, jette au feu tous les livres ;
Aucun ne t'inspira de si brûlants transports,
Aucun n'a les parfums dont ici tu t'enivres :
La beauté parle, agit, et les livres sont morts.

Il est certain que les livres ne valent pas la nature, en fait d'amour surtout. Mésihi paraît avoir réellement senti cette passion, car ses vers respirent une grâce et une délicatesse particulière. C'est le Parny des Ottomans, mais un Parny qui n'eût pas fait la *Guerre des Dieux*, puisqu'il a également composé des poésies religieuses.

باقي

BAKI

L'ILLUSION

La rose où le zéphir se joue
Nous rappelle une fraîche joue
Où la jeunesse est dans sa fleur ;
Une belle bouche est pareille
Au jus de la grappe vermeille
Que presse un joyeux vendangeur.
Mon cœur, dont l'amour fait sa proie,
Ressemble au soleil qui flamboie,
Tout à la fois chaud et brillant.
Quand tu parais, ma bien-aimée !
Avec ton haleine embaumée,
Avec ton front noble et riant,
Je pense voir le sanctuaire
Qu'au sein de la Mecque on révère,
Ou celui du roi d'Orient.⁴

Sous ta chevelure si brune,
Ton visage est comme la lune
Eclaircissant l'ombre des nuits.
Or, puisque pour nos yeux séduits
Tout n'est qu'une illusion vaine,
Gardons-nous de ce monde-ci ;
Car le plaisir comme la peine
Ne sont qu'illusion aussi.²

PLAINTÉ D'AMOUR

De tes cheveux bouclés l'aspect est homicide ;
Un seul de tes regards met les cœurs au tombeau :
Il a percé le mien d'une flèche rapide,
Cet œil noir que des cieus on dirait le flambeau.
Cruelle jeune fille , écoute-moi, de grâce !
Tandis que les Plaisirs voltigent sur ta trace,
De tes divins appas le chantre infortuné
A subir tes rigueurs serait-il condamné ?
As-tu brodé ces mots sur ton habit de fête :⁵
« J'ordonne que Baki, ce rossignol du cœur,
« Au sommet d'un cyprès battu de la tempête,
« Comme la tourterelle exhale sa douleur ? »⁴

L'AUTOMNE

Des beaux jours la gloire est passée ;⁵
Plus de fleurs, plus de doux abris ;
Par les vents la feuille chassée
Jonche le sol de ses débris.
Les arbres, jaunis par l'automne,
Vont mêlant l'or de leur couronne
Au mobile argent des ruisseaux.⁶
Dans la plaine, sur les coteaux,
Tout ne respire que tristesse,
Et la campagne, en sa détresse,
Semble reprocher aux autans
D'avoir causé tant de ravage.
Comprenons ce muet langage,
Et songeons à l'effet du temps.

LE VIN

Echanson ! verse-moi du vin ;
C'est le paradis sur la terre.⁷
Echauffé par ce jus divin,
On s'égaie, on rêve, on espère ;
Des embrassements les plus doux
On goûte encor la jouissance ;
Les plaisirs éclipsés pour nous
Ressuscitent par sa puissance.
Pour moi, jusqu'à mon dernier jour,
Je veux l'appeler à mon aide :
Des maux que me causa l'amour
Il sera le charmant remède.
J'aurai donc garde de pleurer
Les biens perdus de ma jeunesse,
Tant que je pourrai savourer
Cette liqueur enchanteresse.
Ciel, entends le vœu de mon cœur :
Si ma mort au Sultan qui m'aime
Pouvait donner santé, bonheur,
Ah ! que j'expire à l'instant même !⁸

L'ARRIVÉE

Entre ces buis ma voix plaintive
S'adresse en vain aux échos sourds :
De mes lamentables discours
A l'insensible aucun n'arrive.
Un énergique homme de bien
A son but arrive sans peine,
Tandis qu'avec effort et gêne
L'homme lâche n'arrive à rien.
Un soupir né de nos misères
Fait vite arriver dans nos yeux
Des larmes qu'un vent furieux
N'arrache pas à nos paupières.
Un pèlerin pieux et fort,
Après mainte épreuve subie,
Arrive au Temple d'Arabie ;
Nous, nous arrivons à la mort.⁹
Tes rivaux voudraient faire croire
Qu'ils aboliront ta mémoire ;
Mais, ô Baki ! sois sans effroi :
Aucun des jaloux de ta gloire
N'arrivera jusques à toi.¹⁰

AVEUX

L'océan des plaisirs m'a vu franchir ses plages,
Au ciel des voluptés j'ai pris un vol si haut
Que je me suis perdu par delà les nuages.
J'ai versé dans ma coupe un breuvage si chaud
Que j'ai senti sa flamme incendier ma lèvre.
L'opium est puissant pour calmer la douleur,
Mais j'en ai fait usage avec tant de fureur
Que, loin de m'endormir, il m'a causé la fièvre.
Enfin, je te l'avoue, ô bien-aimé Seigneur !
Du sentier des élus les ronces m'ont fait peur.
Je vis ton Temple ouvert, et j'osai passer outre ;
Tes ministres sacrés m'appelèrent en vain :
Au lieu d'aller m'asseoir à ton banquet divin,
Je m'enivrai du jus qu'on fait jaillir de l'outre.
Sur le torrent du monde un grand pont est jeté
Qu'à passer lentement la raison nous convie ;
Mais, malgré moi toujours par ma fougue emporté,
Je franchis en courant cette arche de la vie,
Et des biens d'ici-bas aucun ne m'est resté.⁴¹

LA VIE HUMAINE

Nous allons tous chercher l'éternelle demeure,
Mais, durant le trajet, l'un rit et l'autre pleure :
L'un, comme un rossignol, soupire ses amours,
L'autre est un papillon qui, voltigeant toujours,
Au flambeau du plaisir à la fin se consume ;
Ceux-ci n'ont que douceurs et ceux-là qu'amertume :
Pour quelques-uns le monde est un brillant palais
Qu'animent les concerts et les joyeux banquets ;
Pour d'autres, au contraire, en beaucoup plus grand nom-
Ce n'est qu'une prison silencieuse et sombre. [bre,
Mais pâtres et sultans n'ont qu'un seul rendez-vous,
Et l'énorme chameau qui nous transporte tous
Foule aux pieds ceux qu'il laisse étendus sur la route ;
Et chaque homme apprendra le secret qu'il redoute.¹²

LA RETRAITE

Assez de gais festins, assez d'amours, Baki !
Il est temps de borner ta course vagabonde :
La beauté, les plaisirs, oiseaux chéris du monde,
Tu les chassas longtemps ; eh ! malheureux, pour qui ?

Pour quelqu'un dont le cœur n'en resta pas moins vide,
Qui ne trouva jamais dans leur possession
Qu'amertume secrète et qu'agitation :¹⁵
Assez, te dis-je, assez ! que la raison te guide.

Jette enfin à tes pieds les armes du combat ;
Regarde avec mépris ce qui te fit envie.
Assez de gais festins, assez d'amours !... Ta vie
Commence à décliner ; sors des rangs, vieux soldat !

Voudrais-tu donc, mon cœur, sans relâche poursuivre,
Comme un faucon vaincu, tes rêves insensés ?¹⁶
Le luxe et les plaisirs n'aident pas à mieux vivre ;
Un mot convient au sage, et ce mot est : Assez !

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

L'ILLUSION

1

Je pense voir le sanctuaire
Qu'au sein de la Mecque on révère,
Ou celui du roi d'Orient.

Baki, en comparant une jeune fille au Temple de la Mecque et à celui de Salomon, ne fait que se conformer aux habitudes poétiques des écrivains du Levant, qui s'inquiètent moins de la conformité réelle des objets qu'ils rapprochent les uns des autres que de la beauté et de la noblesse des images qu'ils présentent à leurs lecteurs. Dans les livres sacrés des Hébreux on trouve parfois des comparaisons analogues, notamment celle-ci du *Cantique des Cantiques* : *Sicut turris David collum tuum, quæ ædificata est cum propugnaculis*; « Votre cou est comme la tour de David, qui a été bâtie avec des fortifications. »

Nos poètes européens sont plus exacts dans les diverses figures auxquelles ils ont recours pour animer leurs compositions, mais aussi ils ont bien moins de spontanéité et de grandeur.

2

Car le plaisir comme la peine
Ne sont qu'illusion aussi.

Voilà une pensée vraiment profonde et philosophique, qui semble jetée là comme au hasard, à la suite d'autres idées beaucoup plus

frivoles; mais il est facile de voir que notre auteur, en homme habile, a ménagé depuis le commencement de sa composition, et sans la laisser deviner, cette chute si remarquable. On avait souvent dit avant lui que le *plaisir n'est qu'une illusion*; mais, aux yeux de ce poète moraliste, c'est le *plaisir et la peine* réunis ensemble, autrement dit la vie humaine, qui sont *une illusion*. Cela revient à cette belle pensée de Pindare : « L'homme n'est que le rêve d'une ombre. » Baki a parfois de ces traits inattendus qui décèlent l'écrivain supérieur, et qui prouvent que le titre, qui lui a été décerné dès son vivant, de « prince des lyriques turcs, » n'est point usurpé.

Au reste, cette pièce demande une certaine attention pour être bien comprise; car on ne saisit pas du premier coup d'œil comment, parce qu'une fraîche joue ressemble à la rose, une belle bouche à du vin, un cœur brûlant d'amour au soleil, etc., tout n'est qu'illusion sur la terre. Mais voici, suivant moi, la filiation des idées de l'auteur : Pour être réelle, une chose doit être distincte de toutes les autres, et ne pouvoir leur être assimilée; autrement on est exposé à les confondre ensemble; et alors, où se trouve la réalité, où se trouve l'apparence? Or, comme chaque objet ici-bas a son semblable, chaque objet trompe les sens de l'homme, et devient par là même une source d'illusions pour lui; donc, il doit se tenir en garde contre le monde. Tel est évidemment le sens des vers de Baki, que je me suis attaché à reproduire avec d'autant plus d'exactitude, que la moindre altération les eût rendus inintelligibles pour le lecteur français.

PLAINTÉ D'AMOUR

3

As-tu brodé ces mots sur ton habit de fête....?

Les Orientaux sont dans l'usage de tracer, ordinairement en broderies, sur le bord de leurs vêtements de parure ou de cérémonie, des inscriptions, des devises, des maximes, en rapport avec leur âge, leurs habitudes et leur rang dans le monde. Cette coutume, qui existe chez les deux sexes, leur vient des Hébreux. Le manteau d'apparat du Sultan porte sur la lisière un des versets du Coran, dont les caractères sont formés en riches filigranes d'or rehaussés de pierreries.

« J'ordonne que Baki, ce rossignol du cœur,
 « Au sommet d'un cyprès battu de la tempête,
 « Comme la tourterelle exhale sa douleur ! »

Tant que le rossignol est heureux, il choisit la rose, son amante, pour s'y poser et y faire entendre ses douces mélodies ; mais éprouve-t-il quelque chagrin d'amour, il vole aussitôt sur un cyprès, et là soupire douloureusement ses peines. Voilà ce qui résulte, non pas de l'observation scientifique d'aucun naturaliste, mais bien des gracieuses rêveries de la muse orientale. C'est la source de beaucoup d'images extrêmement poétiques de la part des auteurs arabes, persans et turcs, qui ordinairement se mettent eux-mêmes en scène sous le nom du rossignol, tandis que la rose n'est autre que leur maîtresse. En voici un exemple tiré de Hafiz :

« Perché sur un noir cyprès, le rossignol malheureux module ses accords plaintifs : Que la rose, dit-il, échappe à l'influence du mauvais œil.¹ O rose ! tu as beau être la reine des fleurs, tu ne devrais pas pour cela te montrer inhumaine envers tes infortunés amants, au point de leur faire perdre la raison. »

L'AUTOMNE

Des beaux jours la gloire est passée.

Le vers turc dont celui-ci est la traduction porte :

نم و نیشانه قلمدی فاصلی بهار دن

C'est-à-dire : *Il n'est rien resté de la gloire ni des vestiges du printemps.*

Mais j'ai cru devoir remplacer le mot *printemps* par celui plus

¹ C'est un préjugé à peu près général en Orient qu'il y a certains regards

général de *beaux jours* ; car c'est à l'été que succède immédiatement l'automne, et non pas au printemps. Je fais cette remarque, peu importante d'ailleurs, pour montrer que je reste fidèle à mon système de traduction, qui est de reproduire l'idée et la couleur de l'original, plutôt que les expressions mêmes, lesquelles souvent iraient mal dans une langue étrangère.

6

Les arbres, jaunis par l'automne,
Vont mêlant l'or de leur couronne
Au mobile argent des ruisseaux.

J'ai, cette fois, eu le bonheur de pouvoir rendre mon texte presque mot pour mot, ce à quoi je ne manque jamais lorsqu'il m'est possible de conserver ainsi l'élégance de la phrase française. Je m'en félicite pour ce passage surtout, qui me paraît offrir une belle image, destinée à exprimer une circonstance bien commune, la chute, en automne, des feuilles des arbres dans les eaux courantes.

 LE VIN

7

Echanson ! verse-moi du vin ;
C'est le paradis sur la terre.

Baki oublie ici, comme il le fait en tant d'autres endroits de ses écrits, que le fondateur de sa religion a défendu aux Croyants l'usage de la *dive bouteille*, comme dit Rabelais, ou plutôt notre poète ne l'oublie nullement, mais il brave, en véritable épicurien qu'il est, les foudres lancées par le Prophète contre les buveurs de ce nectar perfide que le Coran appelle la *source des péchés*. On verra, du reste, dans la pièce subséquente intitulée *Aveux*, que l'Horace musulman n'a

funestes qui portent malheur à la personne sur laquelle ils sont tombés, à peu près comme dans plusieurs contrées de la France on croit aux *sorts jetés*, aux *maléfices*. La superstition est de tous les pays.

pas craint de commettre de ces péchés-là et bien d'autres encore, aussi souvent qu'il en a trouvé l'occasion. Ne nous en plaignons pas, car si Baki n'eût bu que de l'eau pure et fréquenté que les mosquées, nous n'eussions pas eu de lui des poésies étincelantes de verve bachique et amoureuse, en même temps que remplies d'une charmante philosophie.

8

Si ma mort au Sultan qui m'aime
Pouvait donner santé, bonheur,
Ah ! que j'expire à l'instant même !

En offrant sa vie pour conserver et rendre heureuse celle de Soliman I, notre auteur ne fait qu'acquitter une juste dette de reconnaissance, car ce sultan fut toujours à son égard d'une bonté qui avait son principe dans un vif attachement pour lui et une admiration sincère de son talent poétique. Mais le Ciel n'exauça pas la prière du sensible Baki : le protecteur mourut avant le protégé, qui a laissé un magnifique témoignage de ses regrets dans une Elégie ou plutôt dans un petit poème sur la mort de ce monarque ami des lettres. J'avais d'abord envie d'en donner la traduction au public, mais j'ai renoncé à ce projet par la pensée que différents morceaux de Baki seraient plus agréables à mes lecteurs qu'une seule composition d'une assez grande étendue.

L'ARRIVÉE

9

Nous, nous arrivons à la mort.

J'ai déjà fait remarquer que les écrivains turcs sont essentiellement moralistes, et ce trait vient à l'appui de mon observation. Le texte, dont j'ai cherché à rendre fidèlement, sinon le sens littéral, au moins l'esprit, ce qui est l'important, énonce cette pensée au figuré, en nous présentant le pèlerin arrivé à la Mecque comme ayant désormais

besoin de provisions autres que celles qu'il avait amassées pour son voyage, c'est-à-dire des secours religieux nécessaires pour son passage à la vie éternelle. Mais il m'a semblé qu'ici l'expression naturelle serait plus frappante que l'image même, et je l'ai adoptée.

10

Aucun des jaloux de ta gloire
N'arrivera jusques à toi.

On aime ce noble orgueil de la part d'un poète tel que Baki, à qui sans doute quelques médiocrités envieuses cherchaient à contester le rang qu'il s'était acquis par son mérite, soit dans l'empire des lettres, soit dans l'état social ; car il était parvenu en assez peu de temps au poste élevé de Directeur de l'école ou *médressé* de Murad-Pacha, à Constantinople. C'est le Sultan Soliman lui-même qui avait successivement *recommandé* son poète favori au Mufti et au corps des Ulémas, lesquels n'avaient eu garde, on le pense bien, de contrarier les désirs d'un tel protecteur.

Du reste, si Baki, comme tous les hommes d'un vrai talent, eut ses jaloux et ses ennemis, il compta aussi, dans sa patrie même, de passionnés admirateurs, parmi lesquels on peut citer Ahdi, Hassan-Tschelebi, Kinalisade, Rijasi, Hagi-Chalfa, Abdul-Latifi et plusieurs autres écrivains distingués. Voici le jugement que le premier de ces auteurs porte de lui dans son *Bosquet des Poètes* : « Les chants si mélodieux de ce *rossignol* *amant des roses du langage*, les paroles si douces de ce *perroquet nourri de sucre*, font l'admiration du monde et méritent d'être placés, comme un glorieux modèle, sous les yeux de tous les fils des hommes. »

 AVEUX

11

Je franchis en courant cette arche de la vie,
Et des biens d'ici-bas aucun ne m'est resté !

Cette espèce de confession, si remarquable, à mon avis, par sa

tournure vive et originale, peut nous donner un aperçu des mœurs d'une partie de la haute société turque, de celle en qui se rencontrent fortune, éducation et lumières. Là, comme chez les peuples européens les plus raffinés, il y a des hommes de plaisir et de bonne chère, des partisans pratiques du système d'Épicure, des *viveurs* enfin. Baki était l'un d'eux, il le proclame assez haut lui-même pour que personne ne puisse le révoquer en doute; mais quel autre, parmi tous ses gais compagnons, si nombreux qu'ils aient été, a su trouver dans sa dissipation même une source d'inspirations poétiques et de gloire? C'est qu'il ne faut que des organes un peu robustes pour se livrer aux jouissances matérielles de la vie, tandis qu'il est besoin de génie pour les chanter de manière à intéresser le public.

LA VIE HUMAINE

12

Et chaque homme apprendra le secret qu'il redoute.

Les idées exprimées dans cette pièce de vers sont de celles qui ne vieilliront jamais, tant elles sont conformes à l'observation philosophique de la nature humaine. L'inégale répartition des biens de la société entre les habitants du monde, si vivement attaquée de nos jours surtout, est un fait inhérent à la constitution même de cette société: il n'appartient ni à un individu, quelque grand qu'il soit, ni à un gouvernement, de l'abolir. Mais les plaintes qu'on entend faire à ce sujet, de qui émanent-elles ordinairement? d'hommes en qui la foi manque, et qui ne voient rien hors de la vie présente; il est donc tout simple qu'ils trouvent mauvais que chacun ne puisse égayer autant qu'il le voudrait le court voyage d'ici-bas. Ceux-là, au contraire, en qui vit une ferme croyance religieuse, se soumettent sans murmurer à l'arrêt de la Providence, et répètent avec le musulman Baki:

Nous allons tous chercher l'éternelle demeure.

Observons en finissant que notre auteur a su rajeunir par la forme un thème déjà rebattu, et que l'image orientale de la fin est particulièrement frappante. J'ai eu le bonheur de pouvoir rendre très-fidèlement les vers de cette pièce.

LA RETRAITE

13

Qui ne trouva jamais dans leur possession
Qu'amertume secrète et qu'agitation.

Il est donc bien avéré que les plaisirs des sens et le tumulte du monde ne pourront jamais remplir la vaste capacité du cœur de l'homme ! Tous ceux qui ont un peu vécu dans ce tourbillon en conviennent de bonne foi, et voici un nouveau et puissant témoignage à ajouter aux autres.

J'ai trouvé dans l'ouvrage de William Jones, intitulé *Poëseos asiaticæ commentarii*, des vers turcs d'un auteur inconnu, sur un sujet analogue, et je n'ai pu résister au plaisir d'en faire une traduction, en vers aussi :

Quelle condition offre de sûres armes
Contre les traits de la douleur ?
Aucune : toute joue a connu la pâleur,
Et tout œil a versé des larmes.
Pour moi, depuis longtemps entré dans ce jardin,
J'en ai dans plus d'un sens exploré les allées ;
Mais ses roses, vite effeuillées,
M'ont d'une rude épine ensanglanté la main.
Ancien habitué de cette hôtellerie,
Chaque coupe de vin où ma lèvre a trempé
A fatigué bientôt ma tête appesantie,
Et je quitte enfin la partie,
Connaissant tout à fond, et de tout détrompé.

14

Voudrais-tu donc, mon cœur, sans relâche poursuivre,
Comme un faucon vaincu, tes rêves insensés ?

Il paraît que la chasse au faucon, à laquelle s'amusaient autrefois en France les princes et les grands seigneurs, et qu'on a eu tort d'abandonner tout à fait de nos jours, venait de l'Orient ; car il en est souvent question dans les écrivains de cette contrée, surtout dans les poètes, qui en font un sujet de comparaisons et de métaphores.

سلطان سليمان

LE SULTAN SOLIMAN I

DEVOIRS D'UN SOUVERAIN

Faire miséricorde est la gloire du trône :
Que ce soit, Soliman, ta plus belle couronne.
En comptant tes sujets, que tu dois rendre heureux,
Ne te crois pas meilleur que le dernier d'entre eux,
Et sache que beaucoup valent mieux que toi-même.¹
Tout homme étant un frère, en frère il faut qu'on l'aime :
Pour le vrai Musulman ce précepte est sacré.
Dès qu'un sage dessein dans ta tête est entré,
Mets à l'exécuter une force invincible,
Et, protecteur des bons, sois aux méchants terrible.
Se laisser emporter aux fureurs du tyran,
C'est être un khan tartare et non pas un Sultan.²
Autant que mal agir, n'agir pas est coupable,
Et qui dort sur le trône est aux brutes semblable.
Puisque de l'univers le sort est dans nos mains,
Méritons le respect et l'amour des humains.

ÉLOGE DU POÈTE BAKI

Dans l'empire de l'art et de l'intelligence
Qu'il est beau d'exercer la suprême puissance !
Qu'il est beau de porter de glorieux défis
A Kémal, à Chosrou, surtout au grand Hafiz !
Mais à peu de mortels cette faveur arrive.
J'en connais un pourtant dont la pensée active
Dans cinq genres divers se signale à la fois,
Et qui fait ruisseler les perles sous ses doigts.
L'illustre Nisami, Selman le fier lyrique
Partagent avec lui leur palme poétique ;
Et Farjabi, Sahir, chantres de la douleur,
Lui gardent une place à côté de la leur.
Aussi haut que Djami sa main lève la coupe :
De joyeux rossignols on dirait une troupe,
Célébrant par sa voix les charmes du printemps,
Et Névaji lui-même envîrait ses accents.³
La grandeur du Très-Haut également l'inspire,
Et tous les tons enfin conviennent à sa lyre.
A l'immortalité si justement acqui,
Cet homme, quel est-il ? — il s'appelle Baki.⁴

L'HEUREUX SULTAN

Ne suis-je pas un fortuné Sultan ?
La reine des beautés, c'est celle que j'adore ;
De tous les rossignols le plus charmant encore,
C'est celui dont la voix réjouit Soliman.
D'autres yeux et d'autres oreilles
Seraient, comme les miens, dignes d'un tel bonheur ;
Mais ce n'est qu'à moi seul que le Ciel fit l'honneur
D'accorder ces rares merveilles.
Sa bonté m'a, de plus, fait présent d'un vizir
Qui, soutien de mon trône, est prompt à me servir,
Et je vois arriver, à la moindre souffrance,
Un médecin rempli de cœur et de science.
Bien des mortels, je suis de bonne foi,
A la coupe d'amour boivent autant que moi,
Mais nul ne sait goûter comme moi cette ivresse
Qu'on puise dans les yeux d'une belle maîtresse.
D'autres peuvent trouver un bonheur plus parfait,
Mais nul n'est de son sort comme moi satisfait.
Enfin, si des soucis que la grandeur engendre
Nul Sultan plus que moi ne se sentit presser,
Nul aussi ne put les verser
Dans le sein d'un ami plus fidèle et plus tendre.⁵

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

DEVOIRS D'UN SOUVERAIN

1

Faire miséricorde est la gloire du trône.

.
Ne te crois pas meilleur que le dernier d'entre eux (tes sujets),
Et sache que beaucoup valent mieux que toi-même.

On peut s'étonner de trouver d'aussi beaux principes de morale chez un de ces monarques absolus qui, d'après la loi fondamentale du pays soumis à leur puissance (*Ourf*), avaient le droit affreux de mettre à mort quatorze de leurs sujets par jour, *sans encourir le reproche de tyrannie*. Mais quiconque a lu l'histoire sait que Soliman I n'abusa pas de ses prérogatives en ce genre, et qu'il fut, au contraire, un monarque généreux et juste, autant qu'il était éclairé. Protecteur des lettres et ami de ceux qui les cultivaient, il fut en outre poète lui-même, sous le nom de *Muhibbi*, et ses vers se distinguent tour à tour, suivant les sujets traités, par la noblesse ou par la grâce. J'ai choisi dans son *Divan* trois pièces qui m'ont paru de nature à en donner une idée.

2

Se laisser emporter aux fureurs du tyran,
C'est être un khan tartare et non pas un Sultan.

Cette maxime, qui devrait être gravée en lettres d'or sur la porte du sérail, est d'autant plus belle qu'elle fait allusion à l'origine du pouvoir des empereurs turcs, lesquels, dans les temps reculés, n'é-

taient que des chefs de hordes tartares, enclins aux penchants les plus despotiques et les plus féroces. Combien de Sultans, en effet, n'ont pas craint de redescendre, par leur manière de gouverner, au rang de leurs sanguinaires ancêtres ! Émanée d'un Sultan même, de celui qui a mérité le beau surnom de *Législateur*, la leçon n'en a que plus de force et d'autorité.

ÉLOGE DU POÈTE BAKI

3

Et Névaji lui-même envîrait ses accents.

Tous les poètes nommés ici sont persans : le plus célèbre d'entre eux est Hafiz, dont j'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion de parler. Les autres occupent également un rang élevé sur le Parnasse de leur nation, chacun dans son genre. Les Odes de Selman mériteraient particulièrement d'être connues en Europe, car elles renferment des beautés du premier ordre. Djami est auteur du poème de *Joseph et Zuléika*, qui partage presque l'estime que les Orientaux accordent à celui si fameux de *Léila et Medjnoun*.

4

A l'immortalité si justement acqui,
Cet homme, quel est-il ? — il s'appelle Baki.

On se figure facilement la joie qui dut dilater le cœur de Baki, lorsqu'il se vit ainsi louer en beaux vers par son souverain. Les encouragements qu'Auguste accordait à Virgile et à Horace, François I^{er} à Marot, Louis XIV à Racine et à Boileau, n'avaient pas, il faut le dire, tout louables qu'ils étaient, la valeur méritoire de ceux que le Sultan Soliman I prodigua à la poésie, dans la personne du lyrique Baki, de Fasli et de quelques autres. Car enfin, dans un pays réglé par les lois, un auteur peut être quelque chose par lui-même, et indépendamment de la protection du souverain ; le public lui reste, dont les suffrages peuvent le dédommager de l'oubli ou même des mauvaises dispositions de celui qui tient les rênes de l'État ; mais en Turquie, sur le sol classique du despotisme, que deviendrait un grand poète sur qui le monarque n'aurait pas jeté un regard favori.

ble? La victime de rivaux irrités de sa supériorité, un être malheureux par l'effet de son génie. Aussi, lorsque Baki se dit à lui même :

Sois sans effroi :

Aucun des jaloux de ta gloire

N'arrivera jusques à toi ;

on sent qu'il est intérieurement fort de l'appui que lui prête son confrère couronné.

L'HEUREUX SULTAN

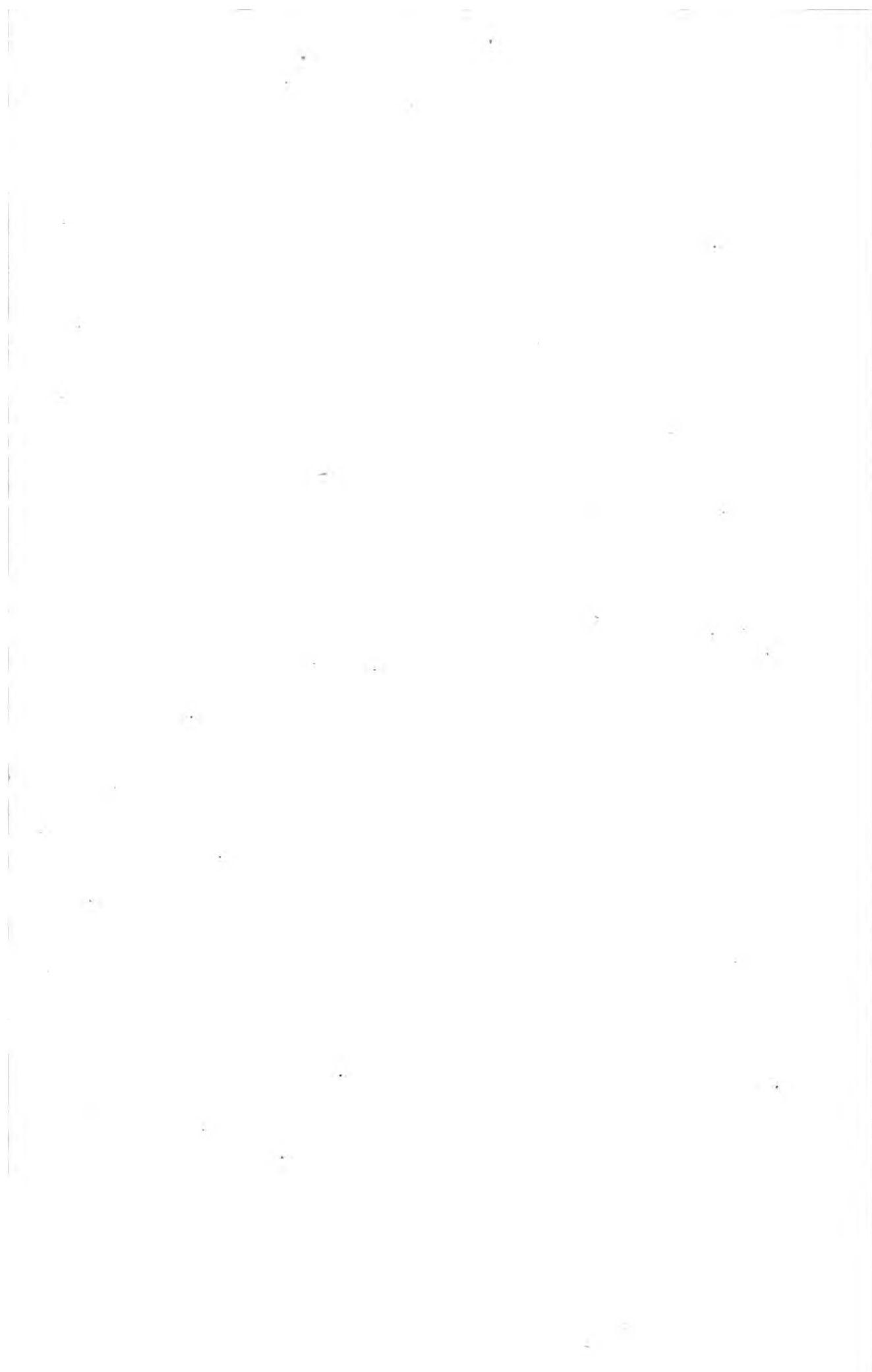
5

Nul aussi ne put les verser (les soucis du trône)
Dans le sein d'un ami plus fidèle et plus tendre.

Il est aisé de reconnaître dans cet ami auquel le Sultan pouvait confier les chagrins inséparables de sa haute position, le même poète qui a été nominativement loué dans la pièce précédente, et qui, au début de celle-ci, figure encore sous l'allégorie diaphane du *rossignol dont la voix réjouit Soliman*. Quelle était touchante, cette liaison de deux hommes prodigieusement séparés par leur position sociale respective et néanmoins réunis d'un lien si étroit par la noble puissance des lettres et de la poésie! Il faut plaindre ceux qui, n'accordant qu'une estime secondaire à ces jouissances intellectuelles, les relèguent dédaigneusement loin des emplois publics, avec l'exercice desquels ils proclament leur prétendue incompatibilité.

Je n'ai pu découvrir au juste quels étaient le vizir et le médecin dont Soliman fait un si bel éloge; toutefois j'ai lieu de penser, quant au premier, que c'était Lutfi-Pacha, qui fut son grand-vizir durant une partie de son règne et qui était en effet un homme d'État d'une haute portée. Le second pourrait bien être le médecin-poète Nédaji.

Cette pièce est une de celles qui m'a coûté le plus de peine à traduire; car il importait de ne pas en alourdir la marche facile et légère, et je tenais aussi à ne pas trop m'éloigner du texte. J'ai cherché à accomplir ces deux obligations, en me conformant à l'esprit plutôt qu'à la lettre de l'original, laquelle cependant n'est laissée de côté que dans certains endroits où le génie des deux langues ne souffrait pas de conciliation. J'ai adopté les vers mêlés comme étant d'une allure plus dégagée; la composition du Sultan a la forme du *Mesnévi* ou pièce à rimes doubles.



مِهري

MIHRI

FEMME POÈTE

LE TOURMENT D'AMOUR

Comme la jeune fleur que le soleil dévore,¹
Sous les feux de l'Amour je sèche à mon aurore.
Combattant, mais en vain, mes insensés désirs,
Je pousse vers le ciel de pénibles soupirs.
Malheureuse ! depuis qu'il s'offrit à ma vue,
Le trouble s'est glissé dans mon âme ingénue ;
L'aspect de l'enchanteur a fasciné mes yeux ;
Son image me charme et me suit en tous lieux :
Je vois, en longs anneaux, sa noire chevelure
Descendre jusqu'au bord de sa bouche si pure.
Seul, du matin au soir, il m'occupe ; et, la nuit,
Si je cherche à goûter un repos qui me fuit,
Gardant fidèlement mon chaste collier d'ambre,²
Sous les traits de la lune il envahit ma chambre,
Illumine ma couche et se joue à l'entour.
Mais dans ce Musulman je trouve un Giaour :³
Et pourtant de l'aimer je ne puis me défendre ;
Même en fermant les yeux j'aperçois Alexandre !⁴

LA RÉSIGNATION

Tu me fis bien du mal par ton indifférence,
Cruel ! mais de Mihri, va, ne redoute rien :
Elle ne sut jamais ce que c'est que vengeance.
Seulement, si l'Amour te met sous sa puissance,
Je te souhaite un cœur à l'image du tien.
Si je te haïssais, mon vœu serait bien pire,
Et je n'y puis songer sans un secret effroi :
Je suppliais le Ciel, qui connaît mon martyre,
De te faire brûler d'autant de feux que moi.⁵

REMERCIEMENT

AU POÈTE GUVABI

Que le Ciel, à tes vœux propice,
T'accorde un objet enchanteur
Dont pour toi seul batte le cœur,
Dont la main dans ta main frémissse.
Que de ses cheveux parfumés
Sous tes doigts ruissellent les ondes ;
Sur ta joue, en traces profondes,
Que ses baisers soient imprimés.
Qu'enfin de ses lèvres vermeilles
S'échappent de ces mots piquants
Qui plaisent tant aux jeunes gens
Quand le vin coule des bouteilles.
Mais sais-tu pourquoi, Guvahi,
Mon cœur te traite en favori ?
C'est que, soigneux de ma mémoire,
Dans tes vers messagers de gloire
Tu parlas souvent de Mihri.⁶

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

LE TOURMENT D'AMOUR

1

Comme la jeune fleur que le soleil dévore.

J'ai été forcé de changer la comparaison qui se trouve dans le texte, car elle eût singulièrement choqué la délicatesse européenne. En effet, la pauvre Mihri dit que son cœur ressemble à *un rôti qui, à force de tourner et de retourner devant le feu, finit par se dessécher*. Quel traducteur français eût osé hasarder cette énormité, dont il ne serait pas cependant difficile de trouver plus d'un exemple dans les anciens auteurs ? Mais nous sommes devenus, nous autres gens d'une civilisation avancée, si difficiles sur le choix des images !

2

Gardant fidèlement mon chaste collier d'ambre.

Il est d'usage en Orient que les jeunes filles d'âge nubile portent autour de la gorge un collier d'ambre qui est un témoignage public de leur bonne conduite, et quelquefois aussi un signe qu'elles n'ont pas l'intention de se marier. D'après le biographe Aaschik, Mihri ne cessa jamais de porter ce collier d'honneur, et cela sans la moindre usurpation de sa part, malgré l'ardeur amoureuse de ses compositions poétiques, qui lui valurent le titre de « Sapho musulmane. »

Un pacha qu'on regardait généralement comme dépourvu d'esprit, crut néanmoins pouvoir la faire renoncer à son projet de célibat, et la demanda en mariage, ce qui inspira au poète Sati une épigramme dont voici la traduction :

A la virginité quand Mihri se condamne,
Le pacha Tschélébi vient demander sa main :
Lasse d'un trop long jeûne, irait-elle à la fin
Manger au râtelier d'un âne ?

Mais notre jeune muse ne se soucia pas de *manger à ce râtelier-là*, et elle mourut comme elle avait vécu, c'est-à-dire libre d'engagement.

La pièce du *Tourment d'amour* en forme deux petites dans l'original ; mais, à cause de la grande similitude des idées, je les ai réunies ensemble.

3

Mais dans ce Musulman je trouve un Giaour.

Le mot *Giaour* veut dire *infidèle*, et, lord Byron l'ayant naturalisé en anglais dans le beau poème qu'il a publié sous ce titre, j'ai cru devoir le conserver tel dans notre langue.

4

Même en fermant les yeux j'aperçois Alexandre !

Cet Alexandre était le fils de Sinan-Pacha, et, comme il jouissait de tous les avantages que procurent dans le monde une grande fortune, une position sociale élevée et un extérieur agréable, il méprisait l'amour de l'infortunée Mihri, lequel aurait dû cependant le toucher, s'il eût été quelque peu sensible au double attrait du mérite et de la vertu. Mais il était réservé à la triste gloire d'être le Phaon de cette nouvelle Sapho.

LA RÉSIGNATION

5

Je suppliais le Ciel, qui connaît mon martyre,
De te faire brûler d'autant de feux que moi.

Autant la pièce précédente respire de passion, autant celle-ci annonce de calme et d'apaisement intérieur. Il y a même, suivant moi, quelque chose de chrétien dans ce pardon accordé par la victime d'un des mouvements les plus impétueux et les plus involontaires du cœur humain, à celui qui l'avait si cruellement blessée par sa froide indifférence.

REMERCIEMENT AU POÈTE GUVABI

6

C'est que, soigneux de ma mémoire,
Dans tes vers messagers de gloire
Tu parlas souvent de Mihri.

Sans être un poète du premier ordre, Guvahi ne manquait pas de talent. Il jouissait de la faveur de Sélim I, pour lequel il composa un *Trésor de la Langue ottomane*, qui annonçait des connaissances grammaticales et philologiques assez étendues. Son meilleur ouvrage est le *Livre des Conseils*, imité du persan Attar, et dont je donne ci-après un fragment.

غواهي

GUVAHI

CONSEILS

Veux-tu te préserver d'une foule de maux ?
Sache, te tenir loin des princes et des eaux : ¹
Celles-ci sont à craindre, et ceux-là davantage.
Un prince te caresse et te fait bon visage,
Mais tremble ; il te prépare ou la mort ou des fers.
Mets-toi par le travail au-dessus des revers,
Et de ton sort futur en rien ne t'embarrasse :
Une pierre à bâtir trouve toujours sa place.
Ne quitte pas celui dont dépend ton bonheur :
Qui s'éloigne des yeux s'éloigne aussi du cœur. ²
A l'homme diligent la fortune est propice :
Sois donc toujours exact à faire ton office ;
L'ouvrier paresseux n'a que honte et rebuts ;
Qui l'employa lui dit : « Pars et ne reviens plus. »
Des rêves de grandeur apprends à te défendre ;
En voulant trop monter on s'expose à descendre.

Le coursier généreux, sans s'écarter au loin,
Trouve en un petit pré sa pitance de foin.
Laisse les ornements au sexe fait pour plaire,
Et ne cherche à briller que par le caractère :
Dirige ta maison, reprends tes serviteurs ;
Ce sont là tes bijoux, tes perles et tes fleurs.
Pour atteindre le but n'épargne point ta peine,
Et repousse du front l'obstacle qui te gêne.
Qui ne réclame rien ne saurait rien avoir ;
« Demandez, dit le Maître, afin de recevoir. » ³
Peu parler est fort bon : loup qui hurle se livre,
Et renard qui se tait est sûr de longtemps vivre. ⁴
Tout ce qu'on entreprend doit donner quelque gain :
Bien sot qui sans farine est sorti du moulin.
Fais suivre le travail d'une légère pause :
Après sa faction le soldat se repose.
Cède au pauvre une part des dons que Dieu te fit :
Pour le pauvre et pour toi ce sera tout profit. ⁵
On doit dans les palais marcher d'un pas timide,
Car on glisse parfois sur ce terrain perfide,
Mais dans le monde il faut se pousser en avant :
Quiconque ose toujours réussit bien souvent. ⁶

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

1

Veux-tu te préserver d'une foule de maux ?
Sache te tenir loin des princes et des eaux.

Il existe en France un proverbe analogue; c'est celui qui dit « qu'il faut chercher à vivre loin des grandes routes, des grandes rivières et des grands seigneurs. » On conçoit qu'en effet ces derniers pouvaient être dangereux à l'époque où d'énormes privilèges les séparaient du reste de la nation; à plus forte raison doivent-ils être redoutés en Turquie où d'un mot, d'un geste, ils peuvent faire tomber des têtes.

2

Qui s'éloigne des yeux s'éloigne aussi du cœur.

L'idée qu'exprime ce vers est tellement juste qu'elle a cours dans tous les pays et en des termes à peu près identiques. Il est certain, en effet, que la vue continuelle d'une personne aimée augmente l'inclination qu'on éprouve pour elle, tandis que ce sentiment s'affaiblit graduellement et s'éteint même tout à fait par suite d'une absence prolongée. La Fontaine a dit avec raison :

L'absence est aussi bien un remède à la haine,
Qu'un appareil contre l'amour.

3

« Demandez, dit le Maître, afin de recevoir. »

Le mot à mot de ce passage est : « Le Maître parla ainsi à ses serviteurs (ou disciples) : « C'est à vous de demander, à moi de donner. » Or il est évident à mes yeux que Guvahi a voulu rappeler ici ces paroles du Sauveur dans le discours sur la montagne : *Petite et dabitur vobis*. « Demandez et l'on vous donnera. » Il ne faut pas oublier que les musulmans honorent Jésus comme un grand prophète et le citent souvent comme une autorité imposante.

4

Peu parler est fort bon : loup qui hurle se livre,
Et renard qui se tait est sûr de longtemps vivre.

Les Orientaux font grand cas du silence, et l'élèvent même au rang de vertu : aussi leurs livres sont-ils remplis de préceptes et de maximes à ce sujet. « Si la parole te semble de l'argent, a dit un poète persan, apprends que le silence est de l'or. »

5

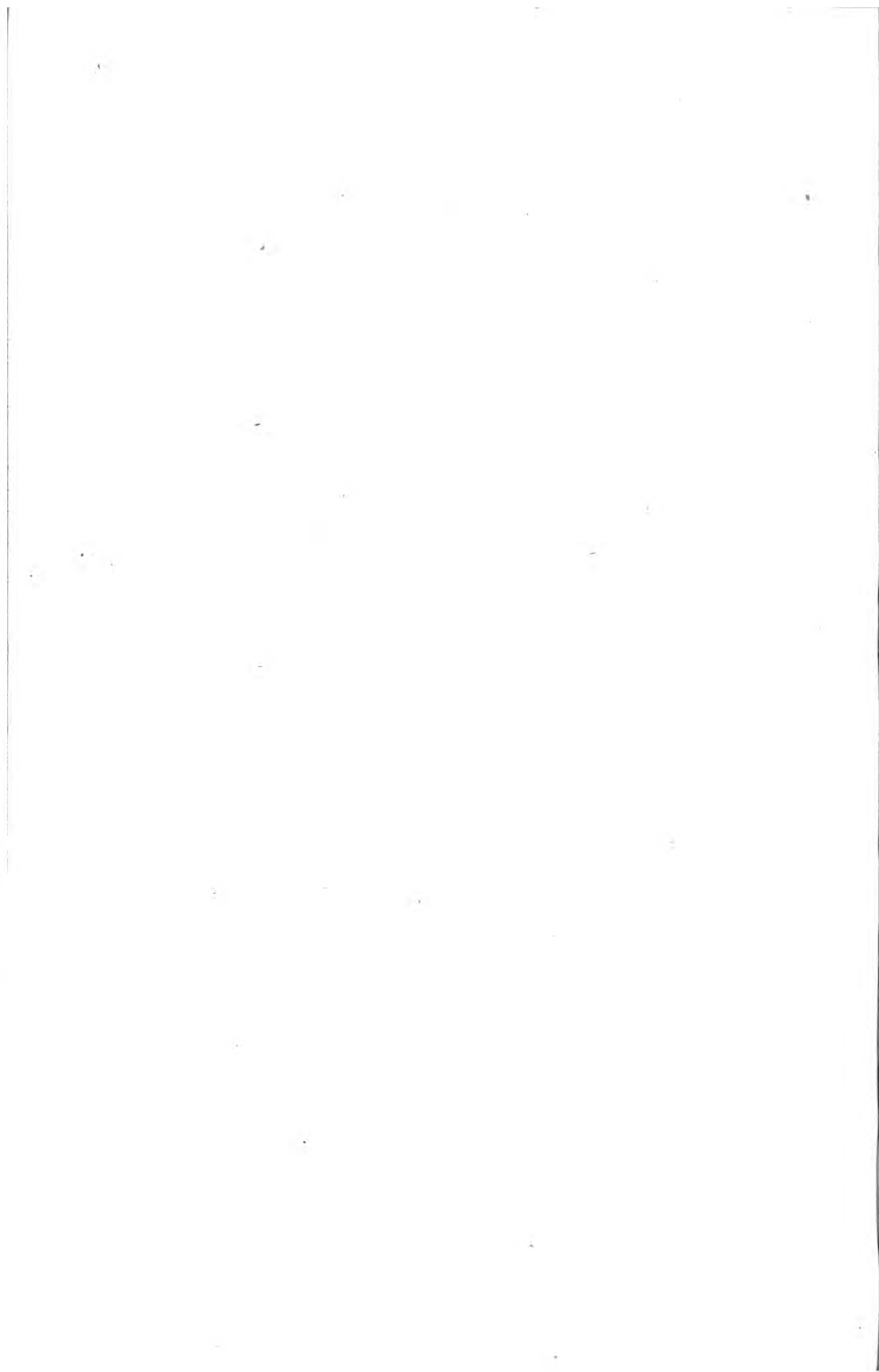
Cède au pauvre une part des dons que Dieu te fit :
Pour le pauvre et pour toi ce sera tout profit.

Cette pensée paraît avoir été empruntée à l'ancien poète arabe Hamadani, qui a composé des *Mekhmats* ou Séances qu'a depuis imitées avec supériorité le fameux Hariri ; on lit en effet dans celles de ces Séances qui a pour titre *le Sofi* : « Que celui qui est en possession des richesses vienne en aide aux malheureux, car *les bienfaits ne se perdent jamais entre Dieu et les hommes*. » Au reste, le Coran fait un devoir strict de l'aumône.

Quiconque ose toujours réussit bien souvent.

C'est là, comme on voit, avec une légère variante, l'*Audentes fortuna juvat* de Virgile; mais l'auteur turc ne pouvait se dispenser de distinguer dans quels lieux l'audace offre des chances de succès à celui qui y a recours, et il a soin d'en excepter les demeures des grands, où elle ne saurait effectivement avoir qu'une suite funeste. Voilà un de ces traits caractéristiques qu'un traducteur aurait tort de ne pas faire ressortir.

J'ai cru devoir me borner à cet extrait du *Livre des Conseils* de Guvahi, de peur qu'une plus longue suite de maximes ou proverbes de ce genre ne fatiguât le lecteur.



ابن كاتب

IBN KATIB

LES HOURIS

Trois choses du bonheur nous offrent la peinture :
Agréable demeure, exquise nourriture,
Et charmante compagne aux yeux pleins de douceur.
Ces trois choses, le juste en sera possesseur.
Sa demeure d'abord est l'Éden, c'est-à-dire
Un lieu tel, qu'on ne peut dignement le décrire.
Là les plus fins repas ne manqueront jamais ;
Là seront des beautés ravissantes d'attraits,
Les houris,¹ êtres purs, composés de lumière.
« Mais comment pourra-t-on les servir et leur plaire,
« Si ces houris ne sont qu'un simulacre vain ? »
Direz-vous. — Expliquons ce mystère divin :
Les houris sont lumière et pure et déliée,
Oui, mais cette lumière est corporifiée ;²
Elles peuvent, ayant des yeux, des pieds, des mains,
Voir, marcher et palper, comme font les humains.

Leurs prunelles, leurs cils, leur chevelure encore,
Sont noirs ; partout ailleurs la blancheur les décore.³
Leur sein voluptueux, au contour délicat,
D'une perle en sa nacre offre le vif éclat.
Semblables à des paons dont les plumes chatoient,
Sous cent aspects divers leurs grâces se déploient.
Roses du paradis, elles ont la fraîcheur
Que l'Aurore prodigue à cette belle fleur.
Toujours jeunes, toujours de leurs charmes parées,
D'un nuage d'encens elles sont entourées.
Celles-ci sur la face ont des touffes de lis,
Celles-là des coraux, et d'autres des rubis ;
L'une a l'air enjoué, l'autre un regard qui touche,
Et le sucre lui-même est moins doux que leur bouche.⁴

Oh ! si quelque houri, s'échappant de l'Éden,
A notre triste globe apparaissait, soudain
Le monde se noierait aux flots de sa lumière.
Si ses lèvres s'ouvraient, tombant dans la poussière
Au bruit de cet écho de la Divinité,
L'homme succomberait ivre de volupté,
Et si, durant les nuits, elle levait son voile,
On verrait à l'instant s'obscurcir chaque étoile.

Les houris sont de Dieu le chef-d'œuvre achevé :
De toute infirmité leur corps est préservé,
De même que leur cœur est exempt de tout vice :
L'égoïsme, l'orgueil, la haine, la malice,

Ne sauraient approcher de ces êtres parfaits
En qui la pureté ne s'altère jamais. ⁵
Femmes d'un bienheureux comptant cinq cents épouses,
Les houris ne sont point rivales ni jalouses, ⁶
Et leurs brillants époux, bravant la loi du temps,
Sont constamment âgés de trente-trois printemps.
Étendus sans effort sur des coussins de soie,
Ils sont comme inondés d'une ineffable joie :
Vers leur tête, à leurs pieds, deux superbes houris,
Chantant sans instrument, ravissent leurs esprits. ⁷
Le juste trouve enfin dans ce lieu de délices
Le prix de ses vertus et de ses sacrifices.
Travaillez, ô Croyants ! à mériter ce sort,
Et vous ne craignez plus l'approche de la mort.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

1

Là les plus fins repas ne manqueront jamais,
Là seront des beautés ravissantes d'attraits,
Les houris....

Voilà un paradis bien sensuel, bien opposé à celui des chrétiens, et pourtant il fut d'abord imaginé par un homme qui prétendait ne pas s'écarter de la doctrine descendue sur le monde des sanglantes hauteurs du Calvaire, par Cérinthe, cet hérésiarque qui vivait au temps de l'apôtre saint Jean. C'est de lui que Mahomet l'a emprunté pour en orner son Coran, où effectivement il se trouve fort bien placé. Il est souvent question dans ce livre fameux du bonheur que goûteront, après la mort, ceux des musulmans qui auront mené une vie pure et sans tache; mais voici le passage le plus complet qui y a rapport :

« Ils (les élus) habiteront le jardin des délices ;
Se reposant sur des sièges ornés d'or et de pierreries,
Accoudés à leur aise et se regardant face à face.
Ils seront servis par des enfants doués d'une jeunesse éternelle,
Qui leur présenteront des gobelets, des aiguières et des coupes
remplis de vins exquis.
Ils auront à souhait les fruits qu'ils désireront,
Et la chair des oiseaux les plus rares.
*Près d'eux seront les Houris aux beaux yeux noirs, pareilles
aux perles dans leur nacre.*
Telle sera la récompense de leurs œuvres. »

CORAN, chap. 56, intitulé *l'Événement*.

Traduct. de Kasimirski ; Paris, 1840.

Le verset souligné est, comme on voit, celui qui a fourni à Ibn Katib l'amplification que j'ai cherché à reproduire aussi fidèlement que possible, moins toutefois certaines expressions qu'admet la théologie musulmane, mais dont la décence européenne aurait quelque droit de s'alarmer. J'en userai encore ainsi dans le cours de cette pièce.

2

Les houris sont lumière et pure et déliée,
Oui, mais cette lumière est corporifiée.

Sans cette explication, il eût été à craindre que le paradis promis aux justes de l'islamisme ne les satisfît pas complètement; car il faut à ces peuples, même au delà de la vie, autre chose que des jouissances fantastiques et des plaisirs imaginaires, en quoi ils se montrent plus attachés encore à la matière que ne l'étaient les païens de l'ancien monde, pour qui le principal bonheur des Champs-Élysées consistait en promenades et en conversations au bord de clairs ruisseaux et sous de frais ombrages.

3

Leurs prunelles, leurs cils, leur chevelure encore
Sont noirs; partout ailleurs la blancheur les décore.

Le texte porte : *Nuspian nisi super caput et circa oculos pilosa sunt*. Je l'ai sous-entendu. La couleur noire des yeux est, d'après Mahomet, le trait caractéristique des houris, à peu près comme dans Homère Junon est toujours représentée avec *des yeux de bœuf*.

4

Et le sucre lui-même est moins doux que leur bouche.

Les auteurs grecs et latins tiraient du miel les comparaisons destinées à peindre l'extrême douceur soit physique, soit morale; mais depuis la découverte de l'Amérique, il était naturel qu'on demandât ces comparaisons à une substance plus douce encore, au sucre. Cependant, nous autres peuples occidentaux, nous ne le faisons guère et suivons toujours l'ancienne routine; les Arabes, les Turcs et les Persans sont, sous ce rapport, plus progressifs que nous.

5

. ces êtres parfaits
En qui la pureté ne s'altère jamais.

Le texte s'explique d'une manière un peu plus catégorique sur ce point : *in quibus unaquaque nocte renascitur virginitas*, y est-il dit ; mais j'ai promis au lecteur d'amortir celles des teintes de ce tableau qui me paraîtraient un peu trop vives, et je tiens ici parole.

6

Femmes d'un bienheureux comptant cinq cents épouses,
Les houris ne sont point rivales ni jalouses.

C'est là, certes, le plus grand de tous les prodiges qui s'opéreront dans l'autre monde, en faveur des élus ; car nous savons trop que, dans celui-ci, les malheureuses créatures que recèlent les harems sont toutes dévorées d'une affreuse jalousie les unes contre les autres, et tout le monde les excusera en cela, hors pourtant leurs farouches possesseurs, qui voudraient pouvoir briser en elles les sentiments de la nature, après avoir cruellement mutilé leur existence ! C'est le christianisme seul qui a vraiment émancipé la femme.

7

Vers leur tête, à leurs pieds, deux superbes houris,
Chantant sans instrument, ravissent leurs esprits.

On voit par là que les Orientaux préfèrent la musique vocale à toute autre, et ils ont raison, suivant moi, car est-il rien de plus délicieux qu'une belle voix, conduite avec goût et méthode ? Celle-ci est un don de Dieu, tandis que tous les instruments possibles ne sont que des inventions humaines.

لامِي

LAMII

LA PAROLE

« Qu'il soit ! » dit l'Éternel, et le monde exista.
Ce prodige étonnant, qu'est-ce qui l'enfanta ?
La parole : de tout c'est la cause première.¹
Source de vérités, océan de lumière,
La parole au savant présente un sceptre d'or ;
Par elle la jeunesse est plus charmante encor ;
Elle orne la vertu, fait briller l'innocence,
Comme une ardente flamme allume l'éloquence,
Et, rose de l'esprit, clé des trésors du cœur,
Honore en même temps l'homme et son créateur.
Les traces du passé par elle se conservent,
Et la langue et la plume en esclaves la servent.
Qui pourrait exprimer tout le prix qu'elle vaut ?
C'est un joyau tombé de l'écrin du Très-Haut,

Un instrument magique, une perle sans tache
Qu'une invisible main au front de l'homme attache.
Empruntant pour voler l'aile de Gabriel,
Par son bruit formidable imitant Israfel,²
Elle commande en reine à toute la nature.
Mais qu'est donc la parole où règne la mesure,
Et qui peint avec grâce, en termes cadencés,
De l'esprit et du cœur les mouvements pressés?
Rien n'en peut dire assez la beauté singulière :
C'est de perles alors une montagne entière.³

LE FEU

C'est une merveilleuse fleur
Qui, l'hiver et l'été, brille et se renouvelle ;
En brûlant à ses pieds le bois la rend plus belle,
Et d'un or éclatant lui prête la couleur.

Des violettes l'environnent,
Et, comme pour l'enclore, en cercle tourbillonnent.⁴
C'est un dragon volant qui de la roche sort ;
L'air le maintient en vie et l'eau cause sa mort.

C'est une vierge ravissante
Montrant sous des cils noirs une prunelle ardente.
C'est un rubis superbe, un soleil radieux
Qui ranime la terre et réjouit nos yeux.
Ainsi que la tulipe accessible à la honte,
La rougeur quelquefois jusques au front lui monte.⁵
La lune, à son aspect, s'éclipse en un clin d'œil :

Par lui, l'acier fond comme de la cire,
Et la pierre elle-même en eau se voit réduire.⁶

Mais, pour rabaisser son orgueil,
L'être le plus chétif au néant peut le rendre,
Et ce qui, tout à l'heure, était si beau, si grand,
En bluettes s'évaporant,
N'est déjà plus qu'un peu de cendre.⁷

LE CYPRÈS

En voyant ce cyprès qui croît sur des tombeaux :
Morts ! me suis-je écrié, secouez vos lambeaux,
Levez-vous ; car le jour, le grand jour va paraître
Où l'homme doit répondre à son souverain Maître.
Et toi, lune si fière avec ton front d'argent,
Disparais, le soleil monte vers l'Orient.
Mon existence a fui comme s'écoule l'onde,
Et déjà du trépas l'obscurité profonde
M'enveloppe.... O cyprès ! je me jette à tes pieds :
Ne te hérisses pas à mes yeux effrayés.⁸
Mais le cyprès m'a dit en redressant sa tête :
« La beauté te captive et tu chéris la fête ;
« Poursuis, cherche ici-bas à faire ton bonheur. »
Non, c'est vers l'Éternel que se tourne mon cœur ;
Je le jure par toi, par ton feuillage austère,
Arbre dont le langage à l'homme est salubre,
Car ta funèbre voix nous fait sans cesse ouïr
Ces mots : « Priez ! bientôt tout doit s'évanouir. »
Je viendrai donc souvent prier dans cette enceinte,
Où mon cœur est saisi de respect et de crainte ;
Et si j'ai dédaigné le vin du pur amour,
J'offre à Dieu tout mon sang pour qu'il me sauve un jour.⁹

ÉPILOGUE

Je suis lassé d'écrire, et dépose une plume
Qui, dans ma main, créa volume sur volume.
Il est temps de finir : solitaire aujourd'hui,
Je cède au double assaut de l'âge et de l'ennui.
Le regret me saisit, en lisant mes ouvrages,
D'y voir tant de défauts, tant de faibles passages,
Tant de termes obscurs, traînards du grand troupeau
Que guide la parole au magique flambeau.¹⁰
Car qui ne sait donner aux écrits qu'il compose
La pureté du lis et l'éclat de la rose,
Se verra par le temps aussi vite emporté
Qu'un fétu que balaie un orage d'été.¹¹
Mais je n'y peux plus rien : la vieillesse cruelle
Dissipe ma mémoire, embrouille ma cervelle,
Et frappant tous mes sens d'une molle langueur,
Atteint du même coup mon esprit et mon cœur.
J'ai des plaisirs plus courts et de plus longues peines.
Irais-je me livrer à des fatigues vaines
Pour rendre mes travaux un peu moins imparfaits ?
Non, non, la solitude est mon lot désormais.
J'abandonne la cour ; mais, sans voir mon visage,
Le Sultan recevra mes vœux et mon hommage ;
Mes prières pour lui s'élèveront toujours.¹²
C'est assez, Lamii ; règle tes derniers jours :

Va les couler en paix dans un champêtre asile
Où, l'esprit dégagé de tout penser futile,
Tu puisses t'absorber en la Divinité,
Source de toute gloire et de toute beauté.
La coupe temporelle en tes mains s'est brisée,
Prends celle qui jamais ne peut être épuisée,
Et bois-y largement la céleste liqueur.
Ta maison d'ici-bas a croulé, du Seigneur
Habite le palais à l'immuable base ;
Et crie aux quatre vents, dans une sainte extase :
Gloire à Dieu ! gloire à Dieu ! gloire à Dieu ! gloire à Dieu !
Puis, disant à ce monde un éternel adieu,
Salue avec bonheur l'éblouissante aurore
De ce jour sans déclin pour toi si près d'éclorre.¹³

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

LA PAROLE

1

La parole : de tout c'est la cause première.

Lamii considère la parole d'une manière philosophique et abstraite ; elle est pour lui moins le son qui sort de la bouche humaine, que la faculté qui nous a été donnée par Dieu d'exprimer nos idées, nos sensations, notre volonté. C'est là, en effet, ce qui constitue la grandeur incomparable de ce don du Ciel ; car, s'il ne s'agissait uniquement que de la vibration produite dans l'air par un certain mécanisme de nos organes, nous n'aurions rien en cela qui nous distinguât essentiellement de la brute. Mais la parole est notre moyen d'action sur les autres intelligences créées et, par là, sur le monde matériel qui leur est soumis. En ce sens, elle comprend l'écriture même, qui n'est autre chose que la parole fixée ; notre auteur a, par conséquent, pu dire avec justesse, quelques vers plus bas :

Et la langue et la plume en esclaves la servent.

2

Par son bruit formidable imitant Israfel.

Israfel est l'ange qui, au dernier jour du monde, sonnera de la trompette pour rassembler tous les hommes au pied du tribunal de Dieu. Les chrétiens, aussi bien que les musulmans, en admettent la venue.

3

Rien n'en peut dire assez la beauté singulière :
C'est de perles alors une montagne entière.

Voilà, en style oriental, un bel éloge de la poésie, dont Lamii pouvait, du reste, parler en connaissance de cause, puisqu'il fut un des plus grands poètes de son pays. Cela seul suffirait pour répondre à l'accusation élevée contre les Turcs, par plusieurs voyageurs européens, et notamment par le fameux baron de Tott, d'être partisans de l'ignorance et ennemis des vers. On devrait n'avancer de ces choses-là qu'après avoir, pour ainsi dire, dressé le bilan des richesses intellectuelles d'une nation; mais il faudrait s'imposer quelque travail, et l'on trouve plus commode de trancher hardiment la question sans examen ni recherches préalables.

LE FEU

4

Des violettes l'environnent,
Et, comme pour l'enclorre, en cercle tourbillonnent.

Tout le monde a pu remarquer que, lorsqu'un feu de bois s'allume, de petites flammèches bleuâtres voltigent autour des bûches qui commencent à s'embraser. C'est là ce que Lamii a rendu avec assez de bonheur, selon moi, car ma version en cet endroit est rigoureuse.

5

Ainsi que la tulipe accessible à la honte,
La rougeur quelquefois jusques au front lui monte.

Cette comparaison est, il faut l'avouer, passablement bizarre, et

le sentiment de la honte prêté à la tulipe a d'autant plus lieu d'étonner, que cette fleur n'est point du genre de celles qui se contractent au toucher ou se ferment à la clarté du soleil, comme la sensitive et la belle-de-nuit. Mais il faut savoir que les Turcs ont un goût très-prononcé pour la tulipe¹, et qu'ils lui attribuent toutes les qualités qui peuvent la rendre la plus intéressante possible. Le sultan Achmet III était tellement passionné pour cette fleur, qu'il en remplissait les jardins du sérail, et qu'il institua une fête appelée *des Tulipes*. C'est vers cette époque que le Hollandais Auger-Busbeck les introduisit dans sa patrie, où elles devinrent l'objet d'un commerce considérable, qui ne s'est pas ralenti depuis.

6

Et la pierre elle-même en eau se voit réduire.

L'auteur veut sans doute parler ici des différents minerais dont on fait partir les métaux au moyen du feu, qui les liquéfie, et peut-être également de la roche calcaire, qui, lorsqu'elle est cuite, devient fusible à l'eau.

7

Et ce qui, tout à l'heure, était si beau, si grand,
En bluettes s'évaporant,
N'est déjà plus qu'un peu de cendre.

Après avoir représenté le feu sous les couleurs les plus brillantes et sous les formes les plus grandioses, Lamii nous le peint maintenant *s'évaporant en bluettes* et n'étant plus, en définitive, *qu'un peu de cendre*. Autant pourrait-on en dire des plus belles choses du monde et de l'homme lui-même, considéré physiquement : ce rapprochement si naturel, il y a lieu de croire que l'auteur l'avait dans la pensée en écrivant ces vers, mais il a préféré s'en rapporter là-dessus à la sagacité du lecteur que de l'énoncer formellement. J'approuve cette réserve qui me semble de bon goût.

¹ Ce mot dérive de *tulhend*, turban.

LE CYPRÈS

8

. O cyprès ! je me jette à tes pieds :
Ne te hérisses pas à mes yeux effrayés.

Chez toutes les nations, le cyprès, avec sa verdure sombre et l'immobilité de son feuillage, est l'emblème du deuil et le gardien de l'asile des morts ; mais les Turcs poussent très-loin les idées qu'inspire cet arbre funéraire ; leurs écrivains mystiques surtout le regardent comme le confident de la tombe et le dépositaire des secrets de l'autre vie. De là les colloques qu'ils ont souvent avec lui et les ferventes prières qu'ils lui adressent. Cette pièce me paraît en offrir un des exemples les plus frappants.

9

Et si j'ai dédaigné le vin du pur amour,
J'offre à Dieu tout mon sang pour qu'il me sauve un jour.

Ces expressions de *vin du pur amour*, de *vin de l'alliance*, et autres analogues, se rencontrent fréquemment chez les auteurs religieux de l'islamisme. Voici, entre autres, à ce sujet, une petite pièce du poète turc Ruhi-Bagdadi, que je reproduis en vers :

L'IVRESSE DES CROYANTS.

Si parfois sur nos pieds nous chancelons un peu,
Ce n'est pas que du vin nous sentions la puissance ;
Car nous n'avons jamais fréquenté d'autre lieu
Que la sainte taverne où, convive de Dieu,
On s'enivre à longs traits du *vin de l'alliance*.

ÉPILOGUE

10

Tant de termes obscurs, traînards du grand troupeau
Que guide la parole au magique flambeau.

On voit que Lamii revient avec plaisir sur ce qu'il appelle la parole, autrement, comme je l'ai expliqué plus haut, sur la faculté qu'a l'espèce humaine d'énoncer ses sentiments et ses idées. Dans sa modestie, il craint, à cause des imperfections qu'il découvre dans ses ouvrages, de n'être pas classé parmi les bons poètes, en quoi il se trompe certainement, puisqu'il fut un des plus remarquables en même temps qu'un des plus féconds de ceux, en grand nombre, que vit éclore le beau siècle de Soliman I. La liste des productions qu'il a mises au jour, soit comme auteur original, soit comme traducteur des chefs-d'œuvre poétiques persans, serait trop longue dans ces notes, et trouvera sa place ailleurs.

11

Car qui ne sait donner aux écrits qu'il compose
La pureté du lis et l'éclat de la rose,
Se verra par le temps aussi vite emporté
Qu'un fétu que balaie un orage d'été.

Grande vérité qui, revêtue ici de ce brillant coloris qu'on sait être propre aux écrivains orientaux, a été exprimée chez nous par Buffon en ces termes: « Les ouvrages bien écrits sont les seuls qui passeront à la postérité. » Cela prouve qu'il y a chez les hommes supérieurs de tous les temps et de tous les pays un courant d'idées qui les rapproche, à leur insu, les uns des autres.

12

J'abandonne la cour ; mais, sans voir mon visage,
Le Sultan recevra mes vœux et mon hommage ;
Mes prières pour lui s'élèveront toujours.

C'est quand on se retire à jamais de la scène du monde, qu'il est méritoire de louer et d'honorer ceux qui y jouent les premiers rôles ; car alors cette conduite ne saurait plus être attribuée à un motif secret d'ambition. Lamii montre donc ici tout à la fois un beau talent et un noble caractère.

13

Salue avec bonheur l'éblouissante aurore
De ce jour sans déclin pour toi si près d'éclorre.

Ces aspirations vers un monde meilleur, ce parti pris de travailler uniquement à son salut, en dédaignant toutes les gloires terrestres, annoncent dans notre poète une foi vive et sincère, qui a été pour lui la source de fort belles compositions ascétiques.

L'Épilogue, dont je viens de donner la traduction aussi fidèle que possible, se termine dans l'original par quatre vers que je n'ai pas cru devoir reproduire, parce qu'ils m'ont semblé faire disparate avec ce qui précède. L'auteur, en effet, y annonce l'intention où il est d'aller « baiser la poussière des pieds du grand-vizir, *laquelle*, ajoute-t-il, *exhale un céleste parfum*. » Réduites à leur juste valeur, ces expressions hyperboliques signifient seulement, je le sais, que Lamii veut, avant de se vouer à la solitude, aller prendre congé du grand-vizir ; mais on eût pu y voir une dernière velléité de courti-sanerie, et cela eût gâté un morceau fort beau du reste.

سلطان محمد ب

LE SULTAN MAHOMET II

L'ABSENCE

C'est le temps des roses nouvelles,
Leurs frais boutons sont entr'ouverts;
Et du sein de ces fleurs si belles
Monte un doux parfum dans les airs.
Quand la jeune fille que j'aime
Venait ici, rose elle-même,
Conter aux roses ses secrets,
Tout semblait prendre un air de fête :
Les jasmins inclinaient leur tête,
Pour rendre hommage à ses attraits;
Les églantiers, ouvrant leurs branches,
Inondaient de corolles blanches

La poussière de son chemin.
Mais aujourd'hui, douleur amère !
Cette beauté qui m'est si chère
Ne paraît plus dans mon jardin.
Mahomet, que te font ces roses,
Loin de l'objet de ton amour ?
— Il faut que jusqu'à son retour
De tes larmes tu les arroses.²

LA FUITE DE LA JEUNESSE

Ce matin l'échanson, en me versant à boire,
M'a dit : « Les fleurs s'en vont, c'est la fin des beaux jours,
Et l'automne bientôt commencera son cours. »
O sévère beauté ! ce sera ton histoire ;
Tu perdras à ton tour ces brillantes couleurs
Qui te rendent semblable à la reine des fleurs ;
Le temps ravagera ton gracieux visage.
D'où vient donc aujourd'hui que, repoussant mes vœux,
Tu me livres en proie à ma jalouse rage
Qui fait qu'en des amis sincères, généreux,
J'aperçois des rivaux dont la flamme m'outrage ?
Les anges, je le sais, prosternés sur tes pas,
Comme la Maison-Sainte adorent tes appas ;⁵
Mais ne crois pas toujours les avoir à ta suite :
Ces charmes disparus, ils s'enfuiront bien vite....
Je pleure cependant, et devant le soleil
Mes larmes sont autant de perles dispersées.⁴
Ah ! pourquoi m'égarer dans ces folles pensées
Quand déjà sur mon front le sang est moins vermeil ?⁵
Songeons plutôt à faire éclater mon génie
Contre les ennemis qui viendront m'assaillir.
Le chef ambitieux de la Caramanie,
Convoitant mes États, songe à les envahir :
Son insolent orgueil pourra s'en repentir ;
Qu'il ose m'attaquer, c'en est fait de sa vie !⁶

LA FERME RÉOLUTION

Adieu, tyran d'Amour, mon esclavage cesse ;
J'ai trop longtemps subi tes rigoureux arrêts :
Le bruit de mes soupirs franchissant ce palais
Me ferait supposer vaincu par la mollesse.
Mais je donne le vol à ce faucon du cœur,
Et, libre désormais, redeviens empereur.
Combien de la beauté le sourire est à craindre !
Combien ses noirs cheveux nous causent de tourment !
Non moins que l'infidèle au jour du Jugement,
L'esclave d'une femme est un mortel à plaindre.
Malheur surtout au prince, épris d'un vil repos,
Qui de son rang sublime ose à ce point descendre
Que la coupe de Djem, le miroir d'Alexandre
Remplacent dans ses mains les armes des héros !⁷
Chasse donc, Mahomet, cet amour ridicule
Par qui furent tes sens indignement séduits.
Reviens à la raison : quand la montagne brûle,
Tous les lieux d'alentour en cendres sont réduits.⁸

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

L'ABSENCE

1

Les églantiers, ouvrant leurs branches...

J'avais d'abord mis à la place de ce nom celui de *syringas*, ne pensant pas que l'églantier pût honorablement figurer dans le jardin d'un sultan; mais j'ai réfléchi que c'était m'écarter sans raison du texte, qui dit formellement *églantier*, نَسْرِيْن. Ainsi, il est établi qu'indépendamment des rosiers greffés, les jardiniers du sérail cultivent de simples rosiers sauvages, auxquels nous laissons en France le soin d'orner nos buissons.

2

Il faut que jusqu'à son retour
De tes larmes tu les arroses.

Qui pourrait s'imaginer que des sentiments si doux, si tendres, aient pu trouver place dans le cœur de Mahomet II, de ce terrible conquérant de Constantinople qui livra, trois jours durant, cette malheureuse ville à toutes les fureurs d'une soldatesque effrénée? Mais c'est que les poètes et les amants sont tout autres lorsque leur passion favorite les domine. Il est d'ailleurs permis de supposer que cette pièce date de la première jeunesse de son auteur.

6

LA FUITE DE LA JEUNESSE

3

Les anges, je le sais, prosternés sur tes pas,
Comme la Maison-Sainte adorent tes appas.

Les Musulmans, qui sont essentiellement religieux, empruntent volontiers les images et les métaphores dont ils se servent, même dans des compositions d'amour, aux objets les plus vénérés de leur culte. Il en est différemment chez nous, où l'on croirait manquer aux convenances si l'on alliait ensemble des idées disparates; ici, par exemple, nos poètes eussent plutôt dit : *Les Grâces* ou *les Amours s'élancent sur ta trace et sont saisis d'admiration à ton aspect*. Chaque peuple a son style particulier.

4

Je pleure cependant, et devant le soleil
Mes larmes sont autant de perles dispersées.

On ne saurait accuser cette comparaison orientale de manquer de justesse, car rien ne ressemble davantage aux larmes que des perles étincelantes au soleil. Du reste, c'est là une manière toute ordinaire d'exprimer qu'on pleure, de la part des poètes arabes, persans et turcs, qui ne parlent presque jamais sans figure. Je lis, par exemple, dans Abou-Temmam, qui appartenait à la première de ces nations : « O mes paupières ! que sont devenues les *perles liquides* que vous répandiez autrefois en si grande abondance, et dans lesquelles je trouvais au moins quelque soulagement à mes maux ? » On pourrait faire quantité d'autres citations semblables.

5

Mais pourquoi m'égarer dans ces folles pensées
Quand déjà sur mon front le sang est moins vermeil ?

Le texte dit littéralement : *Lorsque la chaleur de mes joues ne peut plus sécher du sel.* On conçoit que je ne devais pas maintenir dans ma traduction cette bizarre image, qui, d'ailleurs, eût à peine été comprise du lecteur. C'est là un résultat du génie si divers des langues.

6

Qu'il ose m'attaquer, c'en est fait de sa vie !

Mahomet II eut, dans le cours de son règne, de fréquents démêlés avec le prince de Caramanie, qui avait la témérité de lutter contre lui, mais qui finit naturellement par succomber. Cette province se nommait sous les Romains la Cilicie.

La pièce qu'on vient de lire me semble porter l'empreinte assez fidèle du caractère de Mahomet, de ce fameux dominateur en qui la fougue des passions amoureuses s'unissait au penchant le plus vif pour les combats.

LA FERME RÉOLUTION

7

Malheur surtout au prince épris d'un vil repos,
Qui de son rang sublime ose à ce point descendre,
Que la coupe de Djem, le miroir d'Alexandre
Remplacent dans ses mains les armes des héros !

C'est là le sens que j'ai cru devoir donner au passage le plus obscur peut-être que j'aie encore rencontré dans le cours de mon travail : on en jugera par la version littérale suivante : *Veux-tu voir les deux mondes représentés par une urne ? il te suffit de jeter les yeux sur le miroir d'Alexandre et sur la coupe de Djem.*

J'avoue que ces ténèbres vraiment hiéroglyphiques m'ont tellement effrayé que j'allais laisser de côté cette pièce, assez précieuse

cependant, puisqu'elle fait partie des trois seules compositions de Mahomet II que j'aie pu me procurer. Mais, avant d'en venir là, j'ai eu la bonne idée de recourir à l'obligeance du savant orientaliste M. le professeur Jean Humbert de Genève, qui m'a appris que « la coupe de Djem ou Djemchid, prince persan, et le miroir d'Alexandre, le fameux conquérant macédonien, sont des instruments magiques où se réfléchissent toutes les merveilles de l'univers. » Fort de cette explication, voici le raisonnement que j'ai fait : Les sultans prennent le titre de maîtres des deux Mondes ; or, dire que ces deux mondes ou la puissance suprême qui les régit, sont réduits à la proportion d'une urne, d'un petit vase, dont l'image se reflète dans deux talismans propres à séduire les sens, n'est-ce pas exprimer allégoriquement cette pensée qu'un sultan qui s'abandonne à la mollesse et aux plaisirs, rabaisse sa dignité et se rend méprisable ? Je n'ai, du moins, rien pu trouver de plus plausible ni qui concordât mieux avec ce qui précède : si je me suis trompé, qu'on me le pardonne à raison de la difficulté.

8

. quand la montagne brûle,
Tous les lieux d'alentour en cendres sont réduits.

Il serait impossible d'énoncer plus énergiquement cette vérité que les passions chez les souverains causent de grands désordres dans les États.

Mahomet II n'aurait-il pas écrit la *Ferme résolution* alors qu'il était en butte aux attaques des janissaires et du peuple, à l'occasion de son amour pour la jeune Irène, qu'il sacrifia si impitoyablement, comme on sait ? Sans pouvoir en apporter d'autre preuve que le sens même de la pièce, je pencherais pour l'affirmative.

باي جم

LE PRINCE DJEM

FILS DE MAHOMET II

LA FRANCE

Prends la coupe de Djem et bois : voici la France,
O Djem ! ¹ elle devient ton asile et ton port.
Ce que sur notre front traça la main du sort
Doit toujours s'accomplir, j'en fais l'expérience. ²
Car combien de périls ne m'ont pas menacé
Alors que pour me rendre à la Mecque, à Médine,
Je traversais cent lieux où Bajazet domine !
Mais enfin, grâce au Ciel, ces périls ont cessé,
Je suis en France et peux me livrer à la joie.
Pour un trône perdu serais-je tourmenté ?
On est sultan, ma foi, quand on a la santé. ³
D'ailleurs, quoique en exil, mon luxe se déploie :
J'ai dix-huit échansons, parés de beaux habits,
Qui me versent gaîment de liquides rubis,

Et tous ces jeunes gens sont de fort bonne race.
Serais-je plus heureux me trouvant à ta place,
Bajazet ? vraiment non. — Demande, fier Sultan,
Si le khan de Crimée est aujourd'hui content.⁴
Qui croit garder toujours l'autorité suprême
N'est qu'un présomptueux qui se ment à lui-même.

DÉLIRE AMOUREUX

Des roses ! qu'on m'apporte une masse de roses !
L'Amour a dans mon sein allumé tous ses feux.
Des roses ! quelles fleurs aujourd'hui m'iraient mieux,
Puisqu'elles ont l'aspect de lèvres demi-closes ?
Oh ! que je voudrais voir à ma bouche s'unir
Par un tendre baiser qui consolât ma peine,
Ces lèvres de corail à la suave haleine,
Ame de la beauté que j'apprends à bénir !
Le Ciel de mes malheurs a comblé la mesure ;
Mais toi, sois secourable à mon cœur oppressé,
Et, puisque de tes yeux les flèches l'ont percé,
Viens de ta douce main fermer cette blessure.
Tu m'accueillis chez toi : daigne, dans ta bonté,
Me rendre d'un haut prix cette hospitalité
En ne me donnant point de rival qui m'offense.⁵
Pèlerin, fugitif, du sort persécuté,
Je prétends vivre encore avec magnificence,
Et me faire admirer par mes nobles façons ;
Des roses, serviteurs ! du nectar, échantons !⁶

LA SÉPARATION

Il m'a fallu partir, quitter celle que j'aime,
Recommencer le cours de mes destins errants.
Quel pénible voyage aujourd'hui j'entreprends !⁷
Près d'elle je goûtais l'enchantement suprême,
Et j'allais, oubliant tout ce que j'ai perdu,
Jouir d'un bonheur pur.... le Ciel l'a défendu.
Je sais que le remède aux peines de la vie
Est dans la patience et dans la poésie :
Toutes deux, cependant, je les invoque en vain,
Rien ne peut éclaircir l'ombre de mon chagrin ;
Car plus entre elle et moi s'allonge la distance,
Plus je suis dévoré du regret de l'absence.⁸
Ah ! ce même voyage, objet de mon tourment,
Si tu m'accompagnais, me deviendrait charmant,
O ma céleste idole, ô toi par qui j'existe !
Voyageur solitaire, un amant est bien triste.
Mais si Djem à tes pieds peut se revoir un jour,
Son cœur tressaillera d'allégresse et d'amour.

LA NUIT D'ORAGE

Regardez ce torrent dont l'onde
Fouette les rochers de son bord :
A mes pieds il bouillonne, il gronde,
Mais fuit par pitié pour mon sort.
Des flancs déchirés du nuage
L'eau du ciel tombe sur ce mont :
De mes larmes elle est l'image ;
Le chagrin brise aussi mon front.
Écoutez : la foudre lointaine
Résonne, et semble sur ma peine
Pousser un soupir douloureux.
Mais la tempête fait silence,
Et déjà le matin s'avance,
Matin plus que la nuit affreux ;
Car à l'ombre qui s'évapore
Succède une sanglante aurore,
D'un funeste augure à mes yeux.⁹

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

LA FRANCE

1

Prends la coupe de Djem et bois : voici la France,
O Djem !

On vient de voir, dans les Notes et Éclaircissements sur une des pièces de Mahomet II (*la Ferme résolution*), ce qu'il faut entendre par la coupe de Djem. Le fils du conquérant de Constantinople, en se disant ici à lui-même qu'il doit boire dans ce vase magique à l'aspect de la France, exprime donc métaphoriquement l'idée qu'il peut se livrer à l'espérance et aux illusions qui en sont la suite, en mettant le pied sur une terre de salut.¹ Il cherche aussi, comme on voit, à faire un rapprochement entre le nom du prince persan dont la coupe est devenue si fameuse en Orient, et le sien propre. Cela seul m'eût décidé à ne pas défigurer ce nom de *Djem*, comme l'ont fait Vertot et la plupart des écrivains français, qui y ont arbitrairement substitué celui de *Zizim*. Je conviens que les noms d'hommes ou de lieux doivent subir, dans les langues étrangères où ils pas-

¹ Vaincu dans une grande bataille près de Brousse, par l'armée de Bajazet II, son frère, le prince Djem s'enfuit et demanda l'hospitalité au grand-maître des chevaliers de Rhodes. Après un court séjour dans cette île, il fut transféré en France, où il jouit d'abord de quelque liberté, puis fut enfermé dans différentes prisons. Je renvoie, pour de plus amples détails, à la *Notice biographique* qui se trouve à la fin de ce volume.

sent, des modifications en rapport avec la prononciation particulière à chaque peuple, et je me suis moi-même conformé à cette règle, en écrivant dans le présent ouvrage Soliman au lieu de Suléïman, Mahomet au lieu de Mohammed, Bajazet au lieu de Bajézid, etc.; mais c'est le cas de dire avec Horace : *Est modus in rebus*.

2

Ce que sur notre front traça la main du sort
Doit toujours s'accomplir, j'en fais l'expérience.

Rien n'est si commun chez les écrivains mahométans, prosateurs ou poètes, que cette maxime ou plutôt ce précepte religieux, qui résulte de leur croyance au dogme de la fatalité.

3

On est sultan, ma foi, quand on a la santé.

Ce vers, qui est l'exacte reproduction de l'original, annonce dans notre auteur une philosophie élevée et beaucoup de bons sens pratique : un sage de la Grèce n'eût pas mieux dit. Mais en admettant même que l'illustre proscrit ne soit pas complètement sincère dans l'expression de cette pensée, on ne saurait s'empêcher de louer sa manière vive et spirituelle de se consoler dans la disgrâce.

4

. Demande, fier Sultan,
Si le khan de Crimée est aujourd'hui content.

Le texte porte simplement *le khan*; mais cette indication était trop vague pour des lecteurs français, et j'ai cru nécessaire de la préciser. Les rapports de voisinage du sultan de Constantinople avec le khan de Crimée, me donnent tout lieu de penser que c'est bien réellement de ce chef d'État, alors sans doute malheureux ou même déchu, que Djem a voulu parler.

Il régné dans les derniers vers de cette pièce une ironie extrêmement mordante contre Bajazet II, auquel semble être prédite une chute plus ou moins prochaine, prédiction qui ne se réalisa pas toutefois, puisque ce sultan resta l'espace de 32 ans sur le trône. Djem adressa, en outre, directement à son frère des reproches en vers sur ce qu'il regardait comme une usurpation de sa part, bien que Bajazet fût son aîné ; mais Mahomet II, leur père commun, avait toujours eu une prédilection marquée pour l'autre, et manifesté le désir qu'il régnât après lui. Bajazet, qui ne laissait pas d'être poète par occasion, y répondit en vers aussi. Voici cette singulière correspondance :

LE PRINCE DJEM A BAJAZET II.

Tu ris dans un bosquet embelli par la rose,
Et moi ton frère, et moi, je suis un pèlerin
Qui promène en tous lieux son dévorant chagrin :
De cette différence explique-moi la cause.

BAJAZET II AU PRINCE DJEM.

Le Ciel me fit sultan : à cela qui s'oppose ?
Toi, mon frère ; à ton sort loin de te résigner,
Tu te dis pèlerin et brûles de régner :
De cette inconséquence explique-moi la cause.

Je doute qu'une telle réponse ait paru péremptoire au prince devenu *pèlerin* malgré lui ; mais elle rappelle parfaitement la moralité de la fable du *Loup et l'Agneau* de notre bon La Fontaine.

DÉLIRE AMOUREUX

5

Tu m'accueillis chez toi : daigne, dans ta bonté, etc.

La traduction littérale de ce passage est : *Il ne convient pas, mon*

amie, que tu ajoutes un hôte à un hôte, c'est-à-dire « qu'après m'avoir reçu chez toi, tu me donnes un rival. »

Selon toute apparence, cette pièce est une de celles que le prince Djem adressa à la belle comtesse Philippine-Hélène de Sassenage, dans le château de laquelle il fut reçu avec distinction pendant son séjour en France, et où il demeura plusieurs mois de suite.¹ L'amour qu'il avait conçu pour cette dame était aussi profond que délicat.

6

Des roses, serviteurs ! du nectar, échantons !

La composition que termine ce vers est tout à fait dans le goût d'Anacréon, dont cependant il ne paraît pas que Djem ait connu les ouvrages, car je n'ai trouvé dans aucun poète turc des traces visibles d'imitation des anciens auteurs grecs. Il est plus naturel de penser que la similitude des impressions aura provoqué de la part d'un jeune prince à l'imagination brillante et poétique, une forme de style en rapport avec celle du vieillard de Téos.

 LA SÉPARATION

7

Quel pénible voyage aujourd'hui j'entreprends !

Du château de Sassenage, où il avait trouvé une si douce hospitalité, le malheureux prince fut conduit à Bourgneuf, aujourd'hui département de la Creuse, et là, enfermé dans une tour qu'on montre encore aux voyageurs. Il est donc très-probable, suivant moi, que

¹ Sassenage est un bourg situé à deux lieues de Grenoble. Il est renommé pour ses carrières de marbre jaune, pour ses excellents fromages et surtout pour ses sources intermittentes, appelées vulgairement *les Cuves de Sassenage*, qui y attirent tous les ans, pendant la belle saison, un assez grand nombre de visiteurs.

cette pièce et la précédente ont été écrites par lui pour exprimer ses sensations successives de plaisir et de peine au sujet de la personne dont j'ai parlé plus haut.

8

Car plus entre elle et moi s'allonge la distance,
Plus je suis dévoré du regret de l'absence.

Le texte porte : *Plus le voyage devient grand, plus sa taille devient petite pour moi*, ce que j'avais traduit d'abord par ces deux vers :

Car plus entre elle et moi s'augmente l'étendue,
Plus sa taille élégante à mes yeux diminue.

Mais je me suis bientôt aperçu que ce n'était que la peinture de l'effet purement physique de l'éloignement, tandis qu'il convenait de rendre plutôt l'impression morale qui en résultait pour Djem. Nouvelle preuve de la diversité du génie des langues.

LA NUIT D'ORAGE

9

Car à l'ombre qui s'évapore
Succède une sanglante aurore,
D'un funeste augure à mes yeux.

Si cette petite pièce n'a pas trop perdu dans ma traduction, elle sera trouvée remarquable par plus d'un lecteur, sous le double rapport de la majestueuse mélancolie qui y règne, et de l'art avec lequel le poète a associé les agitations de son âme au désordre des éléments, rendant ainsi la nature en quelque sorte participante de sa propre douleur. C'est un peu la manière de Dante et de Byron.

سلطان بايزد ب

LE SULTAN BAJAZET II

UN VIEILLARD A UNE JEUNE FILLE

Usé par l'âge et par l'ennui,
A ton cœur j'ose encor prétendre,
Jeune fille... Ah! daigne m'entendre,
Car mes conseils n'ont jamais nui.
Crains les soupirs de la jeunesse ;
A ta perte ils te conduiraient,
Et tes appas se flétriraient
Au souffle ardent de leur tendresse.
La rose, un jour, au rossignol
Qui lui tenait un doux langage,
S'abandonna, fleur trop peu sage ;
Mais l'aquilon, rude en son vol,
L'ayant maltraitée au passage,
Ses débris jonchèrent le sol.⁴

Telle sera ta destinée
Si tu souris aux jeunes gens,
Tandis que mes soins indulgents
Pourront te rendre fortunée.
Veuille donc m'accorder enfin
Le doux baiser que je réclame,
Car s'il m'est refusé, mon âme
Va s'élancer hors de mon sein.
Laisse, laisse couler tes larmes,
Ton visage en sera plus frais ;
Elles feront croître tes charmes,
Comme l'eau du ciel le cyprès.
Mais quelle vision étrange !
Un rival est auprès de toi.
Qu'il s'éloigne : à l'aspect de l'ange,
Le démon doit fuir plein d'effroi.²
Jeune fille, je te conjure
De me traiter avec bonté ;
Prends mes cheveux blancs pour ceinture ;
C'est la recette la plus sûre
Pour garder longtemps ta beauté.³

L'ÉTRIER DE L'ÂME

Jadis, cavalier plein de grâce,
Tu t'élançais avec audace,
Sur le dos d'un coursier fougueux ;
Mais aujourd'hui, croyant pieux,
Pèse sur l'étrier de l'âme,
Ce coursier aux ailes de flamme
Qui t'emportera dans les cieux.⁴

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

UN VIEILLARD A UNE JEUNE FILLE

1

La rose, un jour, au rossignol.
Qui lui tenait un doux langage, etc.

Si les poètes de l'Orient ont quelquefois abusé de la phraséologie allégorique où la rose et le rossignol jouent un si grand rôle, il faut convenir que ce n'est pas en cet endroit; car il me semble, au contraire, que les deux plus charmants êtres des règnes végétal et animal ne pouvaient venir avec plus de grâce et d'à propos pour confirmer la leçon du vieillard à la jeune fille.

2

Un rival est auprès de toi.
Qu'il s'éloigne : à l'aspect de l'ange,
Le démon doit fuir plein d'effroi.

L'idée de comparer une belle personne du sexe à un ange est si naturelle qu'elle est venue aux poètes de toutes les contrées indis-

tinement; mais celle d'accoler les épithètes de *démon*, de *chien*, d'*antechrist*, et autres semblables, au mot de rival, n'a pu naître que dans les pays où la séquestration des femmes prête un nouvel aiguillon à la jalousie des hommes. Or, c'est ce que j'ai toujours rencontré dans les poésies turques qui ont passé sous mes yeux, et ce qui prouve de nouveau que les mœurs influent puissamment sur la littérature.

3

Prends mes cheveux blancs pour ceinture :
C'est la recette la plus sûre
Pour garder longtemps ta beauté.

Voilà quelque chose d'assez singulier au premier aspect, mais qui pourtant s'explique parfaitement et se trouve en rapport avec le début de la pièce. Car il est certain que la jeune fille, en s'attachant au vieillard qui l'aime, *en prenant ses cheveux blancs pour ceinture* (expression qui, pour le dire en passant, me paraît aussi belle que hardie), n'éprouvera aucun de ces sentiments violents qui usent et rident les femmes avant l'âge : ce sera de l'amitié plutôt que de l'amour qu'elle éprouvera, et cette douce affection conservera longtemps ses charmes.

L'ÉTRIER DE L'ÂME

4

Pèse sur l'étrier de l'âme,
Ce coursier aux ailes de flamme
Qui t'emportera dans les cieux.

J'ai été forcé de paraphraser un peu cette petite pièce, parce que,

autrement, le sens en eût échappé au lecteur. Bajazet, on le voit, a voulu dire que les pratiques religieuses doivent être notre occupation pendant la dernière période de la vie, alors que les brillants exercices de la jeunesse cessent d'être à notre portée; mais personne, je pense, ne l'eût compris ainsi à la lecture d'une version rigoureuse de l'original, lequel est d'une effrayante concision.

En parlant précédemment de Bajazet II, je l'ai traité de *poète par occasion*, et je ne révoque pas ce jugement, car les deux pièces que je donne de lui sont à peu près les seules de son *Divan* qui m'aient paru dignes d'être traduites en français; mais aussi, elles ne sont pas dépourvues de mérite.

نفي

NÉFII

POÈTE SATIRIQUE

CONTRE GOURDCHI-MAHOMET

GRAND-VIZIR SOUS MUSTAPHA I

Fléau de l'islamisme, opprobre de l'empire,
Ce qu'on pense de toi, j'ose ici te le dire
Sans craindre ton pouvoir, sans trembler à ton nom :
En tes mains s'avilit le sceau de Salomon,¹
Être au sexe ambigu, hideux de corps et d'âme,
Qu'on ne sait si l'on doit appeler homme ou femme.
A voir ta masse informe et ton ventre si lourd,
On croirait contempler un éléphant balourd
Qui sur les assistants distille de sa trompe
Les mille impuretés que sans cesse elle pompe.

D'autres à l'Antechrist pourront te comparer,
C'est leur droit ; mais, pour moi, je viens te déclarer,
Sachant ton goût si vif pour la plus sale orgie,
Que le surnom t'est dû de porc de Géorgie.
Quoi ! les lois de l'État ont pour premier gardien
Un âne, un stupide âne incarné dans un chien ! ²
Au secours ! au secours ! proche est notre ruine :
Ce maudit animal nous pressure, nous mine,
Et va tout dévorer dans l'empire d'Osman.
Faut-il que des vizirs le vénéré turban
Pare l'indigne front de ce fou, de ce traître?...
Et dans quel temps encore avons-nous un tel maître ?
C'est quand Bagdad, étreint par le bras des Persans,
Fait pour leur résister des efforts impuissants,
Et qu'Erzéroum, en vain gardé par ses murailles,
Voit un tyran cruel hâter ses funérailles ! ³

LES DERVICHES

Qui prétend du public obtenir le respect
Se fait humble, contrit, prend un air circonspect,
Contre les libertins s'exprime avec menace.
Mais de la piété ce n'est que la grimace,
Et ce soi-disant saint est bien plus criminel
Que ceux sur qui sa bouche épanche tant de fiel.
Oui, le vrai libertin, c'est cet homme sans âme
Qui pratique en secret ce que tout haut il blâme ;
Qui se tient à l'écart, les yeux au ciel levés,
Affirmant n'être pas au rang des réprouvés,
Vu que de Meulana, dont il suit la bannière,
Coule sur lui la grâce ainsi qu'une rivière. ⁴
Aucun culte à ses yeux n'est bon, hormis le sien.
Les choses d'ici-bas ne le touchent en rien ,
Car il est tout en Dieu, c'est Dieu seul qui l'occupe.
Mais de ces faux-semblants je ne suis pas la dupe,
Et n'aperçois en lui qu'un sot présomptueux
Qui se croit plus que tous habile et vertueux,
Parce que le bonnet qui décore sa tête,
Fait que pour l'admirer chaque passant s'arrête.
Derviches, j'en conviens, l'apparence est pour vous ;
Votre bonnet est beau... mais la crasse est dessous,
Crasse de l'ignorance aussi bien que du vice. ⁵

Vous voilà démasqués : j'ai rempli mon office.
Pour vous, tâchez de mettre à profit la leçon :
Déposez la superbe, et, vivant sans façon,
Recherchant moins l'esprit, comme de vrais profanes,
Restez ce que le Ciel vous a créés... des ânes. ⁶

RÈGLES DE CONDUITE

Fusses-tu calender, pour que sage on te nomme,
Ne sois ni libertin, ni bigot ; sois un homme. ⁷
Le Ciel t'eût-il doué de l'esprit de Platon,
Ne t'enfle point d'orgueil, ne hausse pas le ton,
Mais parais aux regards de ceux qu'on glorifie
Comme un simple écolier de la philosophie.
Redoute la grandeur : le céleste flambeau,
Qui fait dans le désert bouillir notre cerveau,
Peint de l'ambition la dévorante flamme :
Celui qu'elle possède en a les feux dans l'âme ;
Les planètes lui sont un marchepied d'honneur,
Sans que brille à ses yeux l'étoile du bonheur.
Dirige où tu voudras ta course vagabonde,
Mais reste dans ton cœur, c'est ta place en ce monde.
Après les jours si beaux de ta jeune saison,
Où tu fus un soleil embrasant l'horizon,
Comme l'astre plus doux qu'au sein des nuits obscures
Évoquait Mokana du fond des sources pures, ⁸
Préfère à la lumière une demi-clarté.
Roi de tes passions, brave l'adversité,
Et ne va pas chercher (ce fut là ma folie!),
Sur les pas de Khiser, la fontaine de vie. ⁹
Elle se trouve en toi : pratique la vertu,
Et d'immortalité tu seras revêtu.

PORTRAIT DE NÉFII

PAR LUI-MÊME

Je suis ce Néfii dont la satire est âcre,
Mais le cœur aussi pur qu'une perle en sa nacre.
La raison est mon guide, et je cherche toujours
A la faire régner dans mes moindres discours,
Tout en l'assaisonnant des grâces du langage.
Mes sentiments sont hauts; le ciel en est l'image.¹⁰
Du reste, de trésors je suis peu désireux,
Et trouve en m'abstenant le secret d'être heureux.
J'éprouve un grand plaisir quand je sens dans mon âme
Le soleil des croyants darder sa vive flamme,
Et que la vérité se montre à l'univers
Plus belle, réfléchie au miroir de mes vers.
Je cours de tous côtés sans m'écarter du centre,
Ou, si j'en sors d'esprit, vite de cœur j'y rentre.
Je cherche à m'illustrer par de nobles travaux,
Mais sans gêner en rien l'essor de mes rivaux.¹¹
Laisant d'autres pousser une plainte importune,
J'oppose ma sagesse aux coups de la fortune.
Dans le désert du monde utile pèlerin,
La poudre que mes pieds soulèvent du chemin
Forme un puissant remède, un collyre suprême
Par qui l'œil de l'aveugle est la lumière même.¹²

La science m'est chère, et, d'un pénible effort,
J'en ai jadis empli ma coupe jusqu'au bord ;
Mais, poète aujourd'hui, quand je saisis la plume,
Une fièvre brûlante en mes veines s'allume ;
Je sens comme un volcan fermenter dans mon sein,
Et s'il ne s'échappait, j'expirerais soudain.
Ces transports sont pour moi vrai présage de gloire :
A mes jours fugitifs survivra ma mémoire,
Et quand le temps aura dissous ce faible corps,
Les peuples prêteront l'oreille à mes accords !¹⁵

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

CONTRE GOURDCHI-MAHOMET

1

En tes mains s'avilit le sceau de Salomon.

Les peuples asiatiques considèrent le fils de David comme le type des rois, et son premier conseiller Asaph comme celui des ministres. C'est donc par une analogie assez naturelle, qu'à leurs yeux tout grand-vizir est censé dépositaire du *sceau de Salomon*; et ils attendent d'autant plus de lui que l'autorité dont il est revêtu leur paraît plus respectable.

2

Quoi! les lois de l'État ont pour premier gardien
Un âne, un stupide âne incarné dans un chien!

On sait que cette épithète de *chien* est particulièrement celle dont les mahométans apostrophent les chrétiens, par conséquent celle qui leur paraît le plus injurieuse, comme impliquant l'infidélité en religion. Néfii, en l'appliquant à un mauvais ministre, exprime donc

avec énergie toute la haine qu'il lui a vouée, et celle d'*dne*, qu'il y ajoute, appelle en outre sur lui le ridicule qui frappe la sottise présumptueuse dont cet animal est par tous pays le symbole.

3

Et qu'Erzérroum, en vain gardé par ses murailles;
Voit un tyran cruel hâter ses funérailles !

Ce tyran était le khan des Abases, tribu caucasienne avec laquelle la Turquie se trouvait alors en guerre, en même temps qu'elle avait à se défendre contre les Persans, qui tenaient Bagdad en échec.

Il me semble que cet élan patriotique fait pardonner à Néfî la grossièreté des injures qu'il a adressées à Gourdchi-Mahomet, grossièreté que j'ai même un peu atténuée dans ma traduction. L'amour de la patrie est un sentiment si noble, qu'il justifie jusqu'à un certain point les emportements des poètes. Ainsi la postérité a pris parti pour Juvénal contre Séjan. Le Séjan turc vit aussi *sa statue brisée*, c'est-à-dire qu'il fut mis à mort par ordre de son maître.

 LES DERVICHES

4

Vu que de Meulana, dont il suit la bannière,
Coule sur lui la grâce ainsi qu'une rivière.

Meulana est le fondateur d'un ordre de derviches, appelés de son nom *Meulévis*. Il est probable, toutefois, que ce n'était pas le nom patronymique de ce personnage, mais plutôt une épithète, une qualification honorable que lui avaient méritée ses vertus, car *Meula* est un des quatre-vingt-dix-neuf noms par lesquels les musulmans désignent Dieu : c'est donc comme qui dirait *divin*.

5

Votre bonnet est beau... mais la crasse est dessous,
Crasse de l'ignorance aussi bien que du vice.

Le bonnet que portent ces religieux est effectivement d'un aspect assez agréable ; il a la forme d'un cône tronqué ; mais, si Néfii dit vrai, ce qu'il recouvre serait beaucoup moins séduisant.

6

Recherchant moins l'esprit, comme de vrais profanes,
Restez ce que le Ciel vous a créés... des ânes.

Voilà le dernier coup de pinceau donné au portrait des derviches. Ce portrait est-il ressemblant ? Je l'ignore, mais ce que je sais, c'est que le peintre l'a tracé d'une main vigoureuse.

Ces deux satires sont extraites d'un recueil intitulé *les Flèches du Destin*, qui attirèrent sur leur auteur, suivant l'expression de M. de Hammer, « la flèche du trépas. » Car le malheureux Néfii fut condamné à mort par le Tribunal des Ulémas, comme *un esprit sorti de l'enfer*. Il est permis de croire que sa satire contre les derviches et une autre qu'il composa contre les Ulémas eux-mêmes, furent la principale cause de sa perte, bien que le motif apparent en fût puisé dans des vers qu'il avait écrits contre le vizir Béïram-Pacha.

RÈGLES DE CONDUITE

7

Fusses-tu calender, pour que sage on te nomme,
Ne sois ni libertin, ni bigot ; sois un homme.

On voit que, semblable à Horace et à Boileau, le satirique Néfi a composé également des pièces morales, des espèces d'épîtres où il traite différents sujets. Je donnerais volontiers la préférence à ces derniers ouvrages : il y règne plus de finesse et de grâce, et la malice naturelle à l'auteur n'y paraît que plus piquante, en revêtant des formes moins acerbes. Ainsi, l'on remarquera, au début de cette pièce, le trait lancé contre les calenders, autre espèce de moines tures, dont la règle est très-austère, et qui vivent dans la pauvreté.

8

Comme l'astre plus doux qu'au sein des nuits obscures
Évoquait Mokana du fond des sources pures...

Mokanaa ou Mokana était, dans les temps primitifs, un magicien qui avait le pouvoir de faire sortir la lune du fond des eaux, afin d'éclairer la terre. C'était peut-être, dans la réalité, un homme ayant quelques notions d'astronomie, et possédant surtout la connaissance des lunaisons.

9

Et ne va pas chercher (ce fut là ma folie!),
Sur les pas de Khiser, la fontaine de vie.

Khiser était un compagnon d'Alexandre, qui, plus favorisé que son maître, trouva dans un pays inconnu, situé sur les confins du monde, la fontaine de vie dont la vertu est de rendre immortels ceux qui boivent de son eau. Voilà pourquoi Khiser (que certains croient être le prophète Élie,) vit toujours, tandis qu'Alexandre est mort.

L'usage que fait ici Néfi de la fiction orientale pour indiquer qu'il s'est adonné à la philosophie sans avoir pu en approfondir les mystères, me semble heureux et de bon goût.

PORTRAIT DE NÉFI PAR LUI-MÊME

10

Mes sentiments sont hauts ; le ciel en est l'image.

Rien ne prouve mieux combien Néfi avait réellement d'élévation dans les sentiments, ainsi que de fermeté dans le caractère, que la réponse qu'il adressa au chiaoux-bachi chargé d'exécuter contre lui la sentence dont j'ai parlé plus haut. Le supplice devant avoir lieu dans le chantier du sérail : « Suis-moi, Néfi, » lui dit avec un sourire farouche cet homme de sang, par allusion au titre des satires du poète, « nous allons trouver un bois dont tu pourras tailler tes *flèches*. » Néfi, qui était resté impassible devant la mort, ne put entendre sans indignation cet atroce jeu de mots d'un bourreau visant au bel esprit, et lançant sur lui un regard de dégoût : « Misérable Turc¹ ! lui cria-t-il, fais ton métier et ne te mêle pas aussi de satire. » La victime des Ulémas eut la tête tranchée, et son corps fut jeté à la mer.

11

Je cherche à m'illustrer par de nobles travaux,
Mais sans gêner en rien l'essor de mes rivaux.

Il y a dans le texte : *Je m'efforce de monter à la Kaaba de l'esprit, mais sans que mon cercle dérange les autres cercles*. Les pèlerins de la Mecque font différentes évolutions pour arriver au point culminant de la Kaaba ou Maison-Sainte : c'est ce qui a fourni à Néfi l'image assez juste dont il se sert, mais qu'il m'était impossible de faire passer en français. J'en ai donné le sens propre. Ainsi

¹ L'expression de *Turc* dont nous nous servons en Europe pour désigner un Ottoman, est, chez ce peuple, regardée comme un terme injurieux ; c'est qu'elle signifie un homme grossier, un rustre.

Néfi pratiquait la véritable confraternité littéraire, puisque, tout en travaillant à acquérir de la gloire lui-même, il laissait ses rivaux libres d'en mériter leur part. Dans bien des pays plus avancés en civilisation que la Turquie, peu d'écrivains distingués pourraient, je crois, se rendre un aussi flatteur témoignage.

12

La poudre que mes pieds soulèvent du chemin
Forme un puissant remède, un collyre suprême
Par qui l'œil de l'aveugle est la lumière même.

Néfi veut dire par là que ses écrits sont propres à instruire les hommes même les plus ignorants, à éclairer les esprits les plus enveloppés de ténèbres. C'est de l'orgueil peut-être, mais cet orgueil ne messied pas à l'écrivain de talent et de conscience, qui a travaillé toute sa vie, et l'on peut bien ajouter au péril de sa vie, à combattre le vice et à faire prévaloir les saines doctrines.

13

Et quand le temps aura dissous ce faible corps,
Les peuples prêteront l'oreille à mes accords !

Tel est l'*Exegi monumentum* de notre infortuné poète. Heureux m'estimerai-je si j'ai pu, par ma faible traduction, contribuer à remplir le dernier vœu de ce noble martyr de la vérité, en accroissant le nombre de ceux qui *prêteront l'oreille à ses accords* !

بليغي

BÉLIGHI

LE CAFÉ

Le café, bien qu'il cède au vin,
N'est pas dépourvu de mérite :
Il réveille nos sens, doucement les excite,
Et met dans notre esprit je ne sais quel entrain.
Il pousse le sang au visage,
Fait voir à l'acheteur tous les objets en beau,
Et, non moins que le vin, berce notre cerveau
De plus d'une riante image.¹
Certaines gens ont dit : « Le café calme. » — Erreur !
Non, il ne calme pas, il échauffe, au contraire ;²
Mais, comme chacun veut dans son intérieur
Se sentir remué, c'est par là qu'il sait plaire.
Pour mes amis et moi, sans chercher à savoir
Si la liqueur nouvelle est poison ou remède,

Nous en usons gaîment du matin jusqu'au soir ;
Une tasse achevée, une autre lui succède.
Honneur donc à cet hôte au commerce si doux,
Qui depuis l'Yémen arriva jusqu'à nous !
Car, tandis que du vin par une loi sévère
L'usage est interdit, pour un peu de comptant
On a le café, qui pourtant
Est un trouble-repos à l'égal de son frère.
Mais c'est avec raison que le Maître a permis
Une boisson si propre à réjouir les âmes :
Eh ! pourquoi le café dans cet heureux pays
Ne se vendrait-il pas ? on y vend bien les femmes.⁵

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

1

Il (le café) pousse le sang au visage,
Fait voir à l'acheteur tous les objets en beau,
Et, non moins que le vin, berce notre cerveau
De plus d'une riante image.

Après avoir assigné au café une place inférieure au vin, Bélighi reconnaît pourtant qu'il procure à celui qui s'en est abreuvé des sensations également agréables; mais, quant à moi, je serais tenté de renverser la proposition, et de mettre, sous ce rapport, la fève arabique au-dessus du jus de la vigne, et voici mes raisons : le vin enivre, tandis que le café dissipe plutôt l'ivresse; le vin brouille les idées, et le café les éclaire; en un mot, le café est un ami qui vous donne de bons conseils, et le vin un traître qui vous égare en vous flattant. Cependant, des rapports trop répétés avec cet ami peuvent avoir de graves inconvénients pour la santé, je le sais par expérience.

2

Certaines gens ont dit : « Le café calme. » — Erreur !
Non, il ne calme pas, il échauffe, au contraire.

Ce que rapporte ici Bélihi prouve qu'il y a toujours et en tous pays des partisans du paradoxe, qui cherchent à se distinguer de la foule en avançant d'énormes contre-vérités comme des propositions incontestables. Il suffit d'avoir pris une tasse de café pour rester convaincu que ce n'est point un sédatif. Notre poète a donc raison de réfuter cette singulière assertion. Chez nous, un écrivain d'infiniment d'esprit et tout à fait compétent dans la matière, Brillat-Savarin, s'est prononcé dans le même sens : « Le café, dit-il, est une liqueur beaucoup plus énergique qu'on ne le croit communément. Un homme bien constitué peut vivre longtemps en buvant deux bouteilles de vin chaque jour. Le même homme ne soutiendrait pas aussi longtemps une pareille quantité de café ; il deviendrait imbécile ou mourrait de consommation. »

(PHYSIOLOGIE DU GOÛT, *méditation VI.*)

3

Eh ! pourquoi le café dans cet heureux pays
Ne se vendrait-il pas ? on y vend bien les femmes.

Voilà un trait qui a plus de profondeur qu'il ne semble au premier aspect¹. C'est la critique de la constitution sociale de l'empire ottoman, en ce qui regarde les rapports des sexes, dont l'un est entièrement sacrifié à l'autre, livré au trafic comme objet de plaisir. On ne saurait pas que Bélihi était janissaire, que cette saillie d'opposition le ferait deviner.

La spirituelle boutade qu'on vient de lire est fort connue à Constantinople, depuis près de trois siècles : elle y circule de main en main dans tous les établissements où l'on débite du café.

¹ Le texte contient un intraduisible jeu de mots entre قهوة, *qahveh* (café), et قاحبه, *qahhbeh* (courtisane); mais j'ai reproduit dans son vrai sens la plaisanterie de l'auteur.

عاشق

AASCHIK

L'AMOUR DIVIN

Comme tout corps sans âme est une forme vide,
Tout pays sans culture est un désert aride.
L'âme de l'univers c'est l'homme, dont la main
Sait rendre productif le plus ingrat terrain,
Défricher les forêts, bâtir des édifices,
Et changer sa demeure en séjour de délices.
Conçoit-on un État dépourvu d'habitants ?
C'est le peuple qui fait la grandeur des sultans,
Et d'un long avenir leur donne l'assurance :
La mort de leurs sujets affaiblit leur puissance.¹
Car, des êtres créés l'homme étant le meilleur,
Plus l'empire est peuplé, plus il a de valeur.

Comme vérité donc, je déclare et proclame
Que ce globe est un corps et que l'homme en est l'âme.

L'âme est le grand moteur : par son secours divin
On respire, on agit, on pense, on vit enfin.
S'enfuit-elle? le corps devient vile matière,
Cadavre dégoûtant, insensible poussière.
Elle en faisait l'éclat, lui prêtait l'action ;
Son départ l'abandonne à la corruption.
Mais l'âme, où puise-t-elle une nouvelle vie?
Dans la science ; elle est ce qui la fortifie
Et la fait approcher de Dieu son créateur.
La science est pour l'âme une douce liqueur
Qui la rend à la fois plus belle et plus féconde.
Sans science tout meurt, tout est mort dans le monde,
Et sous son propre poids l'homme tombe abattu.²
Mais la science, à quoi doit-elle sa vertu?
A la raison : privé de ce flambeau céleste,
Plus un homme est savant, plus il devient funeste.
Et la raison enfin, qui l'entretient? L'amour,
L'amour qui, nous guidant vers l'éternel séjour,
Allume dans nos cœurs une invincible flamme,
L'amour, source du vrai ; l'amour, raison de l'âme!
Oh! l'amour, c'est Dieu même en son immensité :
De sa pure substance il est alimenté ;
Il vit pour lui, par lui, vers lui seul il aspire,
Et dès qu'il s'en sépare, il languit, puis expire.
Oui, l'amour qui n'a pas l'infini pour objet,
Comme chose terrestre, à périr est sujet.

Qu'en nous donc de l'amour tout soit l'agent docile,
Et la langue, et la main, et l'œil, miroir mobile
Où nos impressions se peignent tour à tour,
L'œil rendu si brillant par le divin amour.
Si tu veux arriver à la gloire suprême,
Sois pour Dieu tout amour, aime-le comme il t'aime,
Et puisque rien d'impur de lui n'approchera,
Garde ton cœur sans tache ; il te couronnera.⁵

LE CORPS HUMAIN

COMPARÉ A UNE VILLE

Je vais vous expliquer un mystère sublime,
Croyants ; qu'en m'écoutant votre foi se ranime : ⁴
Résidence de l'âme au terrestre séjour,
Notre corps est vraiment un chef-d'œuvre d'amour
Par qui du Tout-Puissant les desseins se découvrent.
Il est comme une ville où quatre portes s'ouvrent
Pour servir de passage aux vices, aux vertus,
Qui font les réprouvés ou les brillants élus.
Cette ville est superbe, et dans sa citadelle,
Que bâtit avec soin la sagesse éternelle,
Habite la raison, sévère gouverneur ;
Gardien de ses trésors, dans le centre est le cœur.
Les quatre portes sont : d'abord l'œil et l'oreille,
Puis la langue et la main... Admirable merveille !
L'œil voit ; l'esprit, frappé par cette impression,
Charge aussitôt la main de l'exécution.
Ce que l'oreille entend, la langue l'articule,
Et le bruit qu'elle fait dans le dehors circule,
Puis entre dans le cœur, qui se sent palpiter.
Oh ! quel sujet pour vous, croyants, de méditer

Sur la grandeur du Dieu qui de rien fit le monde !
Dans ce fragile corps que de science abonde !
Mais l'esprit qu'il enferme est mille fois plus beau :
Moteur de la machine, il en est le flambeau.⁵

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

L'AMOUR DIVIN

1

C'est le peuple qui fait la grandeur des sultans ;

.
La mort de leurs sujets affaiblit leur puissance.

Quelle leçon la poésie ose donner à ceux qui ont coutume de n'en recevoir de personne ! L'époque où Aaschik écrivait (le milieu du quatorzième siècle), rend cet acte de courage encore plus méritoire de sa part, car alors les souverains ottomans, qui n'avaient pas encore mis le pied en Europe, régnaient avec un despotisme tout asiatique et tenaient fort peu de compte de la vie des hommes.

2

Sans science tout meurt, tout est mort dans le monde,
Et sous son propre poids l'homme tombe abattu.

On trouve à chaque instant dans les auteurs musulmans l'éloge de l'étude et de l'instruction. En cela, ils ne font que se conformer

9

à la prescription du Prophète, qui a écrit dans le Coran : « Cherchez partout la science, fût-elle même en Chine. » Un poète arabe d'une grande réputation, Soyouthy, s'est exprimé, à ce sujet, dans le même sens qu'Aaschik : « Le savant, dit-il, vit éternellement après sa mort, tandis que ses membres cachés sous la tombe sont réduits en poudre. L'ignorant est mort même pendant qu'il marche sur la terre : il est compté au nombre des vivants et il n'existe pas. » On pourrait rapporter beaucoup d'autres passages analogues d'auteurs orientaux. C'est donc par une triste exception à la règle générale, qu'un fameux guerrier mahométan, le calife Omar, était ennemi déclaré de la science, et jugeait les livres bons seulement à chauffer les bains, emploi qu'il fit, six mois durant, de ceux composant l'immense bibliothèque d'Alexandrie.

3

Et puisque rien d'impur de lui (Dieu) n'approchera,
Garde ton cœur sans tache ; il te couronnera.

Le lecteur a remarqué sans doute avec quel art notre poète a enchaîné, en les graduant, les différentes propositions qu'il avait à émettre. D'abord, c'est l'homme qui embellit le monde par sa présence et le féconde par ses travaux. — Mais cet être d'élite, qui lui imprime la vie et le mouvement ? L'âme. — Et l'âme, qui accroît son activité et sa puissance ? La science. — Et la science, qui la rend utile ? La raison. — Et la raison enfin, qui l'entretient ? L'amour divin. — Suit une longue et remarquable définition de cet amour, dont plusieurs des écrivains du christianisme, Fénelon entre autres, ont parlé en termes presque identiques, ce qui n'a, du reste, rien d'étonnant, puisque l'expression des sentiments que la créature doit à Celui dont elle émane, ne peut que se ressembler d'un bout de la terre à l'autre.

La pièce dont on vient de lire la traduction et que j'ai un peu abrégée à cause des continuelles répétitions dont elle est remplie, jouit d'une grande réputation en Turquie, où elle est devenue classique. Beaucoup de gens la savent par cœur.

LE CORPS HUMAIN

COMPARÉ A UNE VILLE

4

Je vais vous expliquer un mystère sublime,
Croyants ; qu'en m'écoutant votre foi se ranime.

C'est toujours sur le ton de la prédication que s'expriment les auteurs mystiques de l'islamisme, et Aaschik en était un par excellence. Il a imité, avec un talent remarquable, le *Mesnévi* du fameux Djélaledin-Roumi, ce premier monument de la poésie chez les Ottomans.

5

Moteur de la machine, il (l'esprit) en est le flambeau.

Cette comparaison du corps de l'homme avec une ville a été parfaitement suivie jusqu'au bout, et le trait qui la termine n'a rien qui soit en désaccord avec ce qui précède, puisque une ville n'est, en quelque sorte, qu'une grande machine mise en mouvement par un agent spécial qui est son gouverneur, son premier magistrat. Au figuré donc, l'esprit peut bien être appelé le moteur et le flambeau du corps humain, à la direction duquel il est préposé. Rien de plus juste, comme aussi rien de plus original, que tout cela.

Je trouve dans un autre poète turc de près de cent années antérieur à Aaschik, et qui, par conséquent, vivait au treizième siècle de notre ère, dans Sadreddin, des vers tout à fait philosophiques sur l'homme considéré comme une statue d'argile qui vient de sortir des mains de Dieu. La manière dont il explique la sensibilité dont est doué le cœur, cet organe si énergique et si délicat à la fois, où se concentrent, pour ainsi dire, tout l'amour et toutes les douleurs de

la nature entière, ferait honneur à un penseur du premier ordre, à notre Pascal, par exemple. Voici cette petite pièce, rendue aussi fidèlement que possible :

LA GOUTTE DE SANG.

Quand de poussière détrempée
Le Très-Haut eut pétri le premier des mortels,
D'une foule de maux cruels
Cette œuvre de ses mains fut aussitôt frappée.
La Nature en conçut une vive douleur,
Et la flèche d'amour ayant touché sa veine,
Une goutte de sang teignit l'argile humaine :
Cette goutte c'est notre cœur.

زَيْنَب

ZEINEB

FEMME POÈTE

AU SULTAN MAHOMET II

Lève, jeune empereur, aux yeux de l'univers,
Le voile qui couvrait tes hautes destinées ;
Illumine le ciel, et la terre, et les mers,
Et que les nations t'admirent prosternées.
Ta chevelure exhale un parfum tout divin ;
Livre aux vents orageux ses boucles vagabondes,¹
Et retrempe au Keuser, dans ses magiques ondes,
Le belliqueux penchant qui fermente en ton sein.²
Sur le léger duvet de ta barbe naissante
Je lis ces mots, écrits par la Divinité :

« Va conquérir le monde et, dans ta course ardente,
« Pousse jusqu'au pays du Chinois habité;
« Alexandre nouveau, marche, marche sans cesse. »³
Mais, plus heureux que lui, puisses-tu découvrir
La fontaine où l'on boit l'immortelle jeunesse,
Et que ma faible main, hélas ! ne peut t'ouvrir.
Je ne suis qu'une femme, ô sultan ! mais la gloire
Fait palpiter mon cœur, et les exploits guerriers,
L'éclat prestigieux que répand la victoire,
Me flattent plus que l'or, les perles, les colliers.⁴

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

1

Ta chevelure exhale un parfum tout divin ;
Livre aux vents orageux ses boucles vagabondes.

Des cheveux naturellement parfumés étaient un attribut des dieux du paganisme, et l'on se rappelle, entre autres, à ce sujet, ces beaux vers de Virgile en parlant de Vénus :

*Ambrosiæque comæ divinum vertice odorem
Spiravêre.*

(ÆNEID. I. I).

Or Zeineb, qui tient à glorifier autant que possible son héros, ne pouvait se dispenser de reconnaître en lui cette marque de haute distinction ; car on sait que la mythologie grecque avait beaucoup emprunté aux anciennes croyances et imaginations des peuples de l'Asie.

2

Et retrempe au Keuser, dans ses magiques ondes,
Le belliqueux penchant qui fermente en ton sein.

Le Keuser est un fleuve du paradis qui coule dans le huitième ciel. Son cours est d'un mois entier; il a des rivages formés d'or pur, les cailloux qu'il roule sont des perles et des rubis, son sable est plus odoriférant que le musc, son eau plus blanche et plus douce que le lait, son écume plus brillante que les étoiles; et celui qui a eu le bonheur de boire une fois à ce fleuve merveilleux, possède à jamais tous les dons du corps et de l'âme. Il en est fréquemment question dans les poètes orientaux.

3

« Alexandre nouveau, marche, marche sans cesse. »

J'ai cru devoir remplacer par l'expression de *sans cesse* celle de *mille ans* qui se trouve dans l'original; car comment Mahomet II pourrait-il marcher mille ans, puisqu'il n'a pas encore découvert la fontaine qui rend immortel et que Zeineb regrette un peu plus bas de ne pouvoir lui ouvrir? Je sais qu'on m'objectera qu'Alexandre lui-même a bien marché mille ans sans avoir atteint l'objet de ses désirs; mais ce laps de temps me semble un trop bel échantillon d'immortalité pour qu'on puisse raisonnablement en gratifier une existence humaine. Il m'a donc paru convenable de ne rien préciser à cet égard.

C'est une chose digne de remarque que les peuples gardent un plus long et plus cher souvenir aux hommes qui leur ont fait du mal, qu'à ceux qui les ont dotés de quelque grand avantage matériel ou moral. Ainsi, les rois sages et pacifiques, les auteurs des plus précieuses découvertes, les fondateurs d'institutions utiles gisent obscurément dans un coin de l'histoire, tandis que le nom des conquérants reste populaire et est pompeusement répété d'âge en âge. Bacchus, qui avait couvert de ruines et de sang la vaste presqu'île de l'Inde, a été mis au rang des dieux, Alexandre est presque honoré comme tel par les nations qu'il avait vaincues, et notre Napoléon est l'objet d'un culte qui ne fait que s'accroître à mesure que surgissent des générations nouvelles. Cette triste réflexion s'accorde avec l'idée qu'expriment les vers suivants d'un poète français contemporain, connu par l'énergie de son style, M. Barbier :

Ainsi, passez, passez, monarques débonnaires,
 Doux pasteurs de l'humanité;
 Hommes sages, passez comme des fronts vulgaires,
 Sans reflet d'immortalité.

.
 Sitôt qu'à son déclin votre astre tutélaire
 Épanche son dernier rayon,
 Votre nom qui s'éteint, sur le flot populaire
 Trace à peine un léger sillon.

Passez, passez : pour vous point de haute statue ;
 Le peuple perdra votre nom,
 Car il ne se souvient que de l'homme qui tue
 Avec le sabre et le canon.

4

Je ne suis qu'une femme, ô sultan ! mais la gloire
 Fait palpiter mon cœur, et les exploits guerriers,
 L'éclat prestigieux que répand la victoire,
 Me flattent plus que l'or, les perles, les colliers.

Voilà encore un passage que j'ai été forcé d'amplifier un peu pour remplir le principal devoir du traducteur, qui est de se faire entendre de ceux pour qui il a entrepris son travail. En effet, Zeineb se contente de dire qu'elle *a une âme virile et qu'elle dédaigne, quoique femme, la parure et les ornements*. Ce qui précède fixe sans doute le sens de cette phrase elliptique ; néanmoins je pense qu'on n'eût pas bien saisi la liaison qui existe entre le corps et la fin de cette composition, si je n'eusse rendu plus explicite la pensée de l'auteur.

Zeineb paraît avoir éprouvé un tendre sentiment pour Mahomet II, auquel elle a adressé plusieurs autres pièces de vers, et dédié son *Divan*.

سُلطان سَليم ا

LE SULTAN SÉLIM I

HYMNE A DIEU

De plis majestueux enveloppant ta face,
Le voile de la nuit nous peint ton unité,¹
Et les mondes divers répandus dans l'espace
Proclament ta puissance et ton immensité.

Le soleil et la lune, éclatantes planètes,
Qui montrent tour à tour et cachent leurs rayons,
Sont de tes volontés les sacrés interprètes ;
Et c'est toi qui créas tout ce que nous voyons.

Tu dis, et du néant soudain sortit le monde
Pour suivre désormais tes immuables lois :
Le ciel couvrit la terre, et sa voûte profonde
En cristal azuré s'arrondit à ta voix.

De tes perfections qui peut dire le nombre?
Toi seul es la grandeur, la gloire, la beauté;
Les rois les plus puissants sont à peine ton ombre,
Et ce n'est que par toi qu'ils ont l'autorité.²

L'homme, être intelligent, n'est qu'un peu de poussière,
Que d'un souffle divin tu daignas animer ;
Sa raison, son esprit, son existence entière,
Il te les doit, Seigneur: peut-il ne pas t'aimer?

Vois-le, comme Moïse au pied de la montagne,
Pâle, tremblant, chargé de son iniquité,
Prier que ta clémence au tombeau l'accompagne,
Pour qu'il échappe aux coups de ton bras irrité.³

Car tu seras terrible au jour de tes vengeances :
Dans le bois de Nemrod se changeant en vautours,
Les mouches perceront de leurs griffes immenses
La chair des réprouvés qui renaîtra toujours.⁴

Salomon, dont la gloire à rien n'est comparable,
Qui du roi le plus sage a mérité le nom,
Qu'eût-il été sans toi ? — Peut-être un misérable,
Portant dans les sentiers et besace et bâton.⁵

Notre auguste Prophète et Rustem l'invincible,⁶
Qui furent tant de fois exposés à la mort,
Par ta protection, sur eux toujours visible,
Arrivèrent enfin au plus glorieux sort.

Mais le fils de Noé fut ta juste victime,
Pour avoir outragé son père en cheveux blancs ;
Aussi l'Arménien, héritier de son crime,
Va-t-il couvert du poil des monstres rugissants.⁷

Dieu clément, sur Sélim jette un regard propice,
Sur Sélim, le dernier de tous tes serviteurs :
Donne-lui la sagesse et l'esprit de justice,
Car tu tiens dans ta main le cœur des empereurs.^s

LE PROJET ET L'ACTION

Je me dis, une nuit, que la lune était belle,
Et qu'elle méritait de ma part un salut :
Je pensai donc soudain à me tourner vers elle....
Mais j'y pensais encor quand le soleil parut.⁹

LA PAIX DE L'ÂME

De mon activité quelquefois on me blâme :

Je m'excède, dit-on, par des travaux trop forts.

— Sachez que si je fais rude guerre à mon corps,

C'est pour avoir la paix de l'âme.¹⁰

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

HYMNE A DIEU

1

De plis majestueux enveloppant ta face,
Le voile de la nuit nous peint ton unité.

Cette idée me paraît grande et juste à la fois, car il est certain que c'est pendant la nuit, alors que la nature entière n'offre qu'un seul et même aspect, qu'on se figure le mieux l'unité du Grand-Être. Durant le jour, l'esprit et les yeux sont distraits par tant d'objets divers, que l'homme qui n'aurait pas la foi pourrait plus facilement se laisser aller au polythéisme. Aussi, parmi les peuples idolâtres, le soleil a-t-il été bien plus souvent adoré comme dieu, que la lune et les étoiles.

2

Les rois les plus puissants sont à peine ton ombre,
Et ce n'est que par toi qu'ils ont l'autorité.

Un philosophe chrétien n'aurait pas parlé autrement, car c'est là

ce que nous enseigne l'Écriture sainte, d'après laquelle Dieu a dit que « c'est par lui que les rois règnent. » *Per me reges regnant.* Ce principe, qui a été soutenu et développé par saint Paul et les principaux Pères de l'Église, est le fondement même de l'ordre social. Hors de là, il n'y a que désordre et confusion sur la terre.

3

Vois-le, comme Moïse au pied de la montagne,
Pâle, tremblant, chargé de son iniquité,
Prier que ta clémence au tombeau l'accompagne,
Pour qu'il échappe aux coups de ton bras irrité.

En montrant l'homme en général comme se sentant accablé du poids de ses crimes et implorant son pardon de la miséricorde divine, Sélim a voulu évidemment se désigner lui-même ; car sa conscience devait lui reprocher les nombreux forfaits qu'il avait commis, soit pour monter sur le trône, soit pour satisfaire à sa férocité naturelle depuis qu'il y était parvenu. La mort de son père, celle de ses deux frères et de sept de ses neveux, sans compter le supplice de la plupart de ses vizirs, se représentaient sans doute à son esprit au moment où il composa cet *Hymne à Dieu*. On est frappé de la ressemblance qui existe entre le tyran turc et Louis XI : tous deux alliaient aux penchants les plus sanguinaires des sentiments religieux poussés quelquefois jusqu'à la superstition, et tous deux avaient de grandes qualités comme souverains.

4

Dans le bois de Nemrod se changeant en vautours,
Les mouches perceront de leurs griffes immenses
La chair des réprouvés qui renaîtra toujours.

C'est là un genre de tourments que Dante a oublié dans son *Enfer*, et qui a d'ailleurs beaucoup de rapport avec le supplice de Pro-

méthée. Sélim parle probablement ici d'après quelque tradition orientale, car le Coran, qui s'étend longuement sur la punition des damnés, est muet à cet égard.

5

Salomon, dont la gloire à rien n'est comparable,
Qui du roi le plus sage a mérité le nom,
Qu'eût-il été sans toi ? — Peut-être un misérable,
Portant dans les sentiers et besace et bâton.

Il y a dans le texte : *Salomon n'est qu'un mendiant avec besace et bâton, à qui ta faveur a accordé la puissance et la sagesse* ; mais j'ai pensé qu'il était plus logique de tourner cette phrase du présent au conditionnel. L'auteur a sans doute voulu faire allusion à l'histoire suivante, rapportée par le Talmud, au sujet de Salomon : Ce monarque, en allant au bain, laissait ordinairement son anneau chez une de ses femmes. Un génie parvint un jour à s'en emparer et s'assit sur son trône. Salomon, méconnu de ses propres sujets, fut obligé de mendier son pain, jusqu'à ce qu'un pêcheur lui ayant rapporté l'anneau que le génie avait jeté dans la mer, il recouvra son autorité première.

6

Notre auguste Prophète et Rustem l'invincible.

Rustem est l'Hercule des Persans, qui, comme le demi-dieu grec, eut de grandes épreuves à subir avant de jouir de toute sa gloire. Sélim entre sur son compte ainsi que sur celui du Prophète arabe, dans quelques détails qui n'eussent que médiocrement intéressé des lecteurs européens et que, pour cette raison, j'ai supprimés.

7

Mais le fils de Noé fut ta juste victime,
Pour avoir outragé son père en cheveux blancs ;
Aussi l'Arménien, héritier de son crime,
Va-t-il couvert du poil des monstres rugissants

On aurait lieu de s'étonner que Sélim, meurtrier de son père, osât rappeler le châtement infligé par Dieu à un fils qui avait seulement insulté l'auteur de ses jours, si l'on ne réfléchissait qu'il a voulu par là faire douter de son parricide. Quant à ce qu'il ajoute, que l'*Arménien* porte aujourd'hui la peine due à cette mauvaise action, obligé qu'il est de se revêtir de peaux de bêtes fauves, j'avoue que je n'ai pu me l'expliquer d'une manière satisfaisante. Car enfin, Cham, qui avait été maudit pour avoir manqué de respect à Noé enivré par le vin dont il ne connaissait pas encore la puissance, s'enfuit en Égypte, où il devint le chef de la race noire, et non pas en Arménie. Cependant, il faut dire qu'il règne quelque obscurité sur ce second fils de Noé, puisque certains savants prétendent qu'il ne serait autre que Zoroastre, qui a dicté des lois religieuses à la Perse. Sélim, en le donnant pour ancêtre aux Arméniens, a été bien aise d'humilier un peuple avec lequel il s'était trouvé souvent en guerre.

8

Dieu clément, sur Sélim jette un regard propice, etc.

Cette dernière strophe n'est pas sans ressemblance avec ce passage d'un des Psaumes de David (le CXLII^e) : *Auditam fac mihi... misericordiam tuam... Notam fac mihi viam in quâ ambulem.* « Faites-moi entendre la voix de votre miséricorde.... Faites-moi connaître la route où je dois marcher. » On a même dû remarquer, dans le cours de cette pièce, plusieurs autres imitations des ouvrages du Prophète-roi, que les Orientaux connaissent parfaitement.

LE PROJET ET L'ACTION

9

Je me dis, une nuit, que la lune était belle, etc.

Par cette espèce d'apologue, Sélim veut-il se reprocher à lui-même de n'avoir pas assez promptement accompli les projets qu'il avait conçus, ou bien n'entend-il que donner une leçon générale ? C'est ce que j'ignore ; mais je pencherais pour la dernière opinion, car peu de monarques furent aussi énergiques dans leurs desseins et aussi actifs dans leur conduite, que celui dont nous nous occupons en ce moment. Molière a exprimé la même idée dans les deux vers suivants :

On n'exécute pas tout ce qui se propose,
Et le chemin est loin du projet à la chose.

(TARTUFE, acte III).

LA PAIX DE L'ÂME

10

— Sachez que si je fais rude guerre à mon corps,
C'est pour avoir la paix de l'âme.

Voilà un précieux aveu du Louis XI des Osmanlis, en ce qu'il prouve combien sa conscience était bourrelée par le remords. On peut dire que l'humanité est vengée en voyant les tyrans porter, dès ce monde, la peine de leurs crimes. C'est le cas de rappeler cette belle pensée de Philippe de Commines, qui parlait en connaissance de cause : « Tous les hommes souffrent, et par espécial ceux qui font souffrir les autres. »

فاصلي

FASLI

LA ROSE ET LE ROSSIGNOL

Dans un jardin baigné par le Bosphore,
Où le Printemps régnait avec splendeur,
Un Rossignol se mourait de langueur :
Il gémissait du soir jusqu'à l'aurore,
Durant le jour il gémissait encore.
Par le chagrin profondément miné,
Son corps était amaigri, décharné,
Semblable enfin à la lune nouvelle.¹
A la Rosée il fit compassion :
« O Rossignol, apprends-moi, lui dit-elle,
Qui t'a jeté dans cette affliction,
Et d'où provient ton agitation ;

Car tu parais tout à fait misérable.
Est-ce le vin dont la vapeur t'accable ?
L'ombre d'un cèdre a-t-elle atteint ton vol ?²
Parle, de grâce. » — « Ah ! dit le Rossignol,
De mon chagrin tu demandes la cause :
Regarde-moi, tu la sauras d'abord.
L'amour me tue ; oui, j'aime avec transport
Une beauté qui s'appelle.... je n'ose
Te la nommer : elle est riche, elle platt,
Elle est princesse ; et je suis pauvre et laid. »³
Disant ces mots, sur lui-même il s'affaisse ;
Puis ses soupirs et ses plaintes d'amour
Ont réveillé les échos d'alentour ;
Sur tous les tons il chante sa détresse.⁴
« Hélas ! dit-il, que cruel est mon sort !
Je suis brûlé d'une invincible flamme,
Sans que l'espoir rafraîchisse mon âme ;
Je deviens fou, je serai bientôt mort. »⁵
Comme il tenait ce discours lamentable :
« O Rossignol, dissipe ton ennui,
Dit la Rosée en s'approchant de lui,
Car je t'annonce un destin favorable.
Oui, tes désirs seront un jour comblés :
Je la connais, la beauté qui t'attire ,
Chaque matin j'aperçois son sourire ;
A tous les dons sur elle accumulés
J'ai le plaisir d'ajouter quelque chose ;
Celle, en un mot, qui t'enchanté est la Rose.
Vers elle, ami, je veux guider tes pas ;
A son aspect cessera ta souffrance,

Et renaissant à la douce espérance,
D'un ton moins triste alors tu chanteras. »
A ce discours, se ranimant bien vite,
Le Rossignol s'écrie : « Oh ! quel bonheur !
Rêvé-je, ou bien suis-je éveillé?... Mon cœur
Ne peut suffire au transport qui l'agite.
C'est toi, Khiser, qui viens à mon secours :⁶
Par ta bonté tu prolonges mes jours ;
Sois-en béni, ma vie est ton ouvrage.
Et toi, Rosée, accepte mon hommage ;
Je ne saurais te payer comme il faut
De l'intérêt qu'à moi tu daignes prendre,
Mais tu seras, si le Ciel veut m'entendre,
Heureuse en tout, ici-bas et là-haut.⁷
Guide-moi donc, sans tarder davantage,
Vers cet objet à mon repos fatal ;
Partons ! » — « Ami, trop de hâte est un mal ;
En toute affaire, un parti bien plus sage
C'est de savoir patienter un peu.⁸
Allons, suis-moi vers l'agréable lieu
Où, de sa cour brillamment entourée,
La Rose étale une robe pourprée.
Nous parlerons tout d'abord au Cyprès,
Sombre gardien de ce riche palais,⁹
Et, grâce à lui, nous en aurons l'entrée.
Là, tu feras éclater ton amour,
Et la Princesse y répondra sans doute. »
Tous deux alors ils se mettent en route
Et chez la Rose arrivent avant jour.¹⁰

LE MARIAGE

DE LA ROSE ET DU ROSSIGNOL

Dès que la Nuit, en déployant ses voiles,
Eut obscurci le terrestre élément,
Et que la Lune, au haut du firmament,
Eut rassemblé son cortège d'étoiles ;
On vit venir au royal rendez-vous
Ceux qui devaient prendre part à la fête :
Les grands d'abord, avec panache en tête,
Puis les parents, les amis des époux.
La Rose alors soupira de tendresse,
Joyeuse, fière et tremblante à la fois.
Le Rossignol de sa plus douce voix
Redit les chants qui marquent l'allégresse.
A ce signal les nombreux assistants
Par leurs transports aussitôt répondirent,
Et les bosquets au loin en retentirent.
Toutes les Fleurs, filles du roi Printemps,
Prirent à tâche, heureuses de la peine,
De bien fêter et leur sœur et leur reine.
Le beau Narcisse, à la prunelle d'or,
Pour commencer, frappa sur la cymbale,
Et d'un grand bruit remplit toute la salle ;
Il en parut plus radieux encor.⁴⁴
Le Lis joua du hautbois ; la musette

Fut l'instrument de l'humble Paquerette.
Le luth frémit, touché par le Jasmin,
Et le Muguet, castagnettes en main,
Sauta, dansa devant la compagnie.
Le Violier même fit sa partie,
Et, de la Rose amoureux à l'excès,
Sur le tam-tam obtint un beau succès.¹²
Vint le Zéphir, avec sa tiède haleine,
Qui, se mêlant au bruit des instruments
Comme la flûte ou bien la voix humaine,
De la soirée accrut les agréments.
On entendit chanter à l'Alouette
Ce trilili que son gosier joyeux
Jette avec grâce en s'élevant aux cieux ;¹³
La fête enfin fut charmante et complète.
Des vins exquis coulaient de tous côtés,
Et les baisers s'échangeaient à la ronde.
Le Rossignol n'était plus de ce monde,
Tant il sentait de pures voluptés.
Il était ivre et d'amour et de joie,
Mais non de vin, car il n'en goûta pas.¹⁴
Quant à la Rose, avec ses frais appas,
Avec sa robe et de pourpre et de soie,
Elle accueillait d'un air tout gracieux
Les compliments, les hommages, les vœux,
Et les serments d'affection sincère,
Dont la comblait la cour du roi son père.
Plus de prison, plus d'odieux rival,
Plus de chagrin pour l'amant de la Rose :
Heureux époux, près d'elle il se repose,

Et des deux parts le plaisir est égal.
Jusqu'au matin se prolongea la fête,
Et depuis lors, tous les printemps nouveaux,
Le doux Zéphir, les Fleurs et les Oiseaux
Du Rossignol célèbrent la conquête.¹⁵

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

LA ROSE ET LE ROSSIGNOL

1

Son corps était amaigri, décharné,
Semblable enfin à la lune nouvelle.

L'usage où sont les Turcs de compter les mois par le cours de la lune, et la prédilection naturelle qu'ils ont pour cet astre, dont la douce clarté les repose des ardeurs du soleil, font qu'ils en placent volontiers le nom dans leurs compositions poétiques. Or, la nouvelle lune étant très-mince, il est tout simple que Fasli l'ait prise pour terme de comparaison avec le corps d'un petit être exténué par le chagrin et réduit en quelque sorte à l'état de linéament.

2

Est-ce le vin dont la vapeur t'accable?
L'ombre d'un cèdre a-t-elle atteint ton vol?

L'amour troublant plus ou moins la raison, le Rossignol a dû pa-

raitre un peu fou à la Rosée, qui, dans sa curiosité, cherche à savoir de lui s'il a transgressé la loi du Prophète en s'enivrant de la liqueur défendue, ou bien, au contraire, si c'est un transport religieux qui s'est emparé de lui, car le cèdre est un arbre sacré dont l'ombre seule suffit pour jeter le croyant dans les extases de l'amour divin.

3

« L'amour me tue ; oui, j'aime avec transport
Une beauté qui s'appelle... je n'ose
Te la nommer : elle est riche, elle plaît,
Elle est princesse ; et je suis pauvre et laid. »

C'est une idée fort ingénieuse, suivant moi, que d'avoir prêté ces sentiments d'humilité au Rossignol, à cause de la teinte obscure de son plumage, et de lui avoir fait considérer la Rose, cette fleur si magnifiquement parée, comme une grande dame, une princesse à l'amour de laquelle il ne pouvait raisonnablement aspirer. Le trouble de cet amant malheureux n'a, dès lors, d'après l'opinion du monde, rien que de très-naturel.

Ficta voluptatis causâ sint proxima veris.

(HOR.)

4

Sur tous les tons il chante sa détresse.

La nature a doué le rossignol d'un gosier tellement flexible, qu'il en tire sans effort les modulations les plus variées et les plus délicieuses à la fois ; mais, ainsi que chacun a pu s'en assurer par lui-même, ces modulations ont quelque chose de profondément mélancolique. Il a donc été permis aux poètes de tous les pays de dire que le rossignol chante ses malheurs ; car on sait que, d'après la mythologie grecque, Philomèle avait été, avant sa métamorphose, une princesse cruellement traitée par son époux. Un philosophe observateur, M. Dureau de la Malle, a noté ainsi le chant du rossignol à l'époque de ses amours :

Tinù, tinù, tinù, tinù,
 Spetiù, z'quà,
 Quorror, pi, pi,
 Tiò, tiò, tiò, tix ;
 Qutiò, qutiò, qutiò, qutiò,
 Zquò, zquò, zquò, zquò,
 Zi, zi, zi, zi, zi, zi,
 Quorror tui, zquà, pi, pi, qui.

5

« Je deviens fou, je serai bientôt mort. »

J'ai cru devoir résumer en quatre vers, dont celui-ci est le dernier, la longue énumération que fait le Rossignol des ravages que l'amour lui a causés. Les Orientaux s'accrochent parfaitement de ces redites sans fin, qui nous paraissent, à nous, surabondantes et fastidieuses.

6

« C'est toi, Khiser, qui viens à mon secours :
 Par ta bonté tu prolonges mes jours. »

On a vu précédemment, p. 116, ce que c'est que Khiser : possédant l'immortalité, il peut sans peine prolonger la vie de qui bon lui semble.

7

« Mais tu seras, si le Ciel veut m'entendre,
 Heureuse en tout, ici-bas et là-haut. »

Il est à remarquer que les Musulmans, les Turcs surtout, ne souhaitent jamais du bonheur à quelqu'un pour cette vie seulement, mais qu'ils ont toujours soin d'y comprendre celui qu'on doit goûter dans la vie future, et qui est bien plus désirable, en effet. Cela seul prouverait l'esprit religieux de ces peuples.

8

« Ami, trop de hâte est un mal :
En toute affaire, un parti bien plus sage
C'est de savoir patienter un peu. »

On voit que la Rosée fait ici l'office d'une confidente habile et bien intentionnée qui, voulant mener à bonne fin la passion de son protégé, cherche à le défendre contre lui-même, à modérer en lui cette impétuosité de jeune amoureux qui pourrait tout compromettre. Elle paraît également charmée de montrer la supériorité de son jugement à celui qui vient de se placer sous son patronage. Il y a là une observation de mœurs assez délicate.

9

« Nous parlerons tout d'abord au Cyprés,
Sombre gardien de ce riche palais. »

Ce n'est pas seulement dans les cimetières que les Turcs plantent des cyprés; ils les font encore figurer comme arbres d'ornement dans leurs plus beaux jardins, à l'entrée desquels on en voit presque toujours un d'une taille plus élevée que les autres, et qui en est pour ainsi dire le gardien, le portier.

10

Tous deux alors ils se mettent en route,
Et chez la Rose arrivent avant jour.

Là, le Rossignol se prend à chanter de toute la puissance de son gosier, afin d'être entendu de la Rose qui sommeille encore. Comme la nuit n'est pas entièrement écoulée, il en célèbre les charmes de son mieux, et déploie même une certaine érudition à ce sujet, en nommant les principales constellations qui scintillent dans les cieux. L'aube paraît, et notre chanteur infatigable entonne un hymne

en l'honneur du matin. Tous les lieux environnants retentissent d'une douce harmonie.

Mais, ô douleur ! la Rose, qui sans doute n'a pas fait un de ces bons sommes qui rafraîchissent le sang et disposent l'âme à la bienveillance, se fâche d'avoir été réveillée par un bruit inaccoutumé : « Quel est, s'écrie-t-elle avec humeur, le mendiant ivre qui ose faire un pareil vacarme à ma porte ? J'en ai mal à la tête.... Qu'on éloigne de moi ce perturbateur de mon repos ! » Vainement le Narcisse, chevalier d'honneur de la princesse, cherche-t-il à l'apaiser ; sa colère persiste, et le pauvre amant désappointé s'envole d'effroi dans la forêt voisine. Là, il rencontre le Zéphir, auquel il fait le récit de son infortune. Le Zéphir est bon, il compatit à son chagrin, et lui promet d'intervenir en sa faveur auprès de la Rose, ce qu'il exécute immédiatement. Mais la réponse qu'il en rapporte n'est guère favorable, et le Rossignol se livre de nouveau à tout son désespoir.

Un matin pourtant, il lui vient une idée : c'est d'écrire à celle qu'il aime, pour lui faire part du triste état de son cœur et de la violente passion qu'elle lui a inspirée. Le Jasmin se charge du message d'amour, et voilà la Rose qui, en le recevant, se laisse tout à coup attendrir par le style enchanteur de la missive. Bien plus, elle éprouve un mouvement sympathique pour le Rossignol ; elle commence même à s'apercevoir qu'elle l'aime d'amour véritable, et ne craint pas, toute princesse qu'elle est, de lui faire une réponse dans ce sens. A la réception de cette bienheureuse lettre, le Rossignol extravague de joie et chante à tout venant sa bonne fortune. Ce bruit trouble dans ses méditations un philosophe morose, à la chevelure crispée, l'Hyacinthe, qui ne trouve rien de mieux à faire, dans l'intérêt de la morale comme dans celui de sa propre tranquillité, que de signaler au roi Printemps les rapports de sa fille avec le troubadour des bosquets. Le monarque se fâche et ordonne à deux estafiers d'aller immédiatement se saisir du coupable. Le pauvre Rossignol est bientôt découvert dans sa demeure aérienne, saisi et garrotté, puis, par ordre du père offensé, enfermé, comme prisonnier d'État, dans une cage de fer.

Cependant, les domaines du Printemps sont envahis par l'armée d'un roi voisin qui a nom l'Été. Le généralissime qui la commande, le Soleil, détruit et brûle tout sur son passage, si bien que le Printemps est détrôné et que l'Été prend sa place. D'autres révolutions, comme il n'arrive aussi que trop souvent ailleurs, suivent celle-là. L'Automne a l'ambition de régner à son tour, et envoie son général

Arrache-Feuilles ravager l'empire de l'Été. Enfin, un quatrième prince, au visage sombre et terrible, à la barbe blanche, l'Hiver arrive escorté de la Tempête et des Frimats, ses fidèles lieutenants, et, après avoir porté partout la dévastation et la mort, finit par régner en maître absolu sur les ruines qu'il a amoncelées.

Mais un tel état de choses ne saurait durer, car le désordre et la tyrannie sont des fléaux qu'il faut détruire. Aussi le roi Printemps se met-il en mesure de remonter sur son trône usurpé, et, avec l'appui de Nouvel-An¹, prince puissant qui a trouvé la fontaine de vie et peut, par conséquent, ressusciter tout ce qui a été détruit, il vient à bout de son entreprise. Le voilà donc régissant de nouveau sur la nature entière et comblant ses sujets de joie, d'abondance et de toutes sortes de prospérités. La princesse Rose a repris son premier éclat; toutefois une chose manque à son bonheur, c'est la présence de son fidèle et malheureux amant, le Rossignol. Elle supplie son père de consentir à son mariage avec lui, et le bon roi Printemps, qui a connu lui-même l'adversité, ne veut pas qu'il y ait un seul infortuné dans son empire : il consent donc, malgré la disproportion des rangs, à l'union désirée. Le Zéphir est chargé de l'agréable mission d'aller délivrer le mélodieux captif et de l'amener à la cour, où se célèbre bientôt avec pompe et gaité le fameux mariage de la Rose et du Rossignol.

LE MARIAGE

DE LA ROSE ET DU ROSSIGNOL

11

Le beau Narcisse à la prunelle d'or...

¹ Chez les Orientaux, l'année commence au printemps; on en nomme le premier jour *Neurouz*, qui est fêté comme notre premier janvier.

Après la rose et la tulipe, le narcisse est la fleur que les Turcs affectionnent le plus. Les Arabes en font également beaucoup de cas, et un de leurs plus fameux poètes, Abou-Navas, a tracé le portrait suivant de cette fleur : « Contemplez, dit-il, les jardins qui ornent la terre, et admirez les beautés sans nombre que la main de Dieu y a semées ; voyez surtout *ces yeux d'argent aux prunelles d'or, étincelants sur des tiges d'émeraude*, et rendez hommage à Celui qui a tout créé et auquel rien ne peut être comparé. » Fasli paraît avoir emprunté à cet ancien auteur l'expression de *prunelle d'or*.

12

Le Violier même fait sa partie,
Et, de la Rose amoureux à l'excès,
Sur le tam-tam obtient un beau succès.

Dans l'analyse que j'ai donnée plus haut du roman de Fasli, j'ai omis de dire que le Rossignol avait trouvé un rival dans le Violier ; mais je dois ajouter que ce dernier s'est toujours noblement conduit et n'a été pour rien dans les persécutions suscitées au célèbre amant de la Rose. Aussi a-t-il été invité à la noce, où l'on voit qu'il s'est mis sans rancune au nombre des instrumentistes.

13

On entendit chanter à l'Alouette
Ce trilili que son gosier joyeux
Jette avec grâce en s'élevant aux cieux.

L'ancien poète français Dubartas a cherché également à peindre par onomatopée le chant de l'alouette ; mais, comme il a exagéré la chose, on l'a tourné en ridicule. Je ne pense pas que Fasli mérite d'être critiqué pour le seul mot qu'il a imaginé afin d'arriver au

même but, mot que j'ai littéralement reproduit dans ma traduction.

Comment se fait-il que l'Alouette ait été le seul oiseau présent aux noces du Rossignol, tandis que la Rose avait un si bel entourage de Fleurs? mais il est probable qu'elle était là comme représentant la gent volatile tout entière.

14

Il (le Rossignol) était ivre et d'amour et de joie,
Mais non de vin, car il n'en goûta pas.

A tous ses mérites comme musicien et comme amant, le Rossignol joint encore celui d'être un exact observateur de la loi de Mahomet, ce qui en fait un héros accompli. Son confrère le perroquet *Vert-Vert* était bien moins sobre que lui, puisque, si l'on en croit son ingénieux historien Gresset, il chérissait si fort les douceurs et les sucreries, qu'il y trouva une mort prématurée.

15

Jusqu'au matin se prolongea la fête,
Et depuis lors, tous les printemps nouveaux,
Le doux Zéphir, les Fleurs et les Oiseaux
Du Rossignol célèbrent la conquête.

Voilà certainement une gracieuse mythologie champêtre, et qui vaut bien, à mon avis, celle de l'antiquité.

Dans un Épilogue, Fasli explique ainsi le sens allégorique de sa fable : Le Jardin où se passe la scène, c'est le Corps de l'homme; le Printemps, c'est la Raison, et la Rose, sa fille, c'est l'Esprit; le Rossignol, c'est la Passion, qui cherche sans cesse à s'interposer entre le Cœur et l'Esprit. Suit la nomenclature des Fleurs et des Arbustes qui figurent dans le roman, et dont chacun a sa signification emblématique : ainsi, le Narcisse représente le sens de la Vue; la Tulipe l'Amitié; le Cyprès la Droiture; le Lis le Courage; le

Violier la Modestie; l'Hyacinthe l'Envie, etc. Quant aux quatre Saisons de l'année qui se détrônent successivement, ce sont les quatre âges de la vie, qui font passer l'homme à des états différents, jusqu'à ce qu'enfin les éléments qui composaient son être venant à se dissoudre, son âme, semblable au Rossignol réveillé par le retour du Printemps, aille jouir dans une indissoluble union avec sa céleste épouse la Divinité, que figure la Rose, de l'éternel bonheur.

Il existe un ouvrage arabe sur un sujet analogue; c'est celui qui est intitulé *les Oiseaux et les Fleurs*, et dont M. Garcin de Tassy a donné la traduction en français. A propos de cet ouvrage, le savant orientaliste M. Reinaud a écrit ce qui suit dans sa *Description des monuments musulmans du cabinet de M. le duc de Blacas*: « Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il paraissait à la même époque (au treizième siècle), en France, un poème dont l'idée est absolument la même. Il s'agit du *Roman de la Rose*, qui a fait si longtemps le charme de nos pères... Là, comme dans l'ouvrage arabe, la Rose représente l'objet aimé, et le poète donne à cette occasion une espèce de traité d'amour; seulement il n'est question là que d'un amour terrestre. N'est-il pas probable que c'est à peu près la même idée qui a donné naissance aux deux ouvrages, et qu'à une époque où les peuples de l'Orient et de l'Occident étaient comme en présence, deux de leurs écrivains se seront fait un emprunt réciproque? »

باي قورقود

LE PRINCE KORKOUD

FILS DE BAJAZET II

NOBLE ORGUEIL

Lorsque, dans la saison des fleurs,
Souffle l'effroyable tempête,
La tulipe, inclinant sa tête,
Voit périr ses belles couleurs.
Telle est l'image de ma vie :
Un orage me fut fatal ;
Sans sceptre, sans manteau royal,
Je suis comme la fleur flétrie.¹
Mais, surmontant l'adversité,
Je prétends être respecté
Plus qu'un homme puissant et riche :
Cordon de feuille autour des reins,
Tête nue, aux peuples lointains
J'irai me montrer en Derviche.²

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

1

Sans sceptre, sans manteau royal,
Je suis comme la fleur flétrie.

Après avoir été quelque temps en possession du trône, Korkoud en fut évincé par Sélim I, qui n'y avait pas droit, n'étant que son cadet. Résigné toutefois à son sort, le prince consentit à vivre sous l'autorité de celui qui aurait dû être son sujet, et, ce qui est plus étonnant encore, accepta de lui le gouvernement de la province de Magnésie. Mais il paya cher cette imprudence ; car Sélim, craignant que quelque mouvement n'eût lieu en faveur de ce frère déchu, le fit étrangler. On voit par la petite pièce dont je donne la traduction, que l'infortuné Korkoud avait conçu le projet de s'expatrier ; malheureusement pour lui, il tarda trop de le mettre à exécution.

2

Cordon de feuille autour des reins,
Tête nue, aux peuples lointains
J'irai me montrer en Derviche.

Il y a de la grandeur dans cette résolution prise par un prince du sang ottoman, de mettre son infortune sous la protection d'un habit porté par des hommes qui ont fait vœu de renoncement au monde et de pauvreté. C'est ici le cas de remarquer la différence qui existe entre le caractère de Korkoud et celui de Djem, son oncle, deux princes d'ailleurs également poètes et protecteurs des poètes : ce dernier était jaloux de déployer un certain faste même au sein de l'exil (voyez ci-devant pages 85 et 87), tandis que l'autre, au contraire, ne voulait s'attirer les respects de la foule qu'en empruntant à la religion ce qu'elle a de plus humble et de plus mortifié. Cette différence est toute en faveur du prince Korkoud.

Les derviches, si maltraités par le satirique Néfi, ont toujours cependant joui en Orient de la vénération publique, témoin ce passage d'une des odes de Hafiz : « Je suis l'esclave du vénérable directeur des derviches, de ces hommes libres et exempts de besoins, qui méprisent les richesses du monde au point de recouvrir de terre les trésors qu'un heureux hasard décèle à leurs yeux. Pauvre voyageur, arrête-toi dans leur humble et paisible retraite; ils te donneront à boire d'un vin qui fortifiera ton cœur et éclairera ta raison. »

L'autorité morale que ces religieux exercent sur les populations asiatiques, les porte à s'exprimer librement sur toutes choses et à donner quelquefois des leçons aux princes eux-mêmes. En voici un exemple que je puise dans le *Parnasse oriental* du baron Rousseau¹ : « Un jour que le sultan Ibrahim-Édhem était assis à la porte de son palais, entouré d'une foule d'officiers et d'esclaves, un vénérable derviche se présenta pour y entrer, avec sa besace sur le dos et son bourdon à la main : — Où vas-tu, vieillard ? lui cria-t-on. — A ce caravansérail. — Mais tu te trompes, c'est ici le palais du roi de Bokhara. Le prince se le fit amener et lui dit : — Comment se fait-il, misérable, que tu prennes mon palais pour une hôtellerie ? — A qui, demanda le religieux, cet édifice a-t-il primitivement appartenu ? — A mon père. — Qui en a hérité après la mort de votre père ? — Moi. — Lorsque vous ne serez plus vous-même, à qui passera-t-il ? — A mon fils. — Ibrahim, reprend le derviche, un lieu dans lequel l'un entre et d'où l'autre sort, n'est pas un palais, c'est une hôtellerie. »

¹ Un vol. in-4° ; Alger, chez Bastide et Brachet ; 1841.

مصري

MISRI

LE RÉDEMPTEUR

(C'EST LUI QUI PARLE)

L'entendement humain m'est ouvert comme un livre ;
Je punis, récompense, anéantis, fais vivre ;
De célestes trésors abondamment rempli,
Je connais tout et suis un mystère accompli.
De plus près que nul autre approchant le Grand-Être,
Dans ses perfections j'apprends à le connaître,
Et de ce beau soleil peux, d'un œil réjouir,
Contempler la splendeur sans en être ébloui.
Scellant de mon pur sang l'éternelle alliance,
Pour la rançon de tous j'ai donné ma substance.⁴
Adoré sur la terre et craint dans les enfers,
Je suis maître absolu de ce vaste univers,

Et mon cœur est un ciel tout parsemé d'étoiles,
Où sont mille soleils, mille lunes sans voiles,
Dont l'éclat tient les yeux tellement enchantés,
Que tout le reste est vil auprès de ces beautés.²
Interprète divin, mystérieux oracle,
J'ai sur la vérité bâti mon tabernacle,
Et tous les attributs du puissant Roi du ciel,
Je les ai, je lui suis consubstantiel.
Ah ! puisque j'ai de l'homme éternisé l'essence,
Que me sert de régner sur l'univers immense,
Et d'en être appelé le vivant alphabet ?³
Le seul nom de JÉSUS me contente et me plaît ;
Je l'associe au nom d'un serviteur fidèle,
De Misri, qui sans cesse à mon esprit rappelle
Cette terre d'Égypte où je fus transporté :⁴
Ainsi, sans rien avoir, j'ai tout à volonté.⁵

LA SOLITUDE

Ne dis pas seulement : « J'aime la solitude ; »
Pratique-la, fais-t'en une douce habitude :
Que par elle ton cœur devienne un vase pur,
Et ton âme un beau ciel éblouissant d'azur.
Prétends-tu te connaître avant ta dernière heure ?
Cours au fond d'un désert établir ta demeure :
Là, tu deviendras libre en t'anéantissant
Devant la majesté du Maître tout-puissant.
L'impétueuse mer qu'agite la tempête
Dresse aussi haut qu'un mont sa blanchissante tête,
Bouillonne, inonde tout de ses flots écumants,
Mais s'ignore elle-même en ces grands mouvements.
Telle est la mer du monde⁶ : heureux qui, jeune encore,
Sut fuir ses flots trompeurs où tout mortel s'ignore !
Qui, dans la douce paix d'un asile pieux,
Voit les astres rouler dans la sphère des cieux,
Le soleil éclairer la terre qu'il embrase,
Et celle-ci tourner, solide sur sa base !
Ce sont là des plaisirs qu'un sage peut goûter.
Mais la bouche et le cœur, il doit les redouter : ⁷
De funestes erreurs source continuelle,
Ils livrent à son âme une guerre cruelle.
Tout dans la solitude, au contraire, est charmant :
Tout y plaît, y procure un saint contentement.

Qui n'a plus son ami souhaite sa présence,
Qui perdit le repos en veut la jouissance,
Qui souffre enfin désire un terme à ses douleurs.
Eh bien ! la solitude offre à ses sectateurs
Ami, repos, bien-être et du corps et de l'âme.
Va donc, Misri, trouver Celui qui te réclame
Pour se livrer à toi loin d'un monde indiscret :
Dieu dans la solitude a caché son secret.⁸

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

LE RÉDEMPTEUR

1

Scellant de mon pur sang l'éternelle alliance,
Pour la rançon de tous j'ai donné ma substance.

Le principal mystère du christianisme, celui de notre rédemption, ne pouvait être plus clairement expliqué qu'il ne l'est dans ce passage. Misri ne doit donc pas être considéré comme un mahométan, mais comme un véritable chrétien. Il l'était, en effet, de cœur et de conviction, sa conduite l'a prouvé aussi bien que ses écrits. (Voyez sa Notice biographique à la fin du volume.)

Ce n'est pas, au reste, le seul Musulman qui ait ouvert les yeux au flambeau de la vérité. Cabizi-Ajmé, qui vivait vers le commencement du seizième siècle, soutint en présence du mufti lui-même que la religion chrétienne était la seule vraie et que le mahométisme n'é ait qu'une imposture ; aussi payait-il de sa tête cette courageuse profession de foi. Un autre personnage turc, renommé pour ses profondes connaissances et qui faisait partie du corps des Ulémas, Ibrahim-Effendi, se convertit également au christianisme, et prit l'habit de Dominicain à Venise, où il mourut en 1697. On pourrait en citer plusieurs autres.

2

Et mon cœur est un ciel tout parsemé d'étoiles,
Où sont mille soleils, mille lunes sans voiles,
Dont l'éclat tient les yeux tellement enchantés,
Que tout le reste est vil auprès de ces beautés.

Par ces expressions tout orientales, l'auteur entend désigner les innombrables perfections de l'Homme-Dieu.

3

Ah! puisque j'ai de l'homme éternisé l'essence,
Que me sert de régner sur l'univers immense,
Et d'en être appelé le vivant alphabet?
Le seul nom de Jésus me contente et me plaît.

Ayant sauvé l'espèce humaine au prix de son sang, le Christ doit s'attacher à elle préférablement aux habitants des autres globes, sur lesquels il règne aussi comme fils de Dieu et Dieu lui-même, mais pour lesquels il n'est pas mort. Le nom de Jésus, qui, comme on sait, signifie *Sauveur*, lui est donc plus agréable que tout autre, c'est le seul qu'il ambitionne. Tel est le sens de ces quatre vers. Relativement à l'expression de *vivant alphabet*, elle s'explique par cette parole qu'a prononcée Notre-Seigneur lui-même : « Je suis l'*Alpha* et l'*Oméga*. »

4

Je l'associe au nom d'un serviteur fidèle,
De Misri, qui sans cesse à mon esprit rappelle
Cette terre d'Égypte où je fus transporté.

Il est assez singulier que le poète mette son propre éloge dans la

bouche de Jésus; cependant on peut remarquer, pour sa justification, qu'il s'agit ici de conviction religieuse et non de cette vaine gloire du monde pour laquelle une apologie de cette nature ne serait guère tolérable. Quant à ce qu'il fait dire que le nom de Misri rappelle la terre d'Égypte, on ne doit pas oublier que cette antique contrée s'appelait autrefois *Misraïm*, du nom du fils de Cham qui y régna après lui.

5

Ainsi, sans rien avoir, j'ai tout à volonté.

L'Homme-Dieu est l'antithèse la plus prodigieuse qui ait jamais existé: roi du monde, il n'eut jamais la moindre autorité parmi les hommes; possesseur de toutes les richesses imaginables, il fut constamment dénué de tous les biens de la terre; auteur de la vie, il est mort sur une croix. C'est ce grand, ce sublime contraste que Misri a voulu exprimer ici.

LA SOLITUDE

6

L'impétueuse mer qu'agite la tempête
Dresse aussi haut qu'un mont sa blanchissante tête,
Bouillonne, inonde tout de ses flots écumants,
Mais s'ignore elle-même en ces grands mouvements.
Telle est la mer du monde.

Cette comparaison a été faite plus d'une fois par nos écrivains et orateurs chrétiens, mais je ne sache pas qu'elle ait jamais revêtu de leur part une forme aussi belle, aussi imposante.

7

Mais la bouche et le cœur, il doit les redouter.

Qu'est-ce qui fait le danger du monde, sinon les paroles qui sortent de la bouche, et les passions qui fermentent dans le cœur? C'est donc par une métaphore belle et juste à la fois, que ces deux organes sont considérés par Misri comme le monde même.

8

Dieu dans la solitude a caché son secret.

Cette pensée me paraît heureuse et bien faite pour engager les mondains à préférer la retraite à ces tumultueuses assemblées où ils s'étourdissent un moment, mais sans y trouver jamais ni Dieu ni le bonheur.

Saint-Eucher a dit à peu près de même dans son *Éloge de la Solitude* : « Un homme demandait à quelqu'un quel était, à son avis, le séjour de Dieu sur la terre; celui-ci le pria de vouloir bien le suivre au lieu où il le mènerait. Alors il le conduisit dans la profondeur d'un vaste désert, et, lui montrant l'immensité de la solitude : Voilà, dit-il, où est Dieu. *En ubi est Deus.* »

Il m'est bien permis de citer un saint à propos d'un poète turc dont les vers exhalent un si suave parfum de christianisme.

نابي

NABI

LES AVANTAGES DE L'ÉTUDE

A SON FILS

A l'étude, mon fils, à ses pures délices,
De ta jeune raison consacre les prémices.
L'étude est un honneur aussi bien qu'un appui;
Elle embellit nos jours, dissipe notre ennui,
Adoucit de nos mœurs la première rudesse,
Et rend notre front gai jusque dans la vieillesse.¹
Vois l'ignorant oisif : quand de grossiers plaisirs
Ont, sans le rendre heureux, assouvi ses désirs,
Il retombe aussitôt affaissé sur lui-même :
Il ne pense jamais, et son bonheur suprême
Est de laisser, ainsi qu'un mort dans son tombeau,
De son entendement s'éteindre le flambeau.

Dieu jette sur cet homme un regard de colère,
Car il veut qu'on travaille, il prescrit qu'on s'éclaire.
De ce souverain Maître approfondis la loi,
Et pour y parvenir, sans cesse applique-toi,
Mon fils, à te former au sublime langage
Dont, en nous la dictant, Mahomet fit usage,
A l'arabe : un croyant pourrait-il l'ignorer ?
De la logique aussi songe à te pénétrer ;
Pour la conduite humaine elle est un fort bon guide :
Par elle avec justesse en tout on se décide,
On met dans ses discours raison, discernement,
Et, comme on parle bien, on agit sensément.
Que la jurisprudence aussi te vienne en aide ;
Des maux nés de la fourbe elle est le sûr remède,
Et faisant à chacun apprécier ses droits,
Elle rompt les filets du méchant aux abois.
Tu goûteras encore une volupté pure
A savoir quels ressorts font mouvoir la nature,
Quelle marche est tracée à ce vaste univers,
Et quels sont les instincts des animaux divers.
Ces sciences, mon fils, sont utiles, sont belles.*
Que de nos grands auteurs les pages immortelles
T'instruisent, à toute heure ouvertes sous tes yeux ;
Nourris-en ton esprit. L'aigle atteint-il les cieux
Avant d'avoir acquis ses voiles emplumées ?
Brillent-elles au front des sultanes aimées,
Ces perles dont l'éclat les enchante si fort,
Avant que le pêcheur, bravant cent fois la mort,
Ne soit allé tirer du sein des mers profondes
Des bivalves roulés et perdus dans leurs ondes ?

Non, tout veut du travail, des efforts inouïs.
Entre les arts divers il en est un, mon fils,
Qui peut te procurer une gloire infinie,
Mais qui, plus que tout autre, exige du génie :
C'est celui du poëte. Ah ! crains de l'aborder
Si tu ne sens en toi comme un torrent gronder
Un noble enthousiasme, une fureur divine,
Qui sont de tout succès l'annonce et l'origine.⁵
C'est par lui qu'on soustrait aux outrages du temps
Les hauts-faits des vizirs, les exploits des sultans,
Et c'est encor par lui qu'un écrivain illustre
Au nom de ses aïeux ajoute un nouveau lustre.

LE CHOIX D'UNE FEMME

AU MÊME

Se marier, mon fils, est une grande affaire ;
Il faut bien réfléchir avant que de le faire,
Car un mauvais hymen est fertile en douleurs :
Tel qui riait amant, époux verse des pleurs.⁴
Choisis donc une femme aimable autant que bonne,
Qui s'attache à ton sort, chérisse ta personne,
Et te fasse goûter, dans le plus saint des nœuds,
D'un amour partagé les transports vertueux.⁵
Mais où la prendras-tu, cette épouse accomplie ?
Ah ! ne vas pas, mon fils, la chercher en Russie !
Ce peuple est fourbe et traître : hommes, femmes, enfants,
Tous voudraient nous fouler sous leurs pieds triomphants,
Tous brûlent de saper la Porte par sa base.⁶
Pour le Circassien, non plus que pour l'Abaze,
Un semblable motif ne peut être allégué,
Mais de ce choix bientôt tu serais fatigué ;
Car ces peuplades-là n'aiment rien que les armes,
Les flèches, les chevaux, les guerrières alarmes,
Et leurs filles n'ont pas de ces doux sentiments
Qui font que les maris restent longtemps amants.
Tu commettrais, mon fils, une faute aussi grande
De prendre une Hongroise, ou bien une Allemande,

Une Française encore :⁷ ignorant notre loi ,
Leur esprit est privé du flambeau de la foi ;
Elles sont sans respect pour notre saint prophète.
L'Arabe le sert bien, mais a mauvaise tête,
Et tu souffrirais trop devenant son époux.
La Négresse ne peut séduire que des fous,
Pour qui l'étrangeté tient lieu de toute grâce ;
Irais-tu donc brûler pour cette horrible face
Qui semble refléter les ombres de la nuit ?
Je me résume enfin. Veux-tu vivre sans bruit,
Tranquille, heureux, choisis la douce Géorgienne.⁸
C'est la seule, en effet, mon fils, qui te convienne.
Négligée, il est vrai, dans son habillement,
Elle se montre aux yeux sans art, sans ornement ;
Mais elle a le cœur bon, l'âme droite et sincère,
La franchise surtout brille en son caractère ;
Et tu savoureras dans sa société
Tout ce qu'ici-bas Dieu mit de félicité.



NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

LES AVANTAGES DE L'ÉTUDE

1

L'étude est un honneur aussi bien qu'un appui;
Elle embellit nos jours, dissipe notre ennui,
Adoucit de nos mœurs la première rudesse,
Et rend notre front gai jusque dans la vieillesse.

On voit par là que les Turcs ne font pas moins de cas de l'étude et de la science que les peuples occidentaux les plus éclairés. Ces vers peuvent être rapprochés, quant à l'idée principale du moins, de ce passage si connu de Cicéron, dans son discours pour le poète Archias : *Studia adolescentiam alunt, virilitatem oblectant*, etc. Le troisième de ces vers rappelle celui-ci d'Ovide :

Emollit mores, nec sinit esse feros.

Au reste, la plupart des Musulmans se montrent jaloux de posséder et de faire acquérir à leurs enfants les principes des différentes connaissances humaines, et il existe, tant à Constantinople que dans les principales villes de l'empire ottoman, des écoles ou *Médressé*,

qui sont fréquentées par de nombreux élèves. Voici l'ordre qu'on leur fait suivre dans leurs classes : d'abord, on les initie à la grammaire, soit turque, soit arabe, et à la dialectique, qui s'appelle *Mantyk* ; ensuite, on les fait passer à la rhétorique, qui se divise en trois branches nommées *Ilmi-Mani*, *Beian* et *Bediy* ; puis au *Tefsir* ou exposition du Coran, ainsi qu'aux *Hadis* ou traditions du Prophète ; au *Fiki* ou traité de la jurisprudence ; à l'*Ilmi-Kelam* ou métaphysique sacrée et scolastique ; au *Tehzibi* ou principes de logique ; et enfin à la physique, à la géométrie et à l'algèbre. Toutes ces connaissances sont nécessaires pour pouvoir obtenir le diplôme de docteur.

8

Ces sciences, mon fils, sont utiles, sont belles.

Nabi a, comme on vient de le voir, engagé son fils à apprendre, non-seulement la langue arabe et les préceptes de la loi, mais encore la logique, la jurisprudence, la physique et l'histoire naturelle. Pour l'étude de ces quatre dernières sciences, les Turcs ont des traités *ex-professo* qui ne seraient pas dédaignés de nos savants d'Europe, non que je prétende que les enseignements qu'ils contiennent soient au niveau des acquisitions intellectuelles de notre époque ; mais enfin il ne s'y rencontre rien que de raisonnable. Ainsi, la logique d'Aristote, traduite en turc, est mise entre les mains des élèves, qui possèdent également celle d'Avicenne. Pour la jurisprudence, il va sans dire qu'elle est toute théocratique et fondée sur le Coran ; mais on ne saurait qu'admirer la sagesse des décisions, formant un véritable code, qui ont été rendues sur ces matières par les quatre fameux imans Abou-Hanifah, Malek, Schafëi et Hambal. Enfin, relativement à la physique et à l'histoire naturelle, de bons ouvrages didactiques ne manquent pas aux Ottomans, sans compter des traductions d'Aristote et de Pline, dont ils sont pourvus. Il est à remarquer que la philosophie enseignée dans les écoles turques est essentiellement spiritualiste : elle admet un principe générateur des choses et distinct de la matière, un univers créé et non éternel, un Dieu préexistant à tout et qui n'aura point de fin, une âme immortelle. Beaucoup de nos prétendus philosophes pourraient prendre, sous le rapport de l'orthodoxie scientifique et religieuse, des leçons d'un peuple qu'ils regardent d'un œil de mépris, et lire avec fruit le *Préservatif des Erreurs* du savant ture Gazali.

3

. Ah ! crains de l'aborder (l'art du poète)
Si tu ne sens en toi comme un torrent gronder
Un noble enthousiasme, une fureur divine,
Qui sont de tout succès l'annonce et l'origine.

Différent de bien des pères de famille qui défendent à leurs fils, presque à l'égal d'une mauvaise action, la culture des lettres et surtout de la poésie, Nabi signale au sien cette carrière comme une des plus glorieuses qu'il puisse parcourir ; mais aussi, il ne lui conseille de s'y livrer qu'autant qu'il sentira en lui-même ce feu, ces élans spontanés qui dénotent le vrai poète, et rien n'est assurément plus sensé que cela, car

Mediocribus esse poëtis
Non homines, non Di, non concessere columnæ.
(HOR.)

J'ai beaucoup abrégé ce morceau sur les *Avantages de l'Étude*, ou plutôt j'ai rapproché les passages les plus saillants ayant trait à ce sujet, qui se trouvaient disséminés et comme noyés dans les longues instructions de notre poète à son fils. Les auteurs orientaux, je l'ai déjà dit, n'en finissent pas sur les matières qu'ils traitent ; ils abondent en détails inutiles et en répétitions oiseuses, qu'il est du devoir d'un traducteur de retrancher.

LE CHOIX D'UNE FEMME

4

Tel qui riait amant, époux verse des pleurs.

Le texte porte : *Avant le mariage tu criais Io! et après tu cries IAHU!* Ces deux interjections, l'une de joie et l'autre de douleur, sont très-usitées chez les Turcs, mais on comprend que je ne pouvais les faire passer dans une traduction en vers français. Toutefois, l'idée que j'ai exprimée est exactement la même.

5

Choisis donc une femme aimable autant que bonne,
Qui s'attache à ton sort, chérisse ta personne, etc.

Je dois prévenir mes lecteurs qu'un motif de convenance, qu'ils approuveront sans doute, m'a fait donner en cet endroit et jusqu'à la fin de la pièce, une entorse au sens des vers de Nabi, qui, en vrai mahométan, engage son fils à prendre d'abord une concubine, avant de se lier irrévocablement par le mariage. On eût, en effet, été justement choqué parmi nous de ce qui est une chose toute naturelle dans un pays où les concubines ont un état légal et consacré même par la religion.

6

Ce peuple est fourbe et traître : hommes, femmes, enfants,
Tous voudraient nous fouler sous leurs pieds triomphants, etc.

En parlant ainsi des Russes, Nabi fait preuve de patriotisme et de courage, puisque la Porte avait déjà essuyé plusieurs échecs de leur part, et que le redoutable empire des czars la menaçait, dès l'époque où notre poète écrivait, de tous les maux et de toutes les humiliations qu'elle en a reçus depuis, et auxquels le traité d'Andrinople a mis le comble.

7

Tu commettrais, mon fils, une faute aussi grande
De prendre une Hongroise, ou bien une Allemande,
Une Française encore : ignorant notre loi,
Leur esprit est privé du flambeau de la foi.

Il est certain qu'un Musulman aurait tort de chercher une femme dans des contrées où règne le christianisme ; car la différence des religions en établit une trop grande dans les habitudes et les mœurs, pour qu'un mariage de ce genre pût être heureux. Une Européenne d'ailleurs consentirait-elle à échanger sa douce liberté contre les lourdes chaînes du despotisme oriental, chaînes plus écrasantes encore dans le mariage que dans toute autre situation de la vie ?

8

. Veux-tu vivre sans bruit,
Tranquille, heureux, choisis la douce Géorgienne.

La réputation de beauté des femmes de la Géorgie est, à peu de chose près, au niveau de celle des femmes de la Circassie ; mais il paraît, d'après ce que dit ici Nabi, que les premières sont en outre douées de précieuses qualités morales : il fait donc acte de bon père en recommandant à son fils de chercher parmi elles une compagne.

On comptait autrefois la Géorgie persane et la Géorgie turque, et il est probable que c'est dans celle-ci que notre poète désirait rencontrer une bru ; mais aujourd'hui ces deux contrées caucasiennes sont incorporées à l'empire russe.

سلطان مورد ب

LE SULTAN AMURAT II

A UN ÉCHANSON

Enfant dont la joue est vermeille,
Cours et m'apporte sans retard
Le reste de ce vieux nectar
Dont hier j'égayai ma veille.
Dis qu'on remette dans ma main
Mon luth à la corde sonore,
Car jusqu'à ma suprême aurore
Je veux bannir le noir chagrin.¹
Trop tôt viendra l'heure fatale
Où, la mort terminant mes jours,
J'irai reposer pour toujours
Sous une pierre glaciale.
Là, le plaisir ne règne plus,
Là, tout ce qui vit la lumière
Forme une insensible poussière
Où tous les rangs sont confondus.²

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

1

Dis qu'on remette dans ma main
Mon luth à la corde sonore,
Car jusqu'à ma suprême aurore
Je veux bannir le noir chagrin.

L'esprit et le style de cette pièce rappellent les compositions d'Anacréon et d'Horace, et, cependant, je ne pense pas que ce soit là qu'Amurat II soit allé s'inspirer ; car, à supposer qu'il en eût connaissance, il est probable qu'il n'eût pas voulu se rendre tributaire des écrivains de l'Europe. Je pense plutôt que ce prince philosophe, qui avait préféré les douceurs de la retraite aux soucis du trône des sultans, dont il était volontairement descendu, pour vivre dans ses beaux jardins de Magnésie, avait nourri son esprit des voluptueuses poésies de la Perse¹. C'est donc particulièrement aux poètes de cette nation, à Hafiz surtout, qu'il a dû demander les idées et les images dont il se sert ici. Par exemple, le début de sa pièce semble une reminiscence de cette exclamation du grand lyrique persan, dans une de ses odes les plus fameuses : « Échanson, apporte-moi le reste de ce vin, etc. » Quant aux quatre vers cités plus haut, ils ne sont pas bien différents non plus de ce passage d'une autre ode du même

¹ Le poète turc Sâduddin, qui a composé une espèce d'épopée sur la vie d'Amurat II, met dans sa bouche les vers suivants, au moment où il se décide à abdiquer le trône :

poète : « Prenez votre lyre et tirez-en des accords capables de dissiper les chagrins que vous cause la Fortune, etc. »

2

Là, le plaisir ne règne plus,
Là, tout ce qui vit la lumière
Forme une insensible poussière
Où tous les rangs sont confondus.

Cette grande et terrible vérité a été si souvent exprimée, qu'il est inutile de chercher à rappeler les vers ou la prose qui y ont rapport ; le lecteur se lasserait de cet amas de citations presque identiques. Il me suffira de dire que les Orientaux excellent dans la manière de peindre la mort et ses effets, ce qui se conçoit aisément, puisqu'ils sont doués d'une imagination tellement vive et impressionnable, qu'ils changent tout en figures et en tableaux. Et, dans la Bible même, n'est-ce pas à Job, qui était Arabe, qu'on doit ce qui a été écrit de plus remarquable à ce sujet ?

فضل رحمانه استناد ايدهلم
نامني خلوت ايچره ياد ايدهلم
بو فنا دولتندن ال چكهلم
مزرع دلده حُب حُب اكهلم

Je veux me confier en la bonté de Dieu et aller, au sein de la retraite, invoquer son nom. Je veux éloigner ma main de ce royaume périssable et semer dans mon cœur le grain de l'amour de Dieu.

Si ces vers étaient réellement du sultan, il faut convenir qu'ils formeraient une disparate choquante avec la pièce tout anacréontique que je donne de lui ; mais je me suis assuré qu'ils ne sont pas son ouvrage et émanent uniquement de l'imagination du poète en question.

عثمان

OSMAN

LA PRIÈRE DU MATIN

Une chose remplit notre esprit de lumière,
C'est la prière du matin :
Comme le rossignol chantant dans la clairière,
Elle rend notre front serein ;
Par elle le Très-Haut nous comble de sa grâce,
Et nous transporte dans les cieux ;
Le chagrin qu'on sentait au même instant s'efface
Par son effet mystérieux.
Les pleurs qu'on a versés durant la nuit, l'aurore
Les sèche et les change en plaisir,
Quand la prière vient d'un charme qu'on ignore
Avec puissance nous saisir.
Oh ! quelle volupté quand, le front dans la poudre,

On prie, au matin, le Seigneur
De détourner de nous les éclats de sa foudre,
De nous donner la paix du cœur ! ¹
Oui, la prière faite alors que la nature
Revêt ses atours les plus beaux,
Remplit l'homme innocent d'une volupté pure,
Lui fait oublier tous ses maux.
Cette prière-là nous approche des anges,
Nous affranchit de notre corps ;
Par elle, réunis aux célestes phalanges,
Nous partageons leurs saints transports.
Cette prière enfin donne la chasse aux vices
Qui nous surprendraient dans le jour ;
Elle fait mon bonheur, mes plus chères délices,
Elle est l'objet de mon amour. ²

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

1

Oh ! quelle volupté quand, le front dans la poudre,
On prie, au matin, le Seigneur
De détourner de nous les éclats de sa foudre,
De nous donner la paix du cœur !

Ce n'est pas, en effet, sans un véritable sentiment de joie intérieure, qu'au moment du réveil de la nature on s'adresse à l'auteur de toutes choses, soit pour le remercier de ses dons, soit pour lui demander quelque grâce nouvelle. Il semble alors qu'on n'est pas seul à prier, et que tout ce qui vous entoure prie avec vous : le chant des oiseaux, le frémissement des arbres, l'éclat naissant de l'aurore et ces mille bruits mystérieux qui s'élèvent du sein des campagnes à moitié échappées aux ténèbres de la nuit, sont comme autant d'accompagnements de vos pieuses invocations. Je me souviendrai toute ma vie d'avoir assisté aux matines à la Grande-Chartreuse. Quelle scène imposante ! Une quarantaine de religieux en robe blanche et la tête rasée, étaient réunis dans l'église du monastère. Leurs voix mâles et fortement accentuées retentissaient lentement sous ces voûtes majestueuses qu'éclairait à peine le jour pâle et blafard qui s'insinuait à travers les vitraux gothiques ; puis il y avait des intervalles de silence pendant lesquels ces religieux, pa-

raissaient se mettre en communication plus intime avec la Divinité ; enfin, il vint un moment où ils se prosternèrent tous la face contre terre, situation dans laquelle ils demeurèrent durant plusieurs minutes. Il me serait impossible de rendre l'impression que ce spectacle fit sur moi : je me croyais transporté dans un autre monde, car, comme saint Paul, *je voyais ce qu'aucun œil n'a vu, j'entendais ce qu'aucune oreille n'a entendu*. Les fêtes les plus somptueuses dont j'ai été témoin ne m'ont pas procuré la vingtième partie du plaisir que m'a donné cette simple scène de la religion et du désert.

2

Cette prière enfin donne la chasse aux vices
 Qui nous surprendraient dans le jour ;
 Elle fait mon bonheur, mes plus chères délices,
 Elle est l'objet de mon amour.

Osman était un religieux de l'ordre des derviches. Sa prédilection pour la prière du matin annonce en lui une âme élevée et un esprit poétique, dont il a, du reste, donné des preuves positives, dans des compositions dont j'ai extrait la pièce qu'on vient de lire.

Les Musulmans ont de belles prières pour toutes les parties du jour, mais celle qu'ils récitent le matin est particulièrement remarquable. On sait que la voix des muezzins retentit dès l'aube au sommet des mosquées. Le vendredi, ces crieurs font plus que l'appel ordinaire aux croyants, car ils chantent une espèce d'hymne appelé *Sala*, et qui commence ainsi : « Hâtez-vous de venir à la prière avant que le temps soit écoulé ; hâtez-vous de faire pénitence avant que la mort vous surprenne. »

Quant au pèlerin de la Mecque, il doit se jeter à genoux à la première vue du Temple, et prononcer les paroles suivantes : « Grand Dieu ! grand Dieu ! grand Dieu ! le salut est en toi. Vivifie-nous par le baiser de paix et fais-nous entrer dans la maison du salut. O mon Dieu ! augmente la sainteté, la majesté et la grandeur de ta maison. O mon Dieu ! agréé ma componction, pardonne mes offenses, efface mes péchés.... » Puis, en entrant dans le Temple, il

doit dire : « Au nom de Dieu et de la doctrine de l'apôtre de Dieu, grâces soient rendues au Seigneur, qui m'a conduit à la sacrée Kaaba. O mon Dieu ! ouvre pour moi la porte de ta clémence et de ta miséricorde ; ferme devant moi celle du crime et de l'infidélité. »
(*Eucologe musulman*, par M. Garcin de Tassy ; Paris, 1826.)

دلیبورادر

DÉLIBOURADER

LA MORT DU PRINCE KORKOUD

Au torrent de nos pleurs donnons un libre cours :
Il n'est plus, le soutien, le flambeau de nos jours,
Le prince dont le nom embellissait nos rimes !
Ce monde est un bourreau qui cherche des victimes,
Et dont l'affreux plaisir est de tremper ses mains
Dans le sang des plus beaux, des plus purs des humains,
Qui se fait un bonheur de boire dans des crânes.¹
Mais des homicides Dieu vengera les mânes,
Et sur leurs assassins, princes ou mendiants,
Fera tomber le poids d'éternels châtements.²
Où donc est ce Korkoud, qui n'eut pas son semblable,
Ce cœur sensible et bon, cette âme incomparable ?

Oh ! qu'il a passé vite au pouvoir de la mort !
Laboureur malheureux, en butte aux coups du sort,
Son aire est dévastée, et la main de l'orage
Dispersa son froment de rivage en rivage.
Cèdre majestueux, arbre du paradis,
Il jonche au loin le sol de ses rameaux flétris.
L'austère vérité pleure en lui son oracle,
La vertu son appui, l'honneur son tabernacle ;
Mais de tant de trésors les cieux ont hérité :
Korkoud y goûte en paix son immortalité.⁵

SUR LE PONT DE MUSTAPHA

A ANDRINOPLE

Ce monde est un grand pont qui mène à l'autre vie :
En jetant ce pont-ci, Mustapha le pensa,
Car à peine son œuvre était-elle accomplie,
Que sur la rive sombre à jamais il passa.⁴

LE GOUT PUBLIC

Khiali lisait ses vers d'un ton déclamatoire ;
Moi je lui dis : « Entends comme on claque ! » — « D'accord, »
Répliqua-t-il tout bas, « mais je n'en fais pas gloire,
« Car moins les vers sont bons, plus on applaudit fort. »⁵

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

LA MORT DU PRINCE KORKOUD

1

Ce monde est un bourreau qui cherche des victimes, etc.

L'auteur de la mort du prince Korkoud fut Sélim I, son frère, ainsi que je l'ai dit précédemment (p. 169) ; mais Délibourader n'ose pas le nommer, et se contente d'accuser le monde en général de ce penchant au meurtre qui était le propre du tyran qui lui avait ravi son cher protecteur. Cette allusion transparente est déjà un acte de courage de la part de notre poète.

2

Mais des homicides Dieu vengera les mânes,
Et sur leurs assassins, princes ou mendiants,
Fera tomber le poids d'éternels châtiments.

Ici l'allusion devient plus transparente encore, et Sélim est évidemment désigné aux vengeances célestes. On a lieu de s'étonner

que l'auteur n'ait pas payé de sa tête ce généreux mouvement d'indignation. Mais la tyrannie est si capricieuse qu'elle frappe souvent sur des hommes inoffensifs et épargne ceux qui ont le courage de signaler ses crimes.

3

Mais de tant de trésors les cieux ont hérité :
Korkoud y goûte en paix son immortalité.

On aime à entendre Délibourader, c'est-à-dire un poète qui, à cause de la licence de ses écrits, est surnommé l'Arétin des Turcs, parler de vie à venir, d'immortalité de l'âme, de châtimens qui attendent dans un autre monde ceux qui ont fait le mal dans celui-ci. Cela semblerait prouver que la fougue des sens avait la plus grande part à la composition de ses obscénités, et qu'au fond il était animé de sentimens honnêtes et religieux.

SUR LE PONT DE MUSTAPHA

A ANDRINOPLE

4

Ce monde est un grand pont qui mène à l'autre vie, etc.

On rencontre assez souvent dans les écrivains de l'Orient cette métaphore, qui ne manque ni d'élévation ni de justesse : ainsi, le grand lyrique Baki a dit dans sa pièce intitulée *Aveux* (p. 23) :

Je franchis en courant *cette arche de la vie*.

La sultane-mère, veuve de Soliman I, fut tellement charmée de ces vers de Délibourader, qu'elle lui fit compter, à titre de gratification, la somme de cent ducats.

LE GOUT PUBLIC

5

Khiali lisait ses vers d'un ton déclamatoire, etc.

Cette épigramme n'atteint pas Khiali, suivant moi, bien que, dans l'esprit de son auteur, elle fût dirigée contre lui ; car l'histoire nous apprend que Délibourader harcela continuellement divers poètes de son temps, entre lesquels plusieurs étaient des hommes d'un vrai talent, notamment ce même Khiali et Révani. Quant à l'assertion que *moins les vers sont bons, plus on applaudit fort*, elle n'est malheureusement pas dépourvue de justesse, et l'on a vu souvent, au théâtre et ailleurs, des poésies très-médiocres, mais écrites d'un style prétentieux et débitées d'un ton emphatique, couvertes de bravos et de trépignements enthousiastes.

سُلطان مُورَد ج

LE SULTAN AMURAT III

RETOUR A DIEU

Depuis que ton amour a surgi dans mon cœur,
Je me suis constamment tourné vers toi, Seigneur ;
J'ai constamment prié ta clémence infinie
D'établir entre nous une sainte harmonie.
Ainsi que le cyprès balancé par les vents
Cherche à réduire en un ses deux sommets mouvants,
Ainsi je veux en toi m'absorber, me confondre.¹
A mes ardents désirs qui pourrait mieux répondre
Que toi, juste Seigneur, dont les bras paternels
S'ouvrent au repentir des malheureux mortels ?
Que toi qui, pour le cœur rempli de ta lumière,
Transformes en Éden ce séjour de misère ?

Ah ! lorsque aux passions j'étais abandonné,
Qu'un œil noir me tenait en esclave enchaîné,
Je ne connaissais pas la douce paix de l'âme :
Je la goûte aujourd'hui que ton amour m'enflamme.
Dirige mon esprit, gouverne ma raison ;
Car ton commerce est doux, et belle est ta maison.²

LES LARMES DE SANG

Qui n'a jamais pleuré n'est certes pas un homme,
Et qui, du divin Maître ayant enfreint les lois,
Avec larmes de sang ne gémit pas cent fois,
Du nom de Musulman n'a pas droit qu'on le nomme.³
Quand la langue au Très-Haut fut contraire, les yeux
Doivent en réparer l'effet pernicieux,
Et le cœur doit pousser des soupirs et des plaintes
Pour avoir méprisé ses prescriptions saintes.
Car c'est peu de jouir d'un monde passager,
Il faut tendre à celui qui ne saurait changer;
Il faut plaire à l'ami, lui demeurer fidèle,
Et cet ami des siens reconnaîtra le zèle.⁴
Ah! quelques maux cruels qui descendent sur moi,
Je les bénis, mon Dieu, puisqu'ils viennent de toi!⁵

LA VÉRITABLE VIE

Alexandre au sein des ténèbres
Alla chercher la vie ; il y trouva la mort.⁶
Redoute un aussi triste sort,
Ne va pas t'égarer en des sentiers funèbres.
Marche au grand jour et tiens tes yeux sans cesse ouverts.
De l'éternel séjour les biens te sont offerts,
Mais il faut les gagner par ta persévérance.
Sème toujours le grain des bonnes actions,
Et lorsque Dieu viendra juger les nations,
Une moisson d'honneur sera ta récompense.
Écoute mon conseil, grave-le dans ton cœur :⁷
Celui-là n'obtient rien qui jamais ne s'expose ;
Avec enthousiasme agis en toute chose,
C'est par là qu'on se rend vainqueur.⁸

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

RETOUR A DIEU

1

Ainsi que le cyprès balancé par les vents
Cherche à réduire en un ses deux sommets mouvants,
Ainsi je veux en toi m'absorber, me confondre.

Cette manière de parler est commune chez les écrivains mystiques de l'islamisme : le cèdre et le cyprès, deux arbres sacrés pour eux, deviennent sous leur plume un objet continuel de comparaisons et d'images symboliques. Il me semble qu'Amurat III a fait ici un intelligent emploi de ce langage figuré ; car l'homme que le vent des passions a séparé de Dieu, et qui s'efforce d'y revenir, n'est pas sans analogie avec un arbre dont les branches, divisées par l'orage, tendent à reprendre leur état naturel.

2

Dirige mon esprit, gouverne ma raison,
Car ton commerce est doux, et belle est ta maison,

On pourrait rapprocher cette pièce de plusieurs des psaumes pénitentiels de David, et notamment du *Miserere*. Ce sont à peu près les mêmes idées, et les péchés qu'Amurat III avait à se reprocher étaient de la même nature que ceux dont le prophète-roi s'accusait avec tant de componction devant le Seigneur, car aucun sultan ne fut aussi adonné que lui aux plaisirs sensuels.

LES LARMES DE SANG

3

Qui n'a jamais pleuré n'est certes pas un homme,
Et qui, du divin Maître ayant enfreint les lois,
Avec larmes de sang ne gémit pas cent fois,
Du nom de Musulman n'a pas droit qu'on le nomme.

Le premier de ces vers renferme une grande vérité dont chacun ici-bas a pu se convaincre à ses propres dépens. Quant à la pensée qu'expriment les trois derniers, elle prouve que, dans toutes les religions, le repentir est regardé comme très-méritoire aux yeux de Dieu, et capable de relever un homme de la déchéance morale qu'il avait encourue par ses fautes. Voltaire a dit avec raison :

Dieu fit du repentir la vertu des mortels.

4

Il faut plaire à l'ami, lui demeurer fidèle,
Et cet ami des siens reconnaîtra le zèle.

Les Musulmans ont comme nous des expressions de tendresse pour désigner Dieu dans leurs prières et leurs méditations ascétiques ; c'est l'*Ami*, le *Bien-Aimé*, le *Tout-Bon*, etc. Il semble à l'homme pieux qu'en empruntant les termes les plus doux de l'amour humain pour parler à la Divinité, il s'unit à elle d'un lien plus étroit.

5

Ah ! quelques maux cruels qui descendent sur moi,
Je les bénis, mon Dieu, puisqu'ils viennent de toi !

La soumission aux décrets de la Providence est le seul moyen de se rendre la vie supportable ; autrement, on souffre à la fois et des peines nombreuses auxquelles toute vie est sujette et de la résistance qu'on leur oppose. Je ne parle pas des mérites qu'on se prépare auprès de Dieu en acceptant ses rigueurs en esprit de pénitence ; c'est là cependant le sens moral de ces deux vers d'Amurat, qui paraît être vraiment contrit. Les Persans disent proverbialement dans la même acception : « Le mal qui vient d'en haut n'est pas un mal. »

LA VÉRITABLE VIE

6

Alexandre au sein des ténèbres
Alla chercher la vie ; il y trouva la mort.

J'ai précédemment rapporté (p. 116) qu'Alexandre fut moins heureux que son compagnon Khiser dans la recherche de la fontaine de

vie. Ce fait, si fameux dans tout l'Orient et auquel les auteurs de cette contrée font sans cesse allusion, n'aurait-il pas pour sens allégorique qu'un souverain, avec sa puissance, ses armées, ses trésors, ne peut procurer l'immortalité à son nom, tandis qu'un simple poète y parvient par son seul génie ? Ce serait là une explication plausible de cette antique légende, et qui tournerait à la glorification des travaux de l'esprit. D'Herbelot est muet là-dessus, mais cette conjecture m'a été soumise par un littérateur de talent, M. Vingtrinier, et j'ai cru devoir lui donner place dans ces Notes.

7

Retiens bien mon conseil, grave-le dans ton cœur.

Le texte porte : *Fais-toi un pendant d'oreille de chacune de mes paroles* ; expression énergique et pittoresque que je regrette de n'avoir pu, à cause de la timidité de notre langue, faire passer dans mes vers.

8

Avec enthousiasme agis en toute chose,
C'est par là qu'on se rend vainqueur.

Le précepte est bon, et son efficacité est justifiée par l'expérience : sans enthousiasme rien de grand ne s'accomplit dans le monde. Le salut même, qui plus que tout le reste semble être une affaire de réflexion, doit être emporté d'assaut comme une citadelle ; les écrivains sacrés du christianisme l'ont dit avant le sultan turc : *Cælum vim patitur, et violenti rapiunt illud*.

ساتي

SATI

A MIHRI

FEMME POÈTE

Comme un faucon royal que des corbeaux harcèlent,
D'un troupeau d'ennemis je me vois entouré ;
Mais de leurs traits jaloux je me consolerais
Si pour moi de Mihri les beaux yeux étincèlent.¹
Ces yeux ont du soleil les divines splendeurs :
Qui les contemple trop souffre mille douleurs.
L'absence a cependant adouci mes tortures ;
Elle a cicatrisé mes saignantes blessures :
Mais, dussé-je encourir des supplices nouveaux,
Je veux revoir l'objet qui causa tous mes maux.
Par le fil de l'espoir ainsi l'on se rattache
Au rameau du plaisir que le sort vous arrache.²

Ah ! le chagrin sur moi pèse comme un rocher !
Par mes larmes, Mihri, laisse-toi donc toucher ;
Ne sois pas insensible aux vœux de qui t'adore ;
Car ces cheveux bouclés, qui donnent le trépas,
Ne viendront pas toujours relever tes appas ;
Le henna de la grâce enfin se décolore,³
Et, quelque effort qu'on fasse afin de le fixer,
L'éclat de la beauté finit par s'éclipser.
L'anneau de Salomon, gardien de sa puissance,
Qu'il croyait ne devoir jamais quitter sa main,
L'abandonna pourtant lorsqu'il allait au bain,
Et ce roi glorieux tomba dans l'indigence.⁴

LOUANGES DE MAHOMET

Tel qu'un cèdre élevé, tu domines la plaine;
L'espace ni le temps ne bornent ton domaine;
Ton ombre est elle-même une vive clarté.
Si jadis, de Joseph admirant la beauté,
Mainte femme se fit une grave blessure,⁵
La lune, en contemplant ta superbe figure,
Se fendit tout à coup, et parut double aux yeux.
Ta place, ô Mahomet, est par delà les cieux;
Ils sont de ta grandeur le marchepied sublime.
Premier, dernier, tu clos les portes de l'abîme,
Et, prophète envoyé par l'ordre exprès de Dieu,
Tu deviens une marque et de temps et de lieu.⁶
Quiconque a vu briller ta splendeur singulière,
Dit qu'en guise de lait tu suças la lumière.
Au glorieux marché de l'éternel séjour,
Celui-là s'enrichit qu'enflamme ton amour.
O toi, principe et fin de toute créature,
Qui d'un œil protecteur regardes la nature,
Céleste pèlerin, sois propice à Sati;
Car devant ton éclat il tombe anéanti.⁷

LE SORT INÉVITABLE

Comme un oiseau joyeux développant tes ailes,
Vole de fleur en fleur, de plaisir en plaisir ;
Ton destin est marqué : de ses serres cruelles
Le faucon de la mort un jour doit te saisir.^s

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

A MIHRI, FEMME POÈTE

1

Comme un faucon royal que des corbeaux harcèlent,
D'un troupeau d'ennemis je me vois entouré;
Mais de leurs traits jaloux je me consolerais
Si pour moi de Mihri les beaux yeux étincèlent.

On a vu, dans mon *Précis de l'histoire de la poésie chez les Turcs*, que Sati était poète de la cour sous Soliman I. Cette position dut lui faire bien des envieux : aussi se compare-t-il à un *faucon royal* harcelé par des corbeaux, image qui ne manque ni d'énergie ni de justesse. Son amour pour la fameuse Mihri était profond, à ce qu'il paraît, mais il n'était sans doute pas partagé, puisqu'il se plaint tant des rigueurs de sa belle. On sait que la Sapho musulmane ressentait une passion malheureuse pour le jeune Alexandre, fils de Sinan-Pacha. (Voyez pages 47 et 48).

2

Par le fil de l'espoir ainsi l'on se rattache
Au rameau du plaisir que le sort vous arrache.

J'ai pu rendre presque littéralement cette image qui, bien que tout à fait dans le goût oriental, ne déplaît pas en français. Lorsque je me crois obligé de substituer une figure à une autre, j'ai soin d'en prévenir le lecteur, mettant ainsi mon juge à même de m'absoudre ou de me condamner.

3

Le henna de la grâce enfin se décolore.

Le henna est une substance rouge avec laquelle les femmes musulmanes se teignent les ongles soit des mains, soit des pieds. Elles ont encore d'autres ingrédients dont elles se barbouillent le visage, pensant par là accroître leur beauté naturelle. Un voyageur moderne prend la défense de cette bizarre coutume, dont il avait été témoin dans la vallée de Cachemire : « J'en demande bien pardon, dit-il, aux belles dames de l'Occident ; mais ce barbouillage-là sied parfaitement. Il donne aux yeux une expression qui justifie tous les vers bons ou mauvais des Arabes et des Persans sur les yeux de leurs maîtresses. (*Correspondance de Victor Jacquemont pendant son voyage dans l'Inde*, tome II.)

4

L'anneau de Salomon, gardien de sa puissance,
Qu'il croyait ne devoir jamais quitter sa main,
L'abandonna pourtant lorsqu'il allait au bain,
Et ce roi glorieux tomba dans l'indigence.

L'original est un peu plus bref là-dessus que je ne l'ai été, car il se contente de dire : *O ma belle, tu sais bien que l'anneau de Salomon s'échappe aussi des mains*. Mais il m'a paru nécessaire de mieux expliquer cette tradition, sur laquelle on peut consulter la note 5 de la page 147.

LOUANGES DE MAHOMET

5

Si jadis, de Joseph admirant la beauté,
Mainte femme se fit une grave blessure....

Le fils de Jacob était tellement beau, qu'étant entré un jour inopinément dans un appartement où des femmes mangeaient des grenades, elles se coupèrent les doigts avec les dents, tant elles furent troublées par l'admiration que son aspect leur inspira. Voilà la légende à laquelle Sati fait allusion en cet endroit. Au reste, cette beauté prodigieuse de Joseph agissait même sur les objets inanimés ; c'est ainsi que, se promenant un jour au bord du Nil, ce fleuve fut profondément remué par sa présence, et le nénuphar parut à sa surface comme un œil pour le contempler.

6

Et, prophète envoyé par l'ordre exprès de Dieu,
Tu deviens une marque et de temps et de lieu.

Sati veut dire par là que Mahomet a fixé l'ère religieuse des Musulmans, et consacré les villes de la Mecque et de Médine par son séjour, sa fuite et sa mort.

7

Céleste pèlerin, sois propice à Sati ;
Car devant ton éclat il tombe anéanti.

On sait que Mahomet parcourut, en une seule nuit, les neuf sphères des cieux, monté sur la jument Borak : c'est ce que signifie le mot de *céleste pèlerin*.

J'aurais pu multiplier beaucoup, dans ce recueil, les vers en l'honneur du prophète arabe, car les diverses compositions qui passent journellement sous mes yeux en fourmillent ; mais j'ai pensé que ce sujet, où les exagérations abondent plus que partout ailleurs, ne plairait que médiocrement à des lecteurs non musulmans. C'est pourquoi je me suis borné à cette pièce unique sur une semblable matière.

LE SORT INÉVITABLE

8

Ton destin est marqué : de ses serres cruelles
Le faucon de la mort un jour doit te saisir.

Cette figure est une des mille périphrases dont les Turcs se servent pour exprimer la mort, car ils affectent de ne jamais employer le terme propre lorsqu'ils ont à rappeler la fin de l'existence. Ils disent plus métaphoriquement encore : « La lumière de sa vie fut emportée hors de la salle du festin de ce monde. — Le soleil de sa vie se coucha. — Il planta sa queue de cheval dans la direction des ténèbres. — Le parterre de roses de sa vie fut dévasté par l'ouragan d'automne. — La lampe de sa vie s'éteignit. — Il tomba par terre comme l'ombre du cèdre. — Il fut plongé dans la mer sans fond de l'éternité. — Son nom fut effacé du livre des vivants. — Il tomba du coursier ardent de la vie ; » etc., etc. Ainsi les peuples qui, par le régime despotique sous lequel ils vivent, doivent être le plus familiarisés avec la mort, sont ceux qui évitent le plus d'en prononcer le nom, comme s'ils craignaient de la réveiller.

وزیر عظیم حافظ

LE GRAND-VIZIR HAFIZ

AU SULTAN AMURAT IV

Je suis de toutes parts entouré d'ennemis,
Et, seul, sans secours je demeure.
Que faire? le péril augmente d'heure en heure,
Et nul renfort ne m'est promis.
Vainement je me multiplie :
Joueur infortuné, je perdrai la partie
Si, voyant par degrés s'éclaircir l'échiquier,
Je ne reçois ni tour, ni pion, ni cavalier.¹
Les Persans furieux, à des géants semblables,
S'élancent contre nous, le cimenterre en main ;
A leurs fougueux transports qui viendra mettre un frein?
De les exterminer quels bras seront capables?

L'orage est déchaîné ; d'horribles tourbillons
Vont engloutir nos bataillons :

Qui maîtrisera la tempête ?

Qui des chefs ennemis m'apportera la tête ?

Personne ne répond... Ah ! sais-je, en vérité,

Tout ce que contre moi trame l'iniquité ?²

Enfin je combats seul, et nul ne me seconde.

Mais le Grand Maître, alors qu'il jugera le monde,

De tous les opprimés prendra la cause en main.³

Ce message, à mon souverain

Qui donc le remettra ? Salamandres légères,

Colombes dont le vol est prompt comme l'éclair,

Franchissez les plaines de l'air,

Et portez au Sultan mes très-humbles prières.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

1

Joueur infortuné, je perdrai la partie
Si, voyant par degrés s'éclaircir l'échiquier,
Je ne reçois ni tour, ni pion, ni cavalier.

Il y a tant de rapport entre les combinaisons du jeu des échecs et celles de la guerre, qu'il est difficile de parler de celle-ci sans faire quelque allusion à l'autre. Cependant, je crois que, dans une conjoncture aussi pressante que celle où se trouvait le grand-vizir Hafiz lorsqu'il adressa ce message au sultan, il eût pu se dispenser d'avoir recours à aucune figure. Il était, en effet, devant Bagdad, dont il faisait le siège, et non-seulement il n'avancait pas dans son entreprise, mais encore il se voyait exposé à périr avec son armée, déjà affaiblie par les nombreuses pertes que lui avaient fait essuyer les sorties des Persans. Dans des circonstances semblables, on écrit, ce semble, le plus simplement possible à son souverain, pour demander du secours, et, oserai-je l'ajouter ? en se servant de la prose plutôt que des vers. Mais le grand-vizir connaissait le penchant de son maître pour la poésie, et il s'imagina mieux réussir dans sa prière en lui parlant un langage qui lui était cher. On verra ci-après combien son attente fut trompée.

2

Ah! sais-je, en vérité,
Tout ce que contre moi trame l'iniquité?

Le désordre et l'indiscipline s'étaient mis dans l'armée que commandait Hafiz, et il paraît que la cause en remontait assez haut pour que ce grand-vizir en parlât comme d'une machination ourdie contre lui. Toutefois, il ne se contenta pas de se plaindre à cet égard au sultan, car il fit lui-même, au préalable, étrangler Murad-Pacha, l'un des principaux fauteurs de l'insubordination, et qui avait compromis le salut de l'armée par une retraite prématurée.

3

Mais le Grand Maître, alors qu'il jugera le monde,
De tous les opprimés prendra la cause en main.

En faisant intervenir ici la Divinité et en appelant ses vengeances sur ceux dont il avait à se plaindre, Hafiz semble donner à entendre que le sultan ne le protégeait pas suffisamment contre eux, et la réponse d'Amurat IV prouve que le monarque ne s'abusa pas sur ce sens. On frémit de l'imprudence de ce grand-vizir, surtout lorsqu'on songe qu'il avait affaire au plus féroce des sultans qui aient occupé le trône de Constantinople, au Néron des Ottomans.

Il n'y a pas d'autre exemple dans l'histoire d'un message en vers adressé par un général d'armée au chef de l'État, pour réclamer du renfort. Seulement, pendant une guerre en Hongrie, Gazi-Ghiraï, khan des Tartares, fit en vers aussi un rapport au grand-vizir. On sait également que Frédéric II écrivit dans le même style à Voltaire, la veille de la bataille de Rosbach. Enfin, le fameux Souwarow annonça à la grande Catherine la prise de la place d'Ismail sur les Turcs, par un distique signifiant : « Gloire à Dieu! gloire à l'impératrice! Ismaïl est à nous. »

سُلطان مُورَد د

LE SULTAN AMURAT IV

RÉPONSE

AU MESSAGE DU GRAND-VIZIR HAFIZ

Hafiz, ton langage m'étonne ;
De conquérir Bagdad tu n'as pas le moyen,
Dis-tu ! Quoi ! mon armée à tes yeux n'est donc rien ?
Tu la commandes en personne,
Cependant, et tu viens implorer mon secours !
Je t'ai donné mes pions, mes cavaliers, mes tours,
Tout ce qu'il faut enfin pour gagner la partie ;
L'espace est libre devant toi ;
Manœuvre habilement, tu sauveras ton roi...
Mais non, il va bientôt, par ton impéritie,

Se voir échec et mat¹. Pour l'islamisme entier
Quel opprobre éternel, si cette cité sainte
Qui possède Hanifah dans son auguste enceinte,
Doit toujours des Persans subir le joug altier!²
Juste ciel! ce malheur est consommé sans doute;
Ils sont victorieux, et toi, mon grand-vizir,
Tranquille et dans un doux loisir,
Tu laisses s'accomplir ta honteuse déroute.
Tu fais le brave et n'es qu'un lâche; mais écoute :
Au jour du Jugement, le Seigneur, irrité
Et de ta perfidie et de ta lâcheté,
T'accablera du poids de sa juste vengeance.³
Grand Dieu, qui me donnas la suprême puissance,
Ne m'enverras-tu pas, en ce pressant danger,
Un prophète, ou Khiser, prompt à me protéger
Contre les ennemis de ma sainte croyance?
Accorde-moi Bagdad, ce rempart de la foi;
Change mon grand-vizir en serviteur fidèle,
En brave général qui me serve avec zèle;
Veille sur les croyants, sur mon trône et sur moi.
Cet empire a reçu des atteintes profondes,
Mais fais qu'il brille encor de son premier éclat,
Et que je sois toujours l'invincible Amurat,
Souverain maître des deux mondes!⁴

SUR UN MONASTÈRE

Ce couvent est vraiment un coin du paradis :
Un mort y reprendrait à coup sûr l'existence.
J'y fis halte en allant à Bagdad, et sentis
Une eau bien préférable aux vins les plus exquis
Pour moi, dans ce séjour, couler en abondance.⁵

LA PRISE DE BAGDAD

Non moins prompt que Khiser, non moins exempt d'effroi,
Je vins, je vis Bagdad, et Bagdad fut à moi.⁶

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

RÉPONSE

AU MESSAGE DU GRAND-VIZIR HAFIZ

1

Manceuvre habilement, tu sauveras ton roi...
Mais non, il va bientôt, par ton impéritie,
Se voir échec et mat.

Le grand-vizir avait en quelque sorte provoqué cette réponse, en faisant figurer le jeu d'échecs dans son message, et peut-être est-ce au désir d'employer l'expression d'*échec et mat* qu'il faut attribuer le ton violent de cette lettre. M. de Hammer exprime la même opinion dans son *Histoire de l'empire ottoman* (tome IX).

2

Pour l'islamisme entier
Quel opprobre éternel, si cette cité sainte
Qui possède Hanifah dans son auguste enceinte,
Doit toujours des Persans subir le joug altier !

C'est à Bagdad qu'est le tombeau d'Abou-Hanifah, le premier des quatre fameux imans dont les décisions sur les difficultés soulevées au sujet du Coran, sont regardées comme seules orthodoxes par les sunnites, au nombre desquels il faut compter les Turcs. On conçoit dès lors que c'est pour ces derniers un devoir de religion de conserver la possession de Bagdad, ville qui fut toutefois, quinze années durant, au pouvoir des Persans, lesquels sont sectateurs d'Ali ou schiytes.

3

Tu fais le brave et n'es qu'un lâche ; mais écoute :
Au jour du Jugement, le Seigneur, irrité
Et de ta perfidie et de ta lâcheté,
T'accablera du poids de sa juste vengeance.

Après ces mots sanglants : *Tu fais le brave et n'es qu'un lâche*, ou s'attendrait à ce que le sultan annonçât à son ministre qu'il lui envoie le cordon ; mais point, il s'en remet à Dieu, au jour du Jugement dernier, du soin de le punir comme il mérite de l'être. Voilà qui aurait lieu d'étonner, si l'on ne savait combien le despotisme est bizarre dans ses caprices.

4

Cet empire a reçu des atteintes profondes,
Mais fais qu'il brille encor de son premier éclat,
Et que je sois toujours l'invincible Amurat,
Souverain maître des deux mondes !

Parmi les titres officiels des empereurs turcs se trouvent ceux de *toujours victorieux* et de *maître des deux mondes* (du visible et de l'invisible). C'est à quoi Amurat fait ici allusion en demandant au Ciel de lui conserver les deux principales prérogatives qu'il a héritées de ses ancêtres.

Il faut convenir que cette Réponse du sultan vaut mieux, littérairement parlant, que le Message du grand-vizir, dans lequel on remarque un embarras et une enflure d'expressions qui nuisent à la beauté du style. Le langage du monarque est net, précis, plein de vigueur et même de noblesse, mais la dureté qui y domine en diminue un peu le mérite ; car il est plus facile à un supérieur d'être violent, que de conserver une certaine mesure en faisant des reproches à son subordonné. Au reste, toute cette colère poétique contre le grand-vizir Hafiz n'eut pas de conséquences funestes pour celui-ci ; au contraire, le sultan rendit justice à son activité, à ses talents, à son courage même, qu'il avait si cruellement méconnu dans ses vers, et, bien que la campagne contre Bagdad eût été infructueuse, il le récompensa par l'envoi d'un caftan d'honneur.

SUR UN MONASTÈRE

5

Ce couvent est vraiment un coin du paradis, etc.

Lorsqu'il se dirigeait sur Bagdad pour en faire le siège en personne, Amurat IV s'arrêta quelque temps dans un monastère de der-viches, situé près d'Akhser, et il fut si content de la réception qui lui fut faite par ces religieux, qu'il écrivit lui-même les vers dont on vient de lire la traduction, sur une fenêtre de leur maison. François I^{er} aussi traça sur un carreau de vitre deux vers qu'on a conservés.

LA PRISE DE BAGDAD

6

Non moins prompt que Khiser, non moins exempt d'effroi,
Je vins, je vis Bagdad, et Bagdad fut à moi.

Le souverain turc a évidemment voulu imiter dans ce distique le *Veni, vidi, vici* de César, après sa victoire si rapide sur Pharnace, fils de Mithridate.

Ce fut le 25 décembre 1638 qu'Amurat IV se rendit maître de Bagdad. Cette ville infortunée nagea dans le sang, et aucune des horreurs de la guerre ne lui fut épargnée. Trente mille Persans avaient été faits prisonniers par le vainqueur, qui ordonna qu'ils fussent tous mis à mort sous ses yeux. Cette épouvantable boucherie était déjà aux deux tiers consommée, lorsqu'un Persan nommé Schakuli demanda à parler au sultan. Il tenait à la main un instrument de musique à cordes, dont il s'accompagna en récitant des vers sur la clémence. Lorsqu'il vit Amurat suffisamment ému, il se jeta à ses pieds pour implorer la grâce des dix mille prisonniers non encore exécutés, et il l'obtint. Le sultan emmena Schakuli avec lui, et c'est de cette époque que date l'introduction de la musique à Constantinople. Voilà, certes, une noble origine. Toderini a conservé noté, dans son ouvrage sur la *Littérature des Turcs*, le morceau de musique par lequel le généreux Schakuli parvint à attendrir le cruel Amurat IV et à arracher tant de victimes à la mort.

حَبَّةُ آلِه

HIBÉTULLA

FEMME POÈTE

CHANT DE MORT

Ce poison, que j'ai dans mes veines
Versé comme un pur élixir,
Qu'il tarde à terminer mes peines !
Mon âme, il est temps de partir. ¹

Dans le beau jardin de la vie,
Je ne rêvais que le plaisir ;
Mais j'ai connu la perfidie.
Mon âme, il est temps de partir.

Lorsque le destin nous accable,
A quoi sert, hélas ! de gémir ?
Le monde est toujours implacable.²
Mon âme, il est temps de partir.

Qu'ils s'attachent à l'existence
Ceux à qui sourit l'avenir ;
Mais moi, je n'ai plus d'espérance.
Mon âme, il est temps de partir.

Aucun dévouement ne demeure
Où le malheur se fait sentir :
On rit, on boit, quand moi je pleure.
Mon âme, il est temps de partir.³

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

1

Ce poison, que j'ai dans mes veines
Versé comme un pur élixir,
Qu'il tarde à terminer mes peines !
Mon âme, il est temps de partir.

La malheureuse Hibétulla, qui était une princesse du sang impérial, avait été jetée en prison à la suite d'une révolution de palais. Craignant une fin plus cruelle, elle s'empoisonna, et c'est en attendant les effets du breuvage mortel, qu'elle composa ces touchantes stances, qui sont écrites sur le mode sarrasin, assez propre aux sujets élégiaques. J'ai pu conserver cette mesure dans ma traduction.

2

Le monde est toujours implacable.

On trouve dans les écrivains orientaux de nombreux témoignages de l'opinion peu favorable qu'ils se sont formée du cœur humain, et cela seul prouverait qu'ils sont doués d'un esprit observateur. Ainsi, le grand poète arabe Moténabbi a dit : « Ne te plains jamais devant

les hommes, de peur que le récit de tes maux ne les réjouisse, comme le blessé réjouit par ses gémissements les corbeaux et les vautours. » Un autre poète arabe, Schanfari, s'est écrié avec non moins d'énergie : « O hommes, d'autres compagnons me dédommageront de la perte de votre société, un loup endurci à la course, un léopard au poil ras, une hyène à l'épaisse crinière : en leur compagnie, du moins, on ne craint pas de perfidie. » Parmi nous, combien de philosophes et de moralistes se sont évertués à prouver que l'homme est essentiellement méchant ! Et, par malheur, l'histoire est là pour donner à leurs paroles une triste confirmation. Oui, l'homme est porté au mal, mais le christianisme nous enseigne que c'est par suite de la désobéissance de notre premier père, et rien n'est mieux établi par l'expérience que ce dogme fondamental de notre religion.

3

Aucun dévouement ne demeure
Où le malheur se fait sentir :
On rit, on boit, quand moi je pleure.
Mon âme, il est temps de partir.

Les courtisans sont partout et toujours les mêmes : la chute de l'idole qu'ils encensaient change aussitôt leurs dispositions, et une froide indifférence succède aux brûlantes manifestations de leur tendresse. Heureux les princes qui ont assez de sagesse et de fermeté pour ne placer aucune confiance dans cette *canaille de gens*, comme les appelle Montaigne.

Le *Chant de mort* d'Hibétulla me paraît une composition d'une sensibilité vraie et d'une exquise délicatesse. Il prouve qu'en dépit des lois barbares qui les régissent, les femmes de l'Orient ont dans le cœur une partie des qualités qui distinguent celles d'Europe.

سُلطان سُلیم ب

LE SULTAN SÉLIM II

A UNE FEMME

Écarte ces cheveux, lève ce voile épais
Qui me dérobent ton visage ;
O soleil de beauté , dissipe le nuage
Dont sont obscurcis tes attraits.
Je t'aime : à mon transport réponds, je t'en conjure ;
Regarde-moi d'un œil enivré par l'amour.
Mon cœur soupire nuit et jour ;
Je souffre ; mets un terme aux tourments que j'endure.
Tu te tais.... Ah ! pourquoi cette inhumanité ?
La bouche doit guérir par sa douce éloquence
Les maux qu'a causés la beauté.
Sois donc mon médecin et rends-moi la santé ;
Je m'abandonne à ta clémence.¹

Qu'aucun rival surtout, portant sur toi les yeux,

Ne profane un trésor qui m'est dû sans partage.

La fontaine de vie est là, pour ton usage ;

Fais jaillir jusqu'à moi ses flots délicieux.²

Je veux m'en abreuver, durant la nuit obscure,

Comme de la liqueur défendue aux croyants ;

Oui, je veux enivrer mes sens

Du vin de ta beauté si pure.³

Trace à ta volonté le livre des douleurs,

Mais n'inscris pas mon nom sur ses pages sanglantes,⁴

Et cède à mes baisers ces lèvres ravissantes

Qui changent en nectar les pleurs.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

1

Sois donc mon médecin et rends-moi la santé ;
Je m'abandonne à ta clémence.

Quel langage de la part d'un sultan, d'un homme à qui tout obéit, et qui a particulièrement sur les femmes un pouvoir sans limites ! Mais il faut croire que ce sont là des jeux d'esprit, des galanteries poétiques, et rien de plus. Cependant, il en ressort toujours cette moralité, que l'espèce de culte qu'on rend aux femmes en Europe est quelque chose de naturel et de légitime, puisqu'il est simulé par ceux-là mêmes qui les asservissent et les humilient le plus.

2

La fontaine de vie est là, pour ton usage ;
Fais jaillir jusqu'à moi ses flots délicieux.

En amant bien épris, Sélim II suppose que sa maîtresse a pu s'abreuver à la fontaine de vie, c'est-à-dire se procurer le don d'une éternelle jeunesse, et il la prie de l'admettre au partage de cette

précieuse faveur, ce qui n'est pas mal imaginé, il faut en convenir. Mais, pour l'une comme pour l'autre, ainsi que l'a dit un vieux poète français, au sujet de la fontaine de Jouvence ,

Grand dommage est que ceci soit sornettes.

3

Oui, je veux enivrer mes sens
Du vin de ta beauté si pure.

Les Musulmans regardent le vin, dont l'usage leur est interdit, comme la liqueur la plus parfaite qui existe, et ils le prennent dans leurs écrits, tantôt pour un symbole religieux, tantôt pour l'image des jouissances terrestres. Ainsi, cette expression de *vin de la beauté*, qui nous paraît bizarre à nous, n'a rien pour eux que de très-naturel.

4

Trace à ta volonté le livre des douleurs,
Mais n'inscris pas mon nom sur ses pages sanglantes.

Ceci revient à dire : « Rebuté tous tes amants, hors moi. » L'essence de l'amour est d'être égoïste, et tous ceux qui le pratiquent ne disent pas autre chose à celle qu'ils aiment; l'expression seule de cette pensée peut varier suivant les pays. Mais il semble qu'en Turquie, et surtout dans le palais du Grand-Seigneur, il n'y ait pas à craindre qu'une femme manque à cette prescription : les verroux, les eunuques, et, au besoin, le sac de cuir, sont des garants certains de leur fidélité.

Sélim II passa presque toute sa vie dans le sérail, et, s'il se fit d'assez grandes choses sous son règne, c'est à ses vizirs et à ses généraux que la gloire en revient uniquement. Aussi son *Divan* ne renferme-t-il que des pièces amoureuses, dans le genre de celle dont je viens de donner la traduction. J'ai pensé qu'une seule suffisait.

مُفْتِي يَاهِيَا

LE MUFTI YAHIA

ÉLAN RELIGIEUX

La main du Tout-Puissant, en merveilles féconde,
Avec un art parfait harmonisa le monde.
Quel sublime tableau ! l'immensité des cieux
Forme un ceintre d'azur pour le charme des yeux,
Et nos ardents soupirs, franchissant cette voûte,
Jusqu'au trône éternel se tracent une route.
Le cœur est un miroir offrant Dieu trait pour trait ;
Et, lorsque en cent morceaux ta main le briserait,
Chacun de ces morceaux, prodige doux à croire,
Deviendrait, ô Seigneur, un miroir de ta gloire.¹

LES YEUX ET LE CŒUR

Les pleurs qui de nos yeux coulent en abondance
Nous rendent le chagrin plus léger de moitié ;
Mais le cœur, ce ressort de l'humaine existence,
Ne verse point de sang, encor qu'il soit broyé
Par la pierre de la souffrance.²

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

ÉLAN RELIGIEUX

1

Le cœur est un miroir offrant Dieu trait pour trait ;
Et, lorsque en cent morceaux ta main le briserait,
Chacun de ces morceaux, prodige doux à croire,
Deviendrait, ô Seigneur, un miroir de ta gloire.

Le sens de ces vers est, si je ne me trompe, que l'image de Dieu est si fortement empreinte dans le cœur humain que, ce souverain Être voulût-il lui-même briser son ouvrage, chacun des débris qui en résulteraient rendrait encore témoignage de sa grandeur et de sa puissance.¹ De même, qu'un vase de prix soit mis en pièces,

¹ Il serait possible aussi que l'auteur eût attaché le sens suivant à ces vers : Le cœur humain doit tant de reconnaissance à Dieu que, lors même qu'il serait réduit en morceaux par lui, il devrait encore la lui témoigner par l'organe de ces débris. On peut choisir entre ces deux interprétations ; mais je préfère la première.

il sera facile de reconnaître, par l'inspection de ses fragments, que l'ouvrier qui l'avait formé était habile dans son art. Cette idée me paraît neuve et grande.

LES YEUX ET LE CŒUR

2

Mais le cœur, ce ressort de l'humaine existence,
Ne verse point de sang, encor qu'il soit broyé
Par la pierre de la souffrance.

Les peines qui se concentrent en nous-mêmes, sans se répandre au dehors, sont les plus cruelles de toutes. C'est une vérité qui a souvent été énoncée, mais jamais, que je sache, avec la même force, ni d'un style aussi pittoresque qu'elle l'est dans ces vers du mufti Yahia. Cette manière d'opposer les larmes au sang, dont l'émission ne vient pas, comme celle des premières, soulager *un cœur broyé par la pierre de la souffrance*, a quelque chose d'énergique et de saisissant qui semble appartenir exclusivement à la poésie orientale. Je trouve dans un poète persan d'une certaine réputation, Aboul-Hassan, une pensée qui a quelque rapport avec celle-ci, au moins comme expression frappante du chagrin qui assiège l'humanité : « Si, dit-il, le chagrin qui s'empare de tous les cœurs produisait comme le feu de la fumée, le monde entier serait enveloppé d'une obscurité perpétuelle. »

طالبي

THALII

LES JANISSAIRES

AU SULTAN SÉLIM I

L'effroi règne en tous lieux au nom des janissaires ;
Ils sont terribles, en effet :
Leurs bras nerveux, armés de larges cimeterres,
De la lance acérée et du pesant mousquet,
Donnent un prompt trépas à tous leurs adversaires.
On se plaint que trop loin leur pouvoir est porté :
Mais que l'on songe aussi combien ils sont utiles,
Et de quels maux affreux ils préservent les villes.
Que de choses au monde ont leur mauvais côté,

Dont on tire pourtant d'immenses avantages !
Le soleil quelquefois cause de grands ravages ;
On l'aime néanmoins, et nul assurément
Ne voudrait voir cet astre absent du firmament.¹
Prince, protégez donc cette belle milice,
Et de son secrétaire exaucez les souhaits :
Sur elle le bonheur va luire désormais ;
Mon nom en est un sûr indice.²

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

1

Le soleil quelquefois cause de grands ravages ;
On l'aime néanmoins, et nul assurément
Ne voudrait voir cet astre absent du firmament.

Il y a bien de l'orgueil à comparer le corps des janissaires au soleil, et à excuser les maux dont on reconnaît qu'il peut se rendre auteur, en disant que cet astre aussi peut causer des ravages. Cependant, cette présomption a quelque chose qui ne déplaît pas, en ce qu'elle annonce une certaine indépendance de caractère de la part de Thalii, qui parlait à un souverain dont les dispositions à l'égard des janissaires ne devaient pas être très-bienveillantes, puisqu'ils s'étaient plus d'une fois révoltés sous son règne, notamment à l'occasion d'une guerre projetée en Perse, où ils refusèrent de marcher.

On sait que l'institution des janissaires¹ était due à Orcan, second des empereurs turcs, et que c'est son successeur, Amurat I, qui donna à cette fameuse milice sa forme définitive. L'esprit de révolte et d'insubordination y domina constamment, et c'est elle qui disposa presque toujours de la couronne impériale. On sent donc combien

¹ Ce nom s'est formé par corruption de *yéni-tchéri*, qui signifie *nouvelle troupe*.

elle devait être à charge aux sultans, dont aucun toutefois n'osa secouer son joug, jusqu'à ce que Mahmoud II les extermina, en 1826. Les eaux du Bosphore furent au loin rougies par cette sanglante exécution, et je tiens d'un témoin oculaire, qui avait été alors attaché à l'ambassade française près la Sublime Porte, l'attestation du fait suivant : Quatre janissaires étaient employés au service de l'ambassade; ils voulaient absolument se rendre au lieu de l'exécution pour avoir la tête tranchée comme les autres, conformément aux ordres du *Padischah*. On fut obligé de les enfermer pour les empêcher de satisfaire cette singulière fantaisie.

2

Sur elle le bonheur va luire désormais ;
Mon nom en est un sûr indice.

L'auteur joue ici sur son nom et celui de *thali*, qui veut dire *aurora du bonheur*.

Comme secrétaire des janissaires, Thalii avait qualité pour présenter au sultan régnant une requête en leur faveur, et ses vers ne sont dépourvus ni d'esprit, ni d'une certaine grâce, du moins dans l'original.

علي وازي

ALI VAZI

SAGE CONSEIL

De la mort le bras redoutable
Sur chacun doit s'appesantir,
Et nul bouclier n'est capable,
Humains, de vous en garantir.
Le monde et ses brillantes voies
N'offrent qu'un piège décevant :
Brûlez donc le monde et ses joies,
Et jetez-en la cendre au vent.¹

L'APPARENCE ET LA RÉALITÉ

Oui, des dards, même empoisonnés,
Font de moins cruelles blessures
Que ces mille douleurs obscures
Par qui tous les cœurs sont minés.
Tel montre un front paré de rose,
Qu'une épine pique en-dessous :
Tour à tour sur chacun de nous
La poudre du malheur se pose.²

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

SAGE CONSEIL

1

Brûlez donc le monde et ses joies,
Et jetez-en la cendre au vent.

Le texte porte : *Jetez-en la cendre* AU BRASIER, c'est-à-dire « brûlez deux fois le monde et ses joies, » afin qu'ils soient bien détruits, qu'ils ne puissent plus renaître dans votre cœur et mettre obstacle à votre salut. Mais j'ai pensé qu'il suffisait d'employer l'expression de *jeter la cendre au vent*, dont on se sert habituellement en Europe, et qui ne manque pas d'énergie.

Il est remarquable que le monde est l'objet des plus terribles anathèmes de la part des pieux Musulmans. Les Arabes ont cette maxime : « Le monde est une charogne, et ceux qui l'aiment sont des chiens. »

L'APPARENCE ET LA RÉALITÉ

2

Tour à tour sur chacun de nous
La poudre du malheur se pose.

On l'a dit souvent, le bonheur parfait n'existe pour personne ici-bas, et tel semble heureux qui ne l'est qu'en apparence ; toujours quelque peine secrète vient altérer cette félicité en possession de laquelle le public le suppose. D'ailleurs, eût-on parfois la plénitude du bonheur, ce ne saurait être pour longtemps, car le malheur se tient pour ainsi dire en embuscade devant tous les hommes et les saisit, chacun à son tour, au passage. Ali Vazi a donné à cette pensée une forme orientale qui la rend assez frappante.

باي بايزد

LE PRINCE BAJAZET

FILS DE SOLIMAN I

RÊVE DE ROYAUTÉ

Oh ! si jamais je monte sur le trône,
Le monde entier tremblera devant moi ;
Au schah de Perse arrachant sa couronne,
De ses États je m'établirai roi.
Pour que ma gloire éclate encor plus grande,
D'un rude coup de mon yatagan
Je veux trancher la tête à ce tyran,
Incendier Bokhara, Samarcande,
Et, protégé par Djem et par Anka,¹
Régner ainsi que Salomon régna.
Tu deviendras, ô Persan, vil sectaire,
Respectueux envers le grand Omar,
Et, te tenant courbé devant mon char,
Tu baiseras ma royale poussière.²

ADIEUX A LA VIE

Que me sert désormais de vivre ?
Tout bonheur est perdu pour moi.
A l'espoir en vain je me livre ;
Ma fin approche, je le voi.
J'entends une voix qui me crie :
« Ta destinée est accomplie,
« Il n'est pas loin, ton jour fatal.
« Tu vas sonder le grand arcane :
« La cloche de la caravane
« Du départ sonne le signal. »⁵
Hélas ! pauvre oiseau sans asile,
Je ne savais où me poser ;
Mais je vais m'envoler tranquille
Aux lieux où tout vient s'apaiser.
O mon cœur, cesse de maudire
Ceux qui causèrent mes malheurs :
Que Dieu leur pardonne ; j'expire
Sans me souhaiter de vengeurs.
Ma cage est brisée ; à mon âme
S'ouvre un espace illimité.
Puissant Roi du ciel, je réclame
L'effet de ta bénignité.

A mes fautes, qui sont sans nombre,
Accorde un généreux pardon,
Et montre-toi clément et bon
Pour qui va passer comme une ombre.⁴

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

RÊVE DE ROYAUTÉ

1

Et, protégé par Djem et par Anka....

Anka ou Simorg est pour les Orientaux ce qu'est l'Hippogriffe pour les Européens, un être mystérieux, moitié quadrupède et moitié oiseau, qui a le pouvoir de se transporter rapidement où il veut et de procurer toute sorte d'avantages à ses favoris. Bajazet l'invoque ici en même temps que Djemchid, cet ancien roi de Perse au sujet duquel il existe tant de fictions.

2

Tu deviendras, ô Persan, vil sectaire,
Respectueux envers le grand Omar,
Et, te tenant courbé devant mon char,
Tu baiseras ma royale poussière.

Le prince, auteur de cette pièce, avait été forcé de se réfugier en Perse, après la mort de la fameuse Roxelane, pour se soustraire aux conséquences des intrigues qu'il avait nouées avec elle. Soliman, son père, pour se venger de lui, chercha à mettre le schah dans ses intérêts, et, par d'adroites et longues négociations, il en vint enfin à bout. Indigné de voir que l'hospitalité n'était pas mieux pratiquée à son égard, Bajazet exhala, dans ces vers, son juste ressentiment contre le souverain perfide dont il éprouvait de mauvais traitements qu'il espérait bien lui faire payer cher s'il montait jamais sur le trône. Mais ce ne fut qu'une pure illusion de sa part, car l'infortuné prince ne tarda pas d'être mis à mort, lui et ses enfants ; il était, en effet, déjà marié.

Quant aux quatre vers cités plus haut, ils s'appliquent au peuple persan en général, qui ne considère pas Omar comme le successeur légitime de Mahomet, mais qui accorde cet honneur à Ali. On voit que le prince Bajazet est un bon sunnite.

ADIEUX A LA VIE

3

« La cloche de la caravane
« Du départ sonne le signal. »

Les conducteurs de caravanes mettent ordinairement les chameaux en marche, comme je l'ai déjà dit dans mes notes sur Mésihi, au moyen d'un chant nommé *Hodat*. Cependant, il paraît par ces deux vers qu'ils ont en même temps recours à la cloche, sans doute pour inviter les voyageurs à faire leurs préparatifs de départ.

4

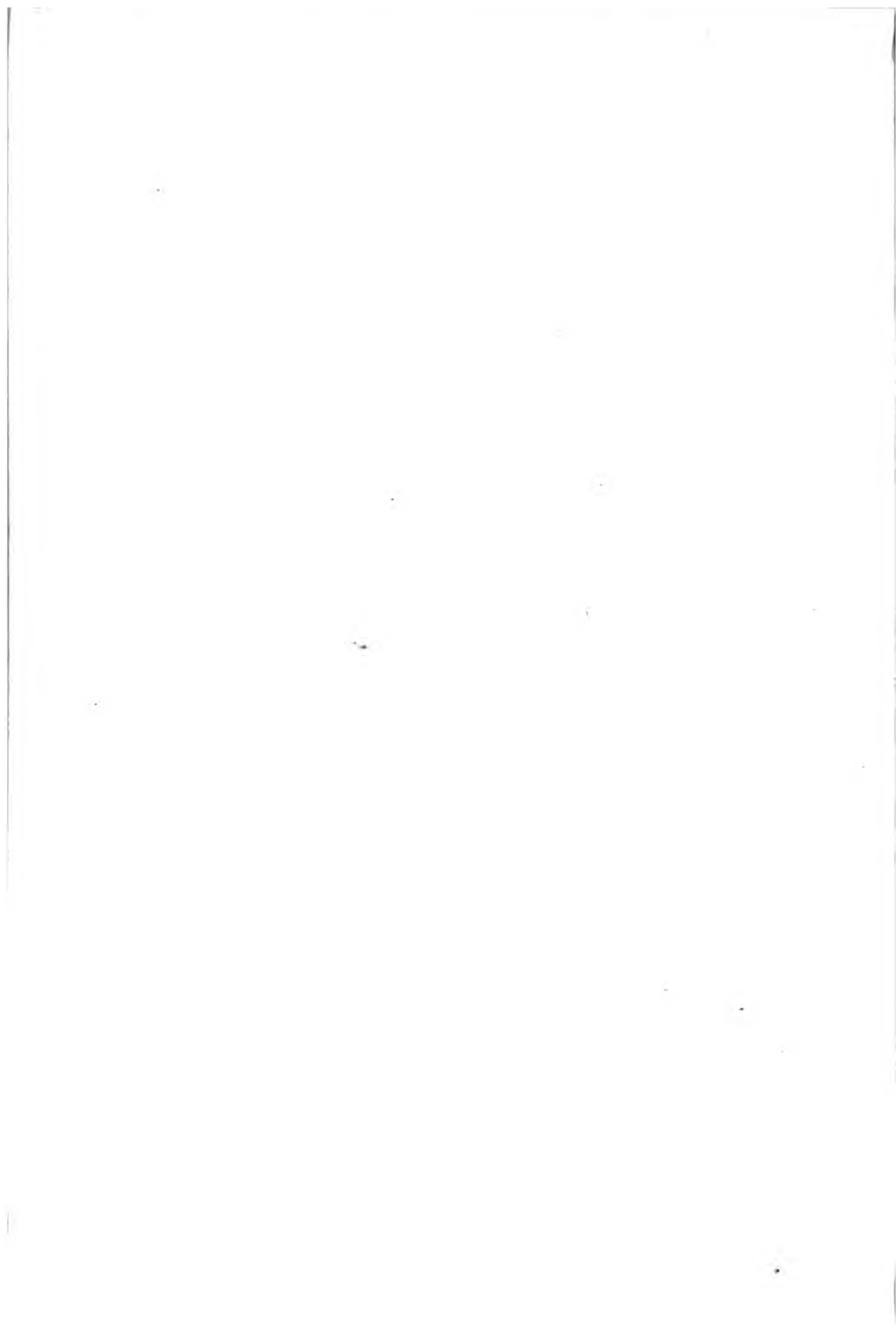
Et montre-toi clément et bon
Pour qui va passer comme une ombre.

Rien n'est plus touchant, suivant moi, que cette élégie, qui ne roule pas, comme tant d'autres, sur des malheurs imaginaires. Il me semble qu'elle peut, malgré sa brièveté, soutenir la comparaison avec tout ce que les Européens ont de mieux en ce genre, notamment avec *la Jeune captive* d'André Chénier.

Je crois inutile d'avertir qu'il n'y a de commun que le nom entre le prince Bajazet dont on vient de lire les vers, et celui que Racine a pris pour le héros d'une de ses tragédies. Ce dernier vivait un siècle environ après l'autre. Et, puisque je suis sur ce sujet, je dirai que notre grand poète, trompé par le rapport de l'ambassadeur Cézy, n'a nullement observé dans sa pièce la vérité historique. C'est, en effet, après la conquête d'Erivan, qui eut lieu en 1635, et non après celle de Bagdad, qui ne s'effectua que trois ans plus tard, qu'Amurat IV envoya deux de ses favoris, les agas Salih et Béchir, à Constantinople, avec l'ordre secret de faire mettre à mort les princes Bajazet et Soliman. Leur mission officielle était de faire illuminer la ville pendant sept jours, en réjouissance de la victoire obtenue par les armes impériales. Du reste, il n'y avait point de grand-vizir du nom d'Acomat ou Achmet; celui d'alors se nommait Mahomet et était au camp avec l'empereur : il était remplacé à Constantinople par le caïmacan Bēïram-Pacha. Mais peu importe, après tout, que la vérité ait été plus ou moins altérée par Racine au sujet de cet événement, puisqu'il en est résulté pour nous un chef-d'œuvre tragique de plus.

On sait que le début de chaque nouveau règne en Turquie a presque toujours été marqué par l'exécution des frères du sultan. A l'avènement de Mahomet III, dix-neuf jeunes princes furent suppliciés : l'un d'eux, qui se nommait Mustapha et qui était poète comme Bajazet, exhala en vers comme lui le pressentiment de sa fin prochaine, mais seulement dans un distique qui peut se traduire ainsi :

J'ignore ce que le destin
Sur mon front prétendit écrire;
Mais sous le rosier du jardin
Pour moi n'est-il plus de sourire?



وَهْبِي

VEHBI

LES CHARMES DE L'HIVER

Au printemps, j'en conviens, la rose est bien brillante,
Mais, l'hiver, le brasier est plus brillant encor;
Si la blanche églantine au printemps nous enchante,
La neige, dans l'hiver, nous offre un blanc trésor.
Le premier jour de l'an on joue avec la balle,
Mais la balle de sucre en hiver me va mieux ;¹
Le chant du rossignol est bien délicieux,
Mais, l'hiver, on entend maint chanteur qui l'égale.
Pour une nuit d'hiver telle que j'en connus,
Je donnerais, ma foi, mille printemps et plus.
Oui, j'aime mieux l'hiver, je le dis et proclame :

Auprès d'un clair foyer on est heureux ; le vin
De ses flots généreux vous réchauffe le sein,
Tandis que de doux sons réjouissent votre âme.
Prends ton luth, ô chanteur, et porte dans mes sens
Un charme qui me rende insensible aux autans.
A quoi bon des flambeaux ? la neige nous éclaire.
Échanson, verse-moi, verse au chanteur aussi
Ce nectar odorant qui chasse le souci ;
Enivrons-nous : l'hiver, le vin est salubre.²

A UNE ÉCOLIÈRE

Quitte l'école, jeune fille ;
L'école ne te convient plus.
Les garçons te trouvent gentille,
Et tu les vois d'un air confus.
Sur l'ardoise cesse d'écrire
Ce grimoire qu'on t'enseigna ;³
Promène plutôt sur la lyre
Tes jolis doigts teints de henna.
Trace en fils d'or des broderies
Sur la blanche peau du vélin ;
Fais d'agréables poésies ;
Efforce-toi de plaire enfin.
Qu'ici, dans une paix profonde,
Ton œil noir brille en liberté,
Mais oppose aux regards du monde
Un voile sept fois répété.
Que tout en toi soit harmonie,⁴
Et qu'à la grâce réunie
Ta beauté nous dicte la loi.
Sans honte tu dois être aimable,
Car la honte au fard est semblable,
Et le fard n'est pas fait pour toi.⁵

Tels sont les conseils que te donne
Celui dont tu touchas le cœur ;
A Léila même en personne
Il ne dirait rien de meilleur.⁶

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

LES CHARMES DE L'HIVER

1

Le premier jour de l'an on joue avec la balle,
Mais la balle de sucre en hiver me va mieux.

Parmi les amusements auxquels se livrent les peuples de l'Asie pour célébrer le premier jour de l'année, qui tombe dans l'équinoxe du printemps, il faut compter un certain genre de jeu de paume qu'on pratique en plein air. Vehbi n'en était pas, sans doute, grand partisan, puisqu'il nous apprend qu'il préfère à la balle dont on use dans cet exercice, la *balle de sucre*. Quant à cette dernière, c'est une de ces douces confections, ordinairement en sucre rosé, dont les Turcs font un fréquent usage, et qu'ils présentent aux étrangers qu'ils reçoivent chez eux. Dans leur opinion, ne pas l'offrir à son hôte avant le café est une sanglante injure. Un certain Petchévi fut si furieux d'une omission de cette espèce que s'était permise à son égard le defterdar Mustapha, qu'il trouva moyen de le faire condamner à mort. Il confisqua à son profit trente à quarante boîtes de ce

sucré, et, dix années encore après, il écrivait cette phrase cruelle :
 « Aussi longtemps que j'en goûte, je pense que, si je vivais mille ans, je ne pourrais pas assez remercier Dieu de m'avoir accordé la grâce de cette vengeance. »

2

Échanson, verse-moi, verse au chanteur aussi
 Ce nectar odorant qui chasse le souci ;
 Enivrons-nous : l'hiver, le vin est salulaire.

Ces vers et les huit ou neuf qui précèdent, prouvent que Vehbi était un franc épicurien, comme son devancier Baki, et que les prohibitions du Prophète ne le touchaient que médiocrement. Sa prédilection pour l'hiver, contraire au goût général, annonce qu'il mettait les jouissances de la société au-dessus de celles de la nature. Au reste, plusieurs poètes occidentaux n'ont pas craint de manifester des idées semblables, à commencer par Horace, qui se plaît parfois à rappeler les rigueurs de la mauvaise saison, comme pour rendre plus agréable son commerce avec le Cécube et le Falerne. Delille a, dans son *Homme des champs*, célébré les plaisirs de l'hiver, et M. de Béranger leur a consacré une de ses meilleures chansons, dont je citerai le dernier couplet comme se rapprochant de la manière de Vehbi :

Sombre hiver, sous les glaçons
 Ensevelis la nature ;
 Ton aquilon qui murmure
 Ne peut troubler nos chansons.
 Notre esprit, qu'amour seconde,
 Au coin du feu crée un monde
 Qu'un doux ciel toujours féconde,
 Où s'aimer tient lieu de bien.
 Que nos portes restent closes,
 Et, jusqu'au retour des roses,
 Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

A UNE ÉCOLIÈRE

3

Sur l'ardoise cesse d'écrire
Ce grimoire qu'on t'enseigna.

On voit par ces vers que, dans les écoles turques, on se sert, comme dans les nôtres, d'ardoise ou de tableau noir pour exercer les élèves.

4

Qu'ici, dans une paix profonde,
Ton œil noir brille en liberté ;
Mais oppose aux regards du monde
Un voile sept fois répété.
Que tout en toi soit harmonie, etc.

Le texte offrait ici de grandes difficultés pour la traduction, à raison des jeux de mots auxquels l'auteur a eu recours, afin, sans doute, d'égayer son style. Ainsi, pour n'en citer qu'un seul, le mot **پرده** (*perdeh*) est employé dans deux acceptions différentes, d'abord comme ayant la signification de *voile*, et ensuite celle d'*harmonie*. Les Orientaux affectionnent beaucoup ces sortes de *concetti*, qui ne sauraient passer dans les langues étrangères.

5

Sans honte tu dois être aimable,
Car la honte au fard est semblable,
Et le fard n'est pas fait pour toi.

Vehbi ne partage pas, tout Musulman qu'il est, l'opinion de Victor Jacquemont sur l'emploi du fard par les femmes, comme moyen d'augmenter leur beauté. (Voy. p. 222). Je crois qu'il a raison.

6

A Léila même en personne
Il ne dirait rien de meilleur.

Léila, l'amante de Medjnoun, passe dans tout l'Orient pour la personne la plus accomplie qui ait jamais existé, et l'auteur, en disant qu'il ne pourrait donner de meilleurs conseils à cette fameuse beauté, adresse par là même à son écolière une adroite et bien délicate louange. Toute cette pièce me semble pleine de sentiment, de grâce et de finesse : on croirait lire une des bonnes élégies de Parny.

مفتي كمال

LE MUFTI KÉMAL

PRÉCEPTES MORAUX

Dans le jardin d'autrui ne plante point d'épines ;
Fais-y croître plutôt grenades à foison.¹
Cache-bien tes penses : que nul en ta maison
N'apprenne quels projets dans ton sein tu combines.²
Pour tes propres défauts plein de sévérité,
Garde pour ceux d'autrui toute ton indulgence.
Sois humble, en ton avis montre peu d'assurance :
C'est le moyen de plaire et d'être respecté.

L'HOMME

L'homme est un diamant composé de poussière :
Sur la scène du monde il brille quelque temps ,
Puis, au Dieu qui le fit, rendant ses éléments,
Ce diamant retourne à sa forme première.⁵

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

PRÉCEPTES MORAUX

1

Dans le jardin d'autrui ne plante point d'épines ;
Fais-y croître plutôt grenades à foison.

C'est une manière de dire : « Non-seulement ne fais point de mal à ton prochain, mais encore fais-lui du bien. » Car, dans le Levant, on aime singulièrement les grenades, qui contiennent une eau acidulée propre à calmer la soif des voyageurs pendant leurs courses à travers des plaines arides et brûlantes.

2

Cache bien tes pensers ; que nul en ta maison
N'apprenne quels projets dans ton sein tu combines.

« Le secret est l'âme des affaires, » dit un proverbe français ; qu'est-il donc pour les Orientaux, qui font du silence un devoir essentiel et ne permettent de parler qu'en cas d'absolue nécessité ? Ils

ont une centaine d'axiomes à ce sujet, dont voici quelques-uns :
 « Nous sommes esclaves du secret divulgué, mais le secret est notre esclave tant que nous le tenons caché. — On vient à bout de tout ce qu'on a projeté en cachant son secret. — Tout secret qui a passé par deux personnes n'est plus un secret. — Il vaut mieux être le gardien de son propre secret que de celui d'un autre. » Le poète turc Misri, d'Amasie, (qui n'est pas celui dont j'ai déjà donné deux pièces), a composé là-dessus quelques vers pleins de sens, dont voici la traduction :

LE SECRET.

L'homme sage en son cœur renferme son secret,
 Et l'insensé le laisse échapper de sa bouche.
 Si tu dis à quelqu'un l'affaire qui te touche,
 Ce quelqu'un plus que toi peut-il être discret ?
 « — Mais celui que je prends pour confident, il m'aime,
 Et n'est pas dans le cas de me trahir, » dis-tu.
 Apprends donc une fois, toi qui n'as pas vécu,
 Que le meilleur ami de tout homme est lui-même.

L'HOMME

3

L'homme est un diamant composé de poussière, etc.

La noblesse de l'être humain éclate tellement par les facultés intellectuelles dont il a été doué, qu'il est bien permis de l'appeler *un diamant* ; mais, d'un autre côté, il est si fragile, qu'il n'est pas possible de ne point songer à la *poussière* dont il a été formé et dans laquelle il retournera bientôt. La pensée du mufti Kémal est donc parfaitement juste et a de plus le mérite d'une brillante expression.

حسان

HASSAN

LA FÊTE DES TULIPES

AU SULTAN ACHMET III

Prince, daignez sourire à cette belle fête
Où la Tulipe, émue à votre auguste aspect,
S'enflamme de tendresse et tremble de respect.
A vous bien accueillir la Rose aussi s'apprête ;
Mais la Tulipe est reine en ce pompeux séjour,
Et, pour mieux vous prouver son filial amour,
Elle prend à la main une coupe éclatante,
Boit à votre santé, puis, d'une voix touchante,
Entonne en votre honneur un hymne solennel.¹
Aussi riche en couleurs que superbe en sa pose,
La Tulipe est vraiment une fille du ciel.
Voyez-la sur son sein presser la jeune Rose :

La Rose en est plus fraîche et brille plus longtemps.
Ainsi que cette fleur, au retour du printemps,
La Tulipe revêt une robe pourprée ;
D'un bonnet de derviche elle s'offre parée.²
Saisissant une feuille en guise de papier,
Elle écrit du Sultan la louange sacrée,
Celle aussi d'un vizir, des vizirs le premier,
Habile comme Asaph,³ et rempli de prudence,
Qui fait régner partout la paix et l'abondance,
Grâce à qui la Tulipe étale sa splendeur.
L'odeur de ses vertus a gagné cette fleur,
Qui, se tenant debout sur le seuil de sa chambre,
Exhale abondamment le doux parfum de l'ambre.⁴
Monte-t-il à cheval, c'est la Tulipe encor
Qui de son blanc coursier orne la tête ardente.⁵
Pour sa félicité ma prière fervente
Vers le trône de Dieu prendra son libre essor,
Tant qu'on verra fleurir dans le riant parterre
La Tulipe si chère au meilleur des sultans,
Qui lui rendit toujours des honneurs éclatants,
La Tulipe, l'amour et l'orgueil de la terre.⁶

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

1

Elle (la Tulipe) prend à la main une coupe éclatante,
Boit à votre santé, puis, d'une voix touchante,
Entonne en votre honneur un hymne solennel.

Cette personnification de la tulipe, à qui l'auteur fait ici jouer les rôles de buveur et de chantre, et plus bas celui d'écrivain, n'étonnera pas le lecteur, qui a vu, dans la pièce du *Mariage de la Rose et du Rossignol* (p. 154), combien d'emplois divers les poètes turcs prêtent aux fleurs. Voici un nouvel exemple de cette manière d'écrire; il m'est fourni par le poète Sâduddin, dont j'ai déjà cité quelques vers, et qui représente les Fleurs fêtant Mahomet II, au moment où il se disposait à assiéger Constantinople : « Cependant la Violette avait pris en main sa massue, le Lis avait ceint son épée; mille Fleurs rangées en bataille dans la plaine attendaient le roi du temps pour passer en revue sous ses yeux; la Tulipe s'était revêtue de son bonnet rouge comme celui de l'Azeb¹; l'Anémone portait sa masse de fer; la Rose avait couvert d'un bouclier son visage pour ne point voir les pointes acérées de ses boutons à peine éclos; l'odorant

1 Sorte de milice.

OËillet avait élevé sur sa tête une lance d'émeraude.... Le Zéphir était l'avant-garde de cette armée, le Narcisse la sentinelle; le Jasmin portait un étendard blanc d'une beauté parfaite; le Platane tendait les bras au ciel, et disait : Mon Dieu, éloigne le malheur du roi de l'univers; daigne lui accorder le secours qu'il attend de toi; facilite-lui la conquête de Constantinople. »

2

D'un bonnet de derviche elle s'offre parée.

La fleur de la tulipe n'est pas, en effet, sans ressemblance avec la coiffure de cet ordre religieux.

3

Elle écrit du Sultan la louange sacrée,
Celle aussi d'un vizir, des vizirs le premier,
Habile comme Asaph....

Ibrahim-Pacha, dont il est ici question, était non-seulement le grand-vizir, mais encore le confident et l'ami d'Achmet III. Quant à cet Asaph auquel on le compare, j'ai déjà dit que c'était le principal ministre de Salomon.

4

L'odeur de ses vertus (du grand-vizir) a gagné cette fleur,
Qui, se tenant debout sur le seuil de sa chambre,
Exhale abondamment le doux parfum de l'ambre.

Les Orientaux ne manquent jamais, en louant un grand personnage, de dire que ses vertus répandent une *odeur d'ambre*. Ce passage prouve qu'Ibrahim avait eu soin, en bon courtisan, de garnir sa demeure de tulipes, pour avoir l'air de partager les goûts de son maître. La flatterie est si ingénieuse !

5

Monte-t-il à cheval, c'est la Tulipe encor
Qui de son blanc coursier orne la tête ardente.

Les chevaux du sultan et des principaux officiers de sa cour portent sur le front une tulipe figurée avec des espèces de crins que fournit un poisson de mer de l'espèce des phoques, vulgairement nommé *cheval marin*. Cette marque est considérée comme un talisman.

6

La Tulipe, l'amour et l'orgueil de la terre.

J'ai déjà parlé de la passion des Turcs pour la tulipe (p. 73). La pièce qu'on vient de lire ne fait que confirmer la chose. Elle fut composée pour la *Fête des Tulipes*, que le grand-vizir nommé plus haut offrit à Achmet, dans le palais impérial d'été de Beschiktasche. Cette fête fut magnifique, et la plus belle, dit-on, que jamais grand-vizir ait donnée à un sultan. J'ai cru devoir ne traduire que le dernier tiers de cette composition, qui abonde en exagérations et en redites.

سُلطان اَحْمَد ج

LE SULTAN ACHMET III

INSCRIPTION D'UNE FONTAINE

Ce monument toujours parlera de son âge
Dans ces vers qu'un Sultan à l'avenir transmet.
Approche, voyageur, offre à Dieu ton hommage,
Et bois de cette eau pure, en priant pour Achmet.¹

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

1

Approche, voyageur, offre à Dieu ton hommage,
Et bois de cette eau pure, en priant pour Achmet.

Les fontaines sont ordinairement d'une beauté remarquable en Turquie, et la ville de Constantinople surtout en possède plusieurs qui excitent la juste admiration des voyageurs. Le marbre et l'or y sont prodigués, et des ornements de bon goût en rehaussent l'éclat. Telle est celle qui porte le nom du sultan Achmet, son fondateur, et sur laquelle figure, en lettres d'or, l'inscription dont je donne la traduction. Elle est située près de la porte de fer du sérail. J'en ai vu un dessin fort bien exécuté par feu André Couchaud, architecte lyonnais qui avait longtemps résidé en Grèce, en Égypte et dans tout le Levant, et qui est revenu mourir, bien jeune encore, dans sa patrie, qu'il honorait par ses talents.

Si Pindare a fait un grand éloge de l'eau, les Turcs ne l'apprécient pas moins que lui. Aussi négligent-ils rarement d'en rappeler le mérite et l'utilité sur les monuments mêmes qu'ils élèvent pour procurer ce bienfait aux populations. L'inscription qui s'y remarque le plus fréquemment est ce verset du Coran : « Le Seigneur désaltère

les croyants avec un pur breuvage. • D'autres fois on y lit cette sentence, puisée dans la tradition : • L'aumône de l'eau est la meilleure de toutes, parce que la source vivifie toute existence. » Enfin, certaines fontaines turques offrent aux regards cette espèce de dicton : « La goutte fait juger du lac. »

Mais Achmet III n'a pas voulu suivre l'usage reçu ; il a pensé qu'une fontaine qu'il prenait soin d'élever lui-même, méritait une inscription tirée de son propre fond, et qui rappelât sa mémoire. — Ce sont là les seuls vers qui soient émanés de ce sultan, du moins à ma connaissance.

وَزِير عَظِيم رَاغِب

LE GRAND-VIZIR RAGHIB

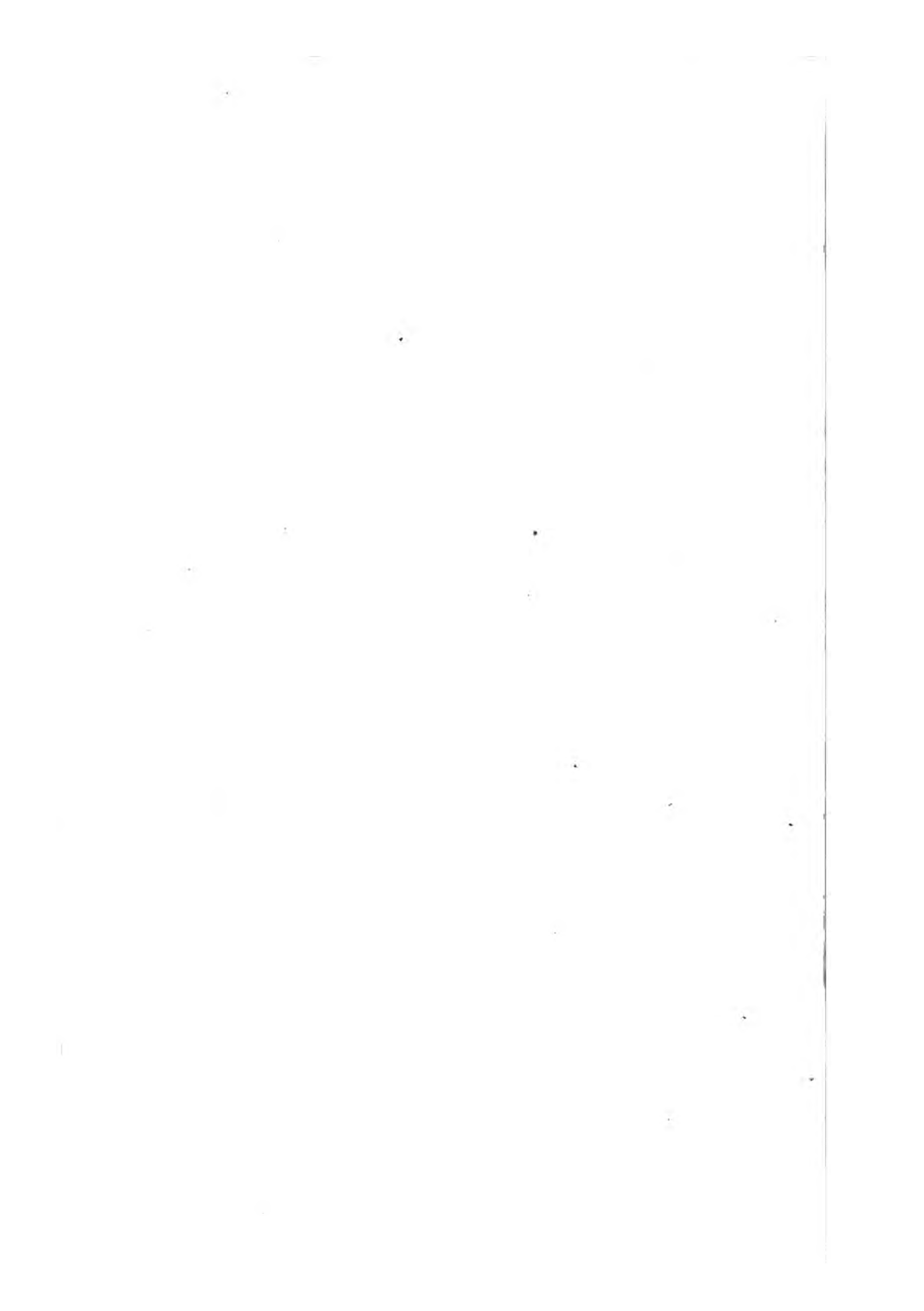
LES CHOSES SUFFISANTES

Dieu suffit à quiconque aime la vérité :
Qu'on laisse donc Khiser et sa source de vie ;
Dieu seul a le secret de l'immortalité.¹
Quand de milliers de fleurs la campagne est remplie,
Un seul zéphir suffit pour enivrer nos sens.
Si le pauvre n'a pas de quoi se satisfaire,
L'espérance suffit pour charmer sa misère,
Et changer ses haillons en riches vêtements.
De même qu'un seul son de l'air trouble la masse,
Un seul sombre penser qui dans notre esprit passe
Suffit pour déranger l'entendement humain.
Un hypocrite adroit, son rosaire à la main,
Suffit pour abuser cent personnes honnêtes.

Du fruit le plus exquis le souffle de la mer
Suffit pour faire un fruit du goût le plus amer.²
Une beauté suffit pour tourner bien des têtes.
Le sage a-t-il besoin de tant de mots pompeux ?
Non, un seul lui suffit pour apprendre à bien vivre ;
C'est le nom de Celui qui perd et qui délivre,
Et ce nom, ô Raghîb, doit suffire à tes vœux.³

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

L'homme n'est rien sans Dieu ; par l'effet de sa grâce,
Il peut tout, à son rang dans le monde il se place.
On cherche la richesse, on poursuit la grandeur ;
Mais elles ne font pas que l'on en soit meilleur,
Qu'on augmente en vertu, qu'on brûle de mieux faire :
Un diamant rend-il une lampe plus claire ?⁴
Le désir de la gloire est noble assurément,
Et des cœurs généreux c'est l'utile aliment ;
Mais qui veut s'illustrer voit l'envie à l'œil sombre
Accumuler sur lui des souffrances sans nombre :
N'importe ; sa fureur le fait marcher plus droit.
On t'attaque, Raghib ; ta gloire s'en accroît.⁵



NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

LES CHOSES SUFFISANTES

1

Qu'on laisse donc Khiser et sa source de vie ;
Dieu seul a le secret de l'immortalité.

Le grand-vizir Raghîb était un homme instruit et religieux, et les croyances vulgaires de l'Orient faisaient sur lui le même effet que les erreurs du paganisme firent autrefois sur les penseurs grecs et romains. Il ne les prenait que pour ce qu'elles étaient réellement, c'est-à-dire pour de pures fictions, bonnes seulement à amuser le peuple, et il rapportait tout à la Divinité.

2

Du fruit le plus exquis le souffle de la mer
Suffit pour faire un fruit du goût le plus amer.

Je ne sais si cette assertion est vraie ; un horticulteur seul serai

apte à décider la chose. Il semble cependant que les exhalaisons marines doivent communiquer aux fruits un peu de leur âpreté et de leur amertume. La poésie, d'ailleurs, n'a pas besoin d'une rigoureuse exactitude; dans ce langage, l'apparence est souvent prise pour la réalité même.

3

Le sage a-t-il besoin de tant de mots pompeux ?
Non, un seul lui suffit, etc.

Il y a dans le texte : *Une lettre lui suffit*. C'est la lettre A que l'auteur veut désigner, parce que c'est le commencement du mot *Allah* (Dieu); mais j'ai cru qu'en français il convenait d'indiquer le mot tout entier.

 RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

4

Un diamant rend-il une lampe plus claire ?

Cette pensée me paraît admirable. La richesse et les dignités sont, en effet, des espèces de diamants aux yeux du monde; mais augmentent-elles la valeur intrinsèque de ceux qui les possèdent? ajoutent-elles quelques gouttes d'huile à la *lampe* humaine? En aucune manière; mais il est beau d'entendre un grand-vizir parler ainsi.

5

On t'attaque, Raghîb; ta gloire s'en accroît.

Ce n'est pas, on le voit, dans les gouvernements constitutionnels seulement que les ministres sont exposés à des contradictions et à des tracasseries. Honneur à ceux qui savent, comme Raghîb, s'en faire un titre de gloire pour le présent et y puiser une noble émulation pour l'avenir !

Ce grand-vizir était aussi distingué comme homme d'État que comme poète, et on a de lui des *Rapports au Sultan*, ainsi qu'un *Bulletin sur la prise de Belgrade*, qui sont remarquables de pensée et de style. Il avait ouvert des négociations avec Frédéric II, dans le but d'agrandir la puissance ottomane par une alliance avec la Prusse contre l'Autriche ; mais la mort ne lui permit pas de mener à fin ce grand projet. Jenisch a dit de lui : « L'histoire nous apprend que Raghîb-Pacha, homme qu'on ne saurait assez louer pour son grand génie, homme qui a fait et au delà ses preuves de talent par tant d'élégantes compositions, parvint sous Osman à la suprême dignité du vizirat, et se maintint, sous Mustapha III, son successeur, dans le même degré d'élévation jusqu'à la fin de sa vie, exemple bien rare dans les annales de la Turquie. » *Virum nunquam satis laudandum, Raghîb-Pacha, ob summum ingenium, tot elegantissimis lucubrationibus satis superque comprobatum, ad maximam usque veziratus dignitatem à Sultano Osmano evectum, atque sub Mustapha tertio, hujus successore, ad supremum vitæ spiritum eodem in honoris gradu, rarissimo in Turcarum annalibus exemplo, perstitisse accepimus.* (DE FATIS LINGUARUM ORIENTALIUM; Vindobonæ, 1780.)

فاصل

FAZIL

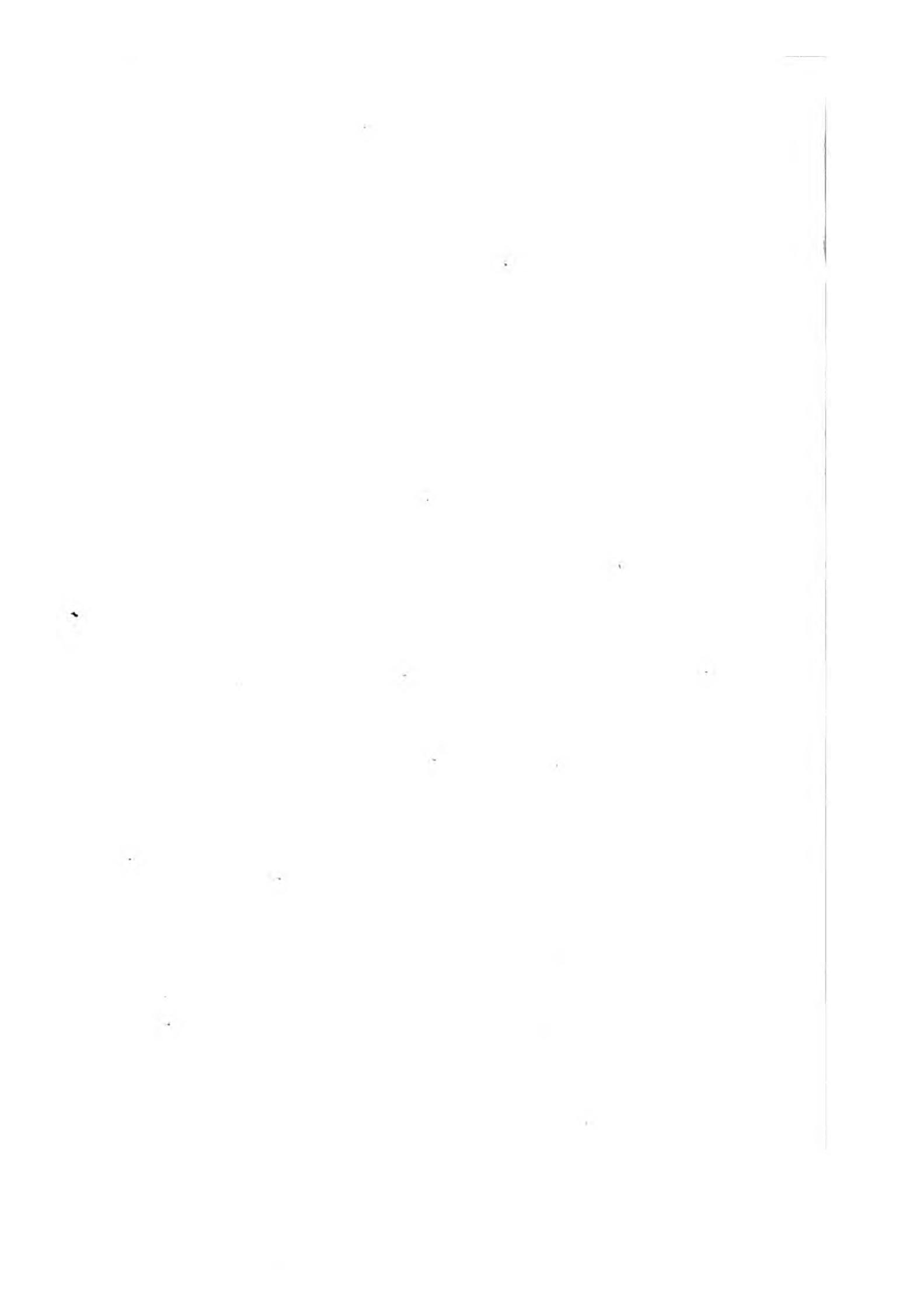
LES FEMMES

Gloire à Dieu, qui créa, pour conserver le monde,
Deux sexes différents dont l'union féconde
Fait, comme un flot puissant, couler le genre humain.
Depuis que d'Ève Adam fut épris dans l'Éden,
Dieu voulut que toujours l'homme chérît la femme ;
Et, pour entretenir son amoureuse flamme,
Il dota celle-ci de ravissants attraits.
Ses membres sont moelleux, son teint est des plus frais ;
Son regard est charmant, et sa parole est douce ;
Sur son menton poli nulle barbe ne pousse ;
De son front gracieux les ondoyants trésors
Par de soyeux replis caressent son beau corps ;

Tout chez elle, en un mot, est assorti pour plaire.¹
L'homme l'aime, l'épouse, et bientôt elle est mère.
Ainsi, d'un jeu léger un grand effet provient,
Et par le doux plaisir le monde se maintient.
Mais les animaux même, instruits par la nature,
Suivent de ce penchant l'impulsion si pure.
De l'amour maternel ils sentent les douceurs,
Et cet amour leur donne aussi des successeurs.
Louons donc, bénissons la sagesse divine :
Tout, sans cet ordre heureux, tomberait en ruine ;
De la création s'éteindrait le flambeau,
Et l'univers serait un immense tombeau.²

LES FRANÇAISES

Les femmes ont en France une grâce parfaite :
Leur joli menton rond, où s'ouvre une fossette,
D'un fruit délicieux a l'aspect engageant,
Et leur corps est semblable à la rose d'argent.
Leurs costumes légers, qu'elles changent sans cesse,
Au goût, à l'élégance unissent la richesse :
Les yeux en sont ravis. Aussi, dans ces climats,
Le sexe féminin sur le nôtre a le pas ;
Sur tout ce qui s'y fait son influence est grande ;
L'homme enfin obéit et la femme commande.³
Là, par le nombre aussi ce sexe est important,
Car les filles y vont toujours en augmentant,⁴
Et, chacune à son tour créant en abondance,
De ces maudits Français s'accroît ainsi l'engeance :
Des peuples de l'Europe ils sont le plus nombreux.
Que d'étranges projets sont poursuivis par eux !
En ce moment surtout ils sont comme en délire :
Le tumulte est en France, on s'y bat, s'y déchire.⁵
Le Ciel en soit béni ! si tous ces mécréants
Pouvaient s'entre-tuer, nous en serions contents.
La discorde a bien fait de choisir cette terre ;
Car la chienne et le porc, comme on dit, font la paire.⁶



NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

LES FEMMES

1

Tout chez elle (la femme), en un mot, est assorti pour plaire.

Fazil a été un peu moins réservé que moi dans l'énumération des charmes dont le Ciel a doué la femme, et j'ai dû retrancher bien des détails presque médicaux que renfermait la composition originale. Il paraît que le turc est comme le latin, qu'il *brave l'honnêteté dans les mots*; mais, ainsi que Boileau l'a si bien dit, et son précepte a été pour moi, dans la traduction de cette pièce, une loi rigoureuse,

Mais le lecteur français veut être respecté.

2

De la création s'éteindrait le flambeau,
Et l'univers serait un immense tombeau.

La propagation des êtres créés est une des lois primordiales de Dieu. Beaucoup de grands écrivains ont été supérieurement inspirés par cet important sujet. Lucrèce et Virgile chez les anciens, et, parmi les modernes, Milton dans son *Paradis perdu*, et Buffon, dans son *Histoire naturelle*, ont écrit là-dessus des choses admirables. Je ne parle pas de Legouvé, qui, dans son poème du *Mérite des Femmes*, a eu le tort de rapetisser un si beau sujet en se jetant trop souvent dans la galanterie et la fadeur. Millevoie, dans son poème moins connu de l'*Amour maternel*, a été plus naturel et plus touchant, sans pourtant s'élever à une bien grande hauteur. Quant à Fazil, il ne manque pas d'un certain mérite dans son *Livre des Femmes*, mais il a parfois des expressions d'une crudité révoltante. Les vers que j'ai traduits forment le début de son ouvrage.

LES FRANÇAISES

3

L'homme enfin obéit et la femme commande.

Notre Musulman est fâché de voir que le beau sexe soit en France l'objet de tant de soins et d'hommages, et il exagère à dessein le rôle qu'il y joue, comme pour reprocher à l'autre sexe sa trop grande condescendance. Mais je doute qu'on soit disposé parmi nous à changer de manière d'agir vis-à-vis des femmes, pour adopter à leur égard les habitudes des Turcs. Elles y perdraient beaucoup et nous n'y gagnerions pas.

4

Car les filles y vont toujours en augmentant.

Je ne sais d'après quelle statistique parle ici Fazil, mais je crois qu'il a été mal renseigné, puisqu'il résulte des meilleurs documents qu'en France, comme partout ailleurs, il naît un peu plus de garçons que de filles. Mais peut-être n'a-t-il avancé le fait qu'afin de pouvoir s'élever contre la trop grande multiplication de ces *maudits Français*.

5

Que d'étranges projets sont poursuivis par eux (les Français) !
En ce moment surtout ils sont comme en délire :
Le tumulte est en France, on s'y bat, s'y déchire.

L'auteur écrivait au plus fort de notre première révolution, et l'on conçoit qu'il ait pu s'exprimer ainsi sur un peuple qui avait mis à mort son roi et égorgé ses meilleurs citoyens. Nous avons mérité que les Turcs nous fissent la leçon. Ils sont, au reste, plus sages que nous en politique, et le despotisme le plus écrasant leur paraît encore préférable à l'anarchie : « La tyrannie des rois, disent-ils en manière de proverbe, vaut mieux que celle des peuples. » De quels malheurs une pareille conviction nous aurait préservés !

6

Si tous ces mécréants
Pouvaient s'entre-tuer, nous en serions contents.
La discorde a bien fait de choisir cette terre ;
Car la chienne et le porc, comme on dit, font la paire.

J'ai un instant hésité si je traduirais des vers aussi offensants pour ma nation ; mais je m'y suis décidé en songeant qu'ils pourraient faire réfléchir mes concitoyens sur la folie de leurs divisions, et les engager à ne plus fournir à leurs ennemis un sujet de joie en se dévorant les uns les autres. J'ai aussi pensé qu'on y verrait jusqu'à quel point est profonde l'antipathie des populations mahométanes

contre nous, et combien serait fragile toute alliance que nous prétendrions faire avec elles. Ceci doit servir de règle à nos gouvernants, relativement à notre conquête de l'Algérie. J'ai sous les yeux une imprécation du poète turc Sourouri contre Bonaparte et les Français, à propos de l'expédition d'Égypte. Il serait impossible de lire rien de plus virulent, de plus implacable que cette pièce, dont je me garderai bien d'offrir la traduction à mes lecteurs.

سُلطان سُلیم ج

LE SULTAN SÉLIM III

A SON FAVORI HUSSEIN AGA

VAINQUEUR AU JEU DE L'ARC

Salut à toi, mon cher Hussein !
Tu viens de te couvrir de gloire,
Et j'applaudis à ta victoire.
Encor que le but fût lointain,
Du premier coup tu l'as atteint.
En décochant ta flèche agile,
Tu crias : « Dieu ! »¹ ce noble cri
Te servit bien, mon favori ;
Le nom de Dieu rend tout facile.
Dès que la foule eut aperçu
Cette flèche si bien lancée

Qui tremblait, dans le but fixée,
Par des transports tu fus reçu.
« Que le Ciel, disait-on, bénisse
Ce coup royal et son auteur ! »²
Ton triomphe a touché mon cœur ;
Permits qu'à mon tour j'applaudisse
A ton adresse dans un art
Rempli pour moi de mille charmes.
Tes rivaux te rendent les armes ,
Moi je t'admire, pour ma part ;
Et cédant à la fantaisie
Qui m'entraîne, quoique empereur,
Je fais dire à la poésie : -
« Hussein est un fameux tireur. »³

LE PRISONNIER ROYAL

Le destin m'a jeté du faite de la gloire
 Dans un abîme de douleurs :
Mes amis, apprenant ma lamentable histoire,
 Ont versé des torrents de pleurs.

Et moi, sous ces verroux, derrière cette grille,
 Comment ne pleurerais-je pas ?
Tout pleure sur mon sort : plus d'une larme brille
 Sur les roses qui sont là-bas.⁴

Déjà bien des soucis offusquaient ma pensée ,
 J'étais abreuvé de dégoûts ;
Mille chagrins pesaient sur mon âme oppressée ;
 Ce malheur les efface tous.

Privé des vrais amis qui m'aimaient pour moi-même,
 J'éprouve encor l'ennui cuisant
D'ouïr ceux qui n'aimaient que ma grandeur suprême
 De moi se railler à présent.⁵

Lorsque des lots humains le Ciel fit le partage,
Il m'assigna le plus mauvais ;
Car je n'ai de mes jours connu que l'esclavage :
Le trône et le cachot après.

Des hommes généreux, à l'âme bienveillante,
Me croyant de mal tourmenté,
Font pour ma guérison mainte prière ardente ;
Et je suis en captivité ! ⁶

Mon esprit par nature était couleur de rose,
Mais le malheur l'a teint en noir ; ⁷
J'aimais à rire ; hélas ! il faut faire autre chose
Quand on perd tout, jusqu'à l'espoir.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

A SON FAVORI HUSSEIN AGA

1

En décochant ta flèche agile,
Tu crias : « Dieu ! »

Le jeu de l'arc est très-estimé et très-pratiqué dans les pays asiatiques, surtout en Turquie et en Perse, où son apprentissage entre dans l'éducation de la jeunesse. Il est d'usage qu'en lâchant sa dernière flèche, le tireur prononce une parole destinée à appeler le succès sur son coup. En Perse, au rapport de Chardin, cette parole est ordinairement : « Puisse ma dernière flèche percer le cœur d'Omar ! » Je n'ai pas appris qu'en Turquie on usât de représailles à l'égard d'Ali. On voit qu'en effet Hussein s'est contenté d'invoquer Dieu, acte de religion qui, comme le dit fort bien son panégyriste couronné, lui a porté bonheur.

2

« Que le Ciel, disait-on, bénisse
Ce coup royal et son auteur ! »

Le texte porte : *La flèche s'est approchée du but comme indicateur royal*. Mais il m'a semblé que je pouvais sans inconvénient transporter au coup même de Hussein cette épithète de *royal* qui, dans l'original, s'applique au point noir de la cible où il fallait viser, probablement parce que cette cible avait été établie par le sultan lui-même. Souvent, en effet, des tirs publics sont fondés par les gouvernements, dans le but d'exercer l'adresse des jeunes citoyens. En Suisse, par exemple, il en existe de pareils, et l'arme qu'on emploie est la carabine rayée. Là, le maniement de cette arme fait partie de l'éducation de la jeunesse, comme celui de l'arc en Orient.

3

Et cédant à la fantaisie
Qui m'entraîne, quoique empereur,
Je fais dire à la poésie :
« Hussein est un fameux tireur. »

Il y a, suivant moi, beaucoup de grâce et de noble familiarité dans ce billet en vers adressé par Sélim III à son favori, pour le complimenter sur son triomphe. Hussein, qui était aga ou commandant des janissaires, dut en être plus fier encore que du fait même de sa victoire.

LE PRISONNIER ROYAL

4

Tout pleure sur mon sort : plus d'une larme brille
Sur les roses qui sont là-bas.

On a vu, dans la pièce du prince Djem intitulée *Une Nuit d'orage* (p. 89), le désordre des éléments considéré par le poète comme une marque que la nature sympathisait avec son chagrin. Ici le sultan Sélim fait quelque chose d'analogue, puisqu'il prend pour des larmes versées sur son malheur, les gouttes de rosée éparses le matin sur les roses.¹ Ce style imagé est d'ailleurs propre à la poésie orientale.

5

Privé des vrais amis qui m'aimaient pour moi-même,
J'éprouve encor l'ennui cuisant
D'ouïr ceux qui n'aimaient que ma grandeur suprême
De moi se railler à présent.

Voilà de nouveau les courtisans pris en flagrant délit d'ingratitude. La princesse Hibétulla nous les a peints *riant et buvant* au moment où elle allait mourir (p. 238), et Sélim se plaint ici d'être devenu, dans son malheur, l'objet de leurs railleries. Il est probable que ces railleries portaient sur les réformes que le sultan déchu avait voulu introduire dans ses États, et qui étaient réellement belles et utiles, mais que l'esprit routinier et fanatique des populations musulmanes tourna en crime contre lui. On sait que l'empereur Napoléon, qui aimait beaucoup Sélim III, l'avait encouragé dans ses projets de rénovation sociale pour la Turquie.

6

Des hommes généreux, à l'âme bienveillante,
Me croyant de mal tourmenté,
Font pour ma guérison mainte prière ardente;
Et je suis en captivité!

Il paraît que les auteurs de la révolte dont Sélim III avait été vic-

¹ L'infortuné sultan, après avoir été précipité du trône par une sédition, fut enfermé dans un kiosque qu'on avait converti en prison, et d'où il pouvait apercevoir les fleurs du jardin.

time, faisaient courir le bruit qu'il était malade, afin de mieux dissimuler le vrai motif de sa disparition, et d'empêcher par là ses partisans de venir à son secours. Plus d'une fois de faux bruits ont été semés, dans un but politique, au sujet des sultans, dont la mort même a pu être un certain temps cachée aux populations. De singulières ruses ont été quelquefois employées pour cela. Ainsi, lorsque Mahomet I mourut, en 1421, on revêtit son cadavre de tous les insignes du pouvoir, et on le plaça sur le trône, dans l'intérieur du sérail, de manière à ce qu'il pût être aperçu du dehors. Un page était derrière, qui, les bras passés dans les manches de la pelisse du sultan défunt, le faisait gesticuler comme s'il eût été vivant. Les janissaires, les spahis et le peuple furent trompés par cette comédie, et l'erreur se prolongea une quarantaine de jours, ce qui était essentiel pour le succès d'une campagne en Asie.

7

Mon esprit par nature était couleur de rose,
Mais le malheur l'a teint en noir.

Combien de gens pourraient tenir le même langage ! Dans les premières années de la vie, tout nous sourit, et nous nous faisons une fête de lier commerce avec les autres hommes comme avec autant d'amis que le Ciel nous a donnés ; mais, bientôt après, les injustices, les perfidies, mille amertumes enfin, nous forcent de les quitter et de nous replier sur nous-mêmes. Alors nous devenons tristes et soucieux, *notre esprit se teint en noir*, comme dit Sélim.

سدكي

SIDKI

FEMME POÈTE

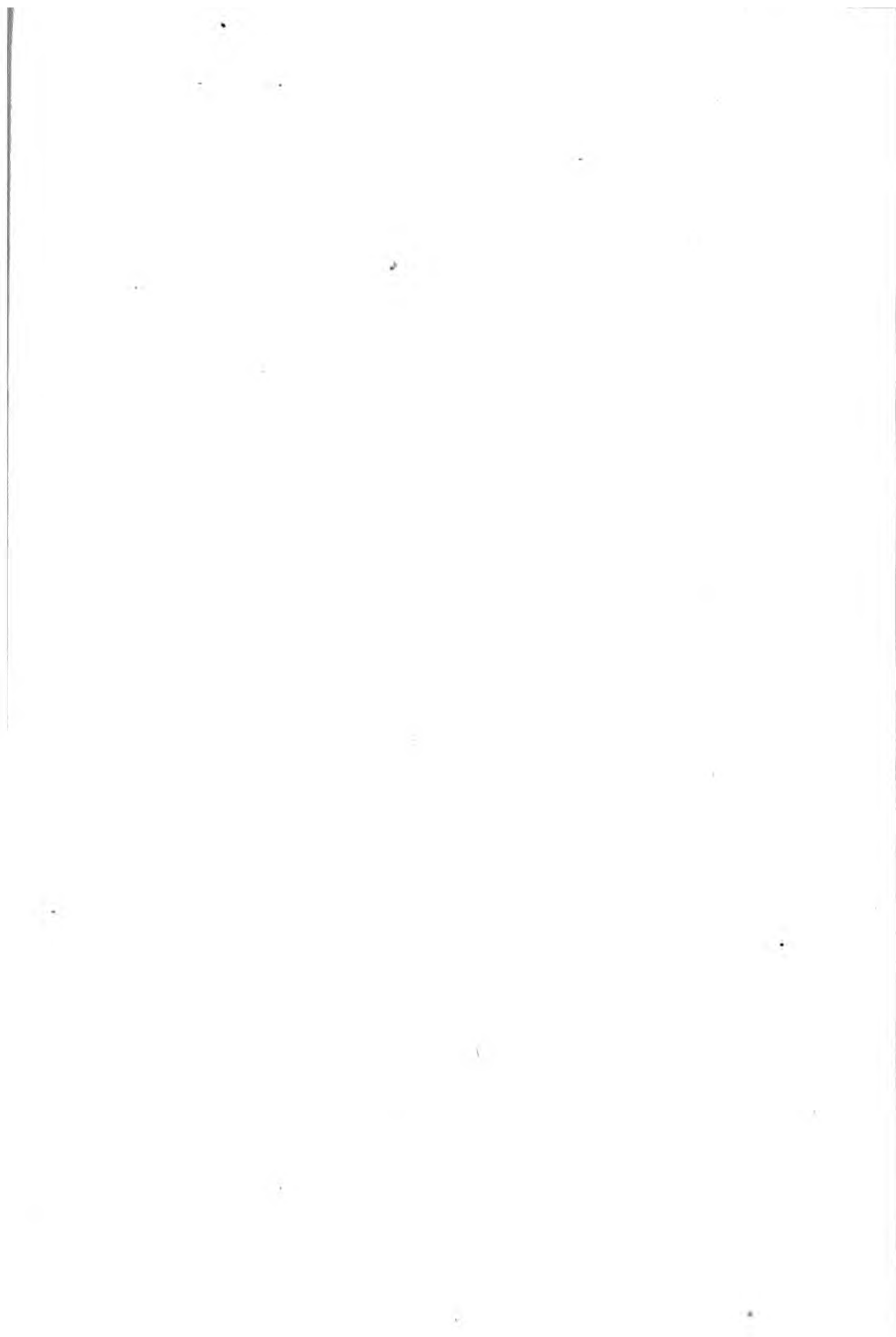
L'AMOUR

Quand Dieu forma d'un mot ce superbe univers,
L'Amour vint lui prêter sa force créatrice,
Pour tirer du néant tous les êtres divers
Qui devaient embellir le terrestre édifice.
L'Amour est, depuis lors, notre maître absolu.
A le bien pratiquer quiconque est résolu
Doit, pour l'objet aimé, renoncer à lui-même.¹
L'Amour arrive-t-il? soudain la raison fuit ;
Sur nous l'Amour exerce un souverain empire,
Et nos sens sont par lui plongés dans le délire.
Mais aussi quels transports, quel bonheur il produit !

Il semble, quand l'Amour autour de nous se joue,
Et souffle à notre cœur l'enthousiasme ardent,
Qu'un zéphir matinal caresse notre joue,
Et que les roses vont sur nous se répandant.²

LA CAUSE DU CHAGRIN

Chacun, me voyant attristée,
Désire en savoir la raison :
Celui que j'aime m'a quittée,
Et je suis seule à la maison.
Oui, son départ me désespère,
Et je crois, dans ma peine amère,
Être un ange exilé des cieux.³
Oh ! ne raillez pas ma souffrance,
Mais par des sons mélodieux
Procurez-moi quelque allégeance.
Le rossignol est accablé
Lorsque la rose l'abandonne ;
Mais, dès que la flûte résonne,
Il se sent presque consolé.⁴
Celui qui fit naître ma flamme,
Le confident de mes secrets,
N'est plus près de moi : désormais
A qui pourrai-je ouvrir mon âme ?⁵



NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

L'AMOUR

1

A le bien pratiquer (l'Amour) quiconque est résolu
Doit, pour l'objet aimé, renoncer à lui-même.

Le texte porte : *Dépose le vêtement de l'avoir et affranchis-toi de la dualité*, c'est-à-dire « cesse de te posséder toi-même, et ne forme plus qu'un avec ton bien-aimé. » Mais ce qui est une manière de parler juste et énergique en turc, ne serait pas même compris en français. J'ai donc dû donner un autre tour à cette phrase.

2

Il semble, quand l'Amour autour de nous se joue,
Et souffle à notre cœur l'enthousiasme ardent,
Qu'un zéphir matinal caresse notre joue,
Et que les roses vont sur nous se répandant.

On voit que Sidki sentait fortement le charme de l'amour, puisqu'elle trouve pour l'exprimer des images d'une grâce particulière, et qui ne seraient pas désavouées même par les meilleurs poètes de l'Europe.

LA CAUSE DU CHAGRIN

3

Oui, son départ me désespère,
Et je crois, dans ma peine amère,
Être un ange exilé des cieux.

Les mots d'*ange* et de *démon* reviennent fréquemment sous la plume des poètes orientaux, mais le premier de ces mots a été rarement aussi bien placé dans leurs vers qu'il l'est ici. En effet, l'amour étant le ciel même pour la personne qui en goûte les jouissances, il est naturel que, lorsqu'elle en est tout à coup privée, elle se regarde comme *un ange exilé*. Le grand poète persan Djami a été plus loin encore à ce sujet que Sidki, puisqu'il a dit quelque part : « Le paradis de l'éternité paraît une chose méprisable à celui qui habite le jardin délicieux de l'amour. »

4

Le rossignol est accablé
Lorsque la rose l'abandonne ;
Mais, dès que la flûte résonne,
Il se sent presque consolé.

De tous les instruments de musique, la flûte est celui pour lequel

les Turcs ont le plus de goût; elle a même à leurs yeux quelque chose de sacré, et les derviches-tourneurs s'en font accompagner pendant qu'ils exécutent leurs bizarres évolutions. Par conséquent, le rossignol, cet emblème de l'amour divin, doit trouver dans les sons de la flûte un adoucissement à ses maux.

5

Celui qui fit naître ma flamme,
Le confident de mes secrets,
N'est plus près de moi : désormais
A qui pourrai-je ouvrir mon âme ?

Cette exclamation me paraît touchante et bien sentie, et toute la pièce, en général, annonce une douce nature de femme, qui eût été bien mieux à sa place au sein de la civilisation européenne que sous le régime de fer de l'islamisme.

Sidki est la dernière des femmes poètes osmanlies que je ferai figurer dans ce recueil : il en existe pourtant trois autres encore qui sont : Fitnet, Léila Khanoum et Ani ; mais elles ont traité les mêmes sujets que Mihri et Sidki, et avec moins de talent. Ani a cependant composé un distique qui se fait remarquer par une piquante originalité et qui est assez estimé en Turquie ; elle y a voulu rendre cette idée que celui qu'elle aime la ravit par la beauté de sa figure, mais la désespère par son insensibilité. Voici la traduction de ce distique, pour l'intelligence duquel on n'oubliera pas que le lilas est en Orient, comme chez nous, une fleur de deuil :

LES ROSES ET LES LILAS.

J'ai, quand je me dépeins ton visage enchanteur,
Des roses dans les yeux, des lilas dans le cœur.

مُفْتِي أَبُو سُوُود

LE MUFTI ABOU SOUOUD

LES DEUX ÉCRITURES

Ce que la plume écrit sur un mince papier
Sans altération incessamment demeure ;
Ce qu'au papier du monde on ose confier
S'efface et disparaît sur l'heure.¹

IDÉE DE LA MORT

Ce beau corps est détruit, cette noble figure
N'offre plus aux regards qu'un air morne et glacé.
Qu'est l'homme après la mort ? une belle peinture
Dont, par l'effet du temps, la couleur a passé.²

LES JUSTES APPRÉHENSIONS

On se tiendrait heureux de sortir de la vie
Si l'on ne redoutait les horreurs du tombeau ;
Le dernier de nos jours en serait le plus beau
Si du grand Jugement la crainte était bannie.³

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

LES DEUX ÉCRITURES

1

Ce qu'au papier du monde on ose confier
S'efface et disparaît sur l'heure.

Cette expression de *papier du monde*, outre qu'elle est amenée ici par la comparaison, est conforme au génie de la poésie orientale. Elle s'applique aussi quelquefois, dans cette poésie, à la vie même¹, et c'est dans ce sens que le poète anonyme persan cité dans l'histoire de Cazvini a dit avec tant de noblesse : « La vie de l'homme est un *journal* dans lequel il ne doit écrire que de bonnes actions. » Au surplus, le Coran est sans doute la source où les écrivains musulmans ont puisé cette image, puisque nous y lisons que l'ange Sidjil est chargé d'écrire la vie de chaque homme, depuis son berceau jusqu'à sa tombe, sur un *rouleau de papier* qu'il dépose aux

¹ Nous disons bien en Europe « le tissu de la vie » ; entre *tissu* et *papier* la différence n'est pas grande.

pieds de l'Éternel, à l'instant où cet homme rend le dernier soupir.

Le mufti Abou Sououd a voulu, ainsi qu'on le voit, dans ces vers nous présenter le monde comme n'offrant aucune consistance, changeant et passant avec rapidité, par conséquent ne méritant pas qu'on se fie à ses promesses et qu'on en attende une félicité durable. Ce langage, si vrai d'ailleurs, est fort bien placé dans la bouche d'un chef de religion.

IDÉE DE LA MORT

2

Qu'est l'homme après la mort? une belle peinture
Dont, par l'effet du temps, la couleur a passé.

J'ai dit dans mes notes sur Lamii (p. 75), que « il y a chez les hommes supérieurs de tous les temps et de tous les pays, un courant d'idées qui les rapproche, à leur insu, les uns des autres. » En voici une nouvelle preuve, car il est impossible, en lisant ces vers, de ne pas se rappeler la belle tirade de lord Byron, au commencement de son poème du *Giaour*, sur l'aspect d'une femme qui vient d'expirer. Il nous la représente aussi, en quelque sorte, comme *une belle peinture dont la couleur a passé*. « Avez-vous remarqué, dit-il, cet air calme et angélique, cette douleur ravissante du repos, et le coloris faible mais délicat qui se mêle à la pâleur languissante de ses joues? Hélas! ces yeux tristement voilés ne lancent plus de feux, ne séduisent plus les cœurs, ne versent plus de larmes; ce front glacé par la mort effraie celui qui le contemple; etc. » Qu'on rapproche ces deux morceaux l'un de l'autre, et l'on verra qu'ils procèdent de la même inspiration poétique. Cependant, Byron ne devait pas connaître les vers d'Abou Sououd, car, bien qu'il ait vécu en Turquie, il n'était nullement versé dans la langue de ce pays.

LES JUSTES APPRÉHENSIONS

3

Le dernier de nos jours en serait le plus beau,
Si du grand Jugement la crainte était bannie.

Si le quatrain précédent rappelle un passage fameux de lord Byron, celui-ci reporte naturellement la pensée sur le monologue d'Hamlet, dans la tragédie de ce nom par Shakspeare. Voici les vers de ce monologue avec lesquels ceux du mufti ont le plus de rapport ; je me sers de la traduction de Ducis, qui est exacte :

Sans l'effroi qu'il inspire et la terreur sacrée
Qui défend son passage et siège à son entrée,
Combien de malheureux iraient dans le tombeau
De leurs longues douleurs déposer le fardeau !
Ah ! que ce port souvent est vu d'un œil d'envie
Par le faible agité sur les flots de la vie !
Mais il craint dans ses maux, au delà du trépas,
Des maux plus grands encore, et qu'il ne connaît pas.
Redoutable avenir, tu glaces mon courage.

(HAMLET, acte IV, scène I.)

غالب

GALIB

L'HOMME MALHEUREUX

Rien ne m'a réussi dans le cours de ma vie :
Parfois je suis allé jusqu'au seuil du bonheur,
Sans jamais rencontrer ce que cherchait mon cœur.
Au quatrième ciel, d'une course hardie,
Je suis monté sans voir Celui dont le secours
En des jours radieux change de tristes jours.
Oui, contre moi le sort évidemment conspire :
A la fête de Djem, où j'étais accouru,
Pas une seule coupe à mes yeux n'a paru.¹
Pèlerin plein d'ardeur, pieux jusqu'au délire,
Je me suis prosterné dans le Temple divin,
Priant Dieu d'adoucir mon funeste destin ;

Mais, hélas ! nul effet n'a suivi ma prière.
Dans le sacré miroir je me suis abîmé,
Sans que, venant à moi, le Maître bien-aimé
M'ait montré son visage éclatant de lumière.²
Enfin mon infortune est profonde à ce point,
Qu'ayant porté mes pas vers l'Orient splendide,
Le soleil devant moi ne se découvrit point,
Et qu'admis dans les lieux où le Sultan réside,
Brûlant au fond du cœur de contempler ses traits,
J'ai dû, sans l'avoir vu, m'éloigner du palais !³

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

1

A la fête de Djem, où j'étais accouru,
Pas une seule coupe à mes yeux n'a paru.

La fête de Djem ou Djemchid, cet ancien roi de Perse dont j'ai déjà plusieurs fois parlé, doit naturellement se célébrer avec des coupes, où l'on boit sans doute de bonnes liqueurs, puisque sa coupe enchantée en fait le principal sujet. Or, ne pas même voir une seule coupe à cette fête, n'est-ce pas jouer de malheur, comme on dit ?

2

Dans le sacré miroir je me suis abîmé,
Sans que, venant à moi, le Maître bien-aimé
M'ait montré son visage éclatant de lumière.

Parmi les instruments de magie à l'usage des Orientaux, le miroir joue le premier rôle, et ils l'emploient soit à faire apparaître une personne absente, soit à découvrir les secrets les plus cachés,

soit même à évoquer les morts. Il paraît aussi, par les vers ci-dessus, qu'on croit pouvoir, au moyen de ce talisman et de certaines pratiques mystérieuses, se procurer la présence de la Divinité elle-même, et l'on s'en croit tellement sûr, que ne pas réussir dans cette entreprise, c'est être malheureux, persécuté du sort. Cette superstition a pour premier auteur Pythagore. Elle était autrefois très-pratiquée en Thessalie, et les sorcières de ce pays écrivaient sur un miroir, avec du sang, les choses sur lesquelles on les consultait; elles exposaient ensuite le miroir aux rayons de la lune, et cet astre offrait la réponse. C'est ce que les latins appelaient « faire descendre la lune du ciel », *Cælo deducere lunam*.

3

Et qu'admis dans les lieux où le Sultan réside,
Brûlant au fond du cœur de contempler ses traits,
J'ai dû, sans l'avoir vu, m'éloigner du palais !

Voilà le trait qui a été réservé pour le dernier, comme exprimant le plus haut degré de malheur auquel un homme puisse parvenir. Pénétrer dans la demeure du Sultan et ne pas le voir, est une chose plus cruelle pour un bon Osmanli que de monter au ciel et de ne pas jouir de l'aspect de Dieu ! Tout l'esprit de l'Orient est là, suivant moi.

سُلطان مَحْمُود ب

LE SULTAN MAHMOUD II

PRIÈRE

Je demande, Seigneur, une chose de toi :
Fais la grâce à Mahmoud que, d'une âme soumise,
D'après ta volonté toujours il se conduise,
Car peut-on s'égarer en marchant sous ta loi ?
Il est ton humble esclave : empressé de te plaire,
Il veut à t'obéir consacrer tous ses jours ;
Que le Prophète aussi lui prête son secours,
Et son règne sera glorieux et prospère. '

LE VERRE D'EAU

Un lac d'une faible étendue
Offre un délicieux tableau :
La grâce y domine, et la vue
Croit contempler un verre d'eau.²

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

PRIÈRE

1

Il (Mahmoud) est ton humble esclave ; empressé de te plaire,
Il veut à t'obéir consacrer tous ses jours ;
Que le Prophète aussi lui prête son secours,
Et son règne sera glorieux et prospère.

Aucun des monarques qui ont occupé le trône de Constantinople ne fut plus dévoué à son culte que le sultan contemporain Mahmoud II. Son obéissance à ce qu'il croyait être la volonté divine était entière et absolue, et c'est sans doute dans une inspiration de cette nature qu'il puisa le dessein d'anéantir la redoutable milice des janissaires, et la force nécessaire pour le mettre à exécution. Aussi le sceau dont il se servait pour les actes impériaux portait-il gravé ce passage du Coran (chap. VII, vers. 44) : « Louanges à Dieu, qui nous a conduits à la direction ! Nous n'aurions pas été en état de nous diriger, si Dieu ne nous avait dirigés lui-même. » C'est donc de l'observation exacte de sa religion que ce prince attendait la *gloire* et la *prospérité* de son règne ; et, bien que ses réformes n'aient pas

porté tous les fruits qu'il était en droit d'espérer, il faut convenir que Mahmoud II s'est fait une place assez distinguée dans l'histoire. On ne peut pas du moins lui reprocher la mollesse dans laquelle se sont plongés plusieurs des sultans ses prédécesseurs, car il ne redoutait ni les fatigues du corps, ni les travaux de l'esprit.

A ce propos, je dirai que les Musulmans ont des maximes admirables sur les devoirs de la royauté ; une des plus curieuses, à mon avis, par l'originalité de l'expression, est celle-ci : « Un roi doit ressembler à la rose, qui couche sur des épines pour faire le charme de tout ce qui l'entoure. » Voici encore, à ce sujet, la traduction un peu paraphrasée de fort beaux vers turcs qui sont tombés sous ma main, mais dont j'ignore l'auteur :

LES VERTUS D'UN ROI.

Comme un fleuve abondant doit couler sa justice,
Et les arbres divers qui croissent sur ses bords
Doivent en ressentir l'influence propice,
Et devenir plus beaux, plus nombreux et plus forts.
Ainsi qu'un grand jardin regardant son empire,
Qu'avec un tendre soin il cultive ses fleurs,
Et, les rendant l'objet de toutes ses faveurs,
Qu'il fasse que chacun en passant les admire.
Quand du brûlant soleil l'action dure encor,
Qu'il pleuve doucement sur leur tige embrasée,
Et que chaque matin il descende en rosée
Sur leur front éclatant d'azur, de pourpre et d'or.

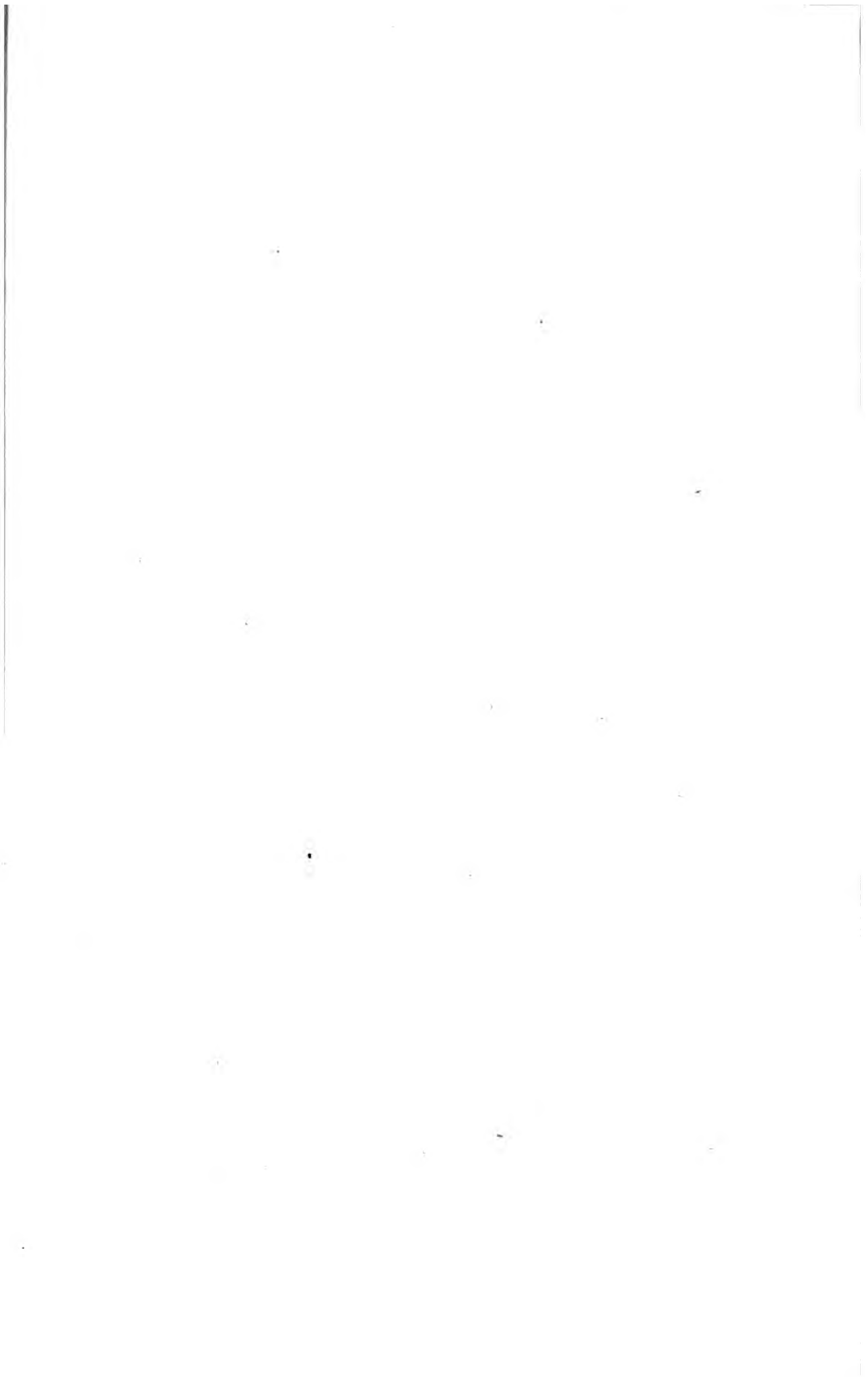
LE VERRE D'EAU

2

La grâce y domine (dans un petit lac) et la vue
Croît contempler un verre d'eau.

M. de Hammer critique cette pièce, « dont, dit-il, la tournure n'est pas plus nouvelle, que l'idée n'en est poétique.¹ » Mais je me permettrai de n'être pas tout à fait de l'avis de l'illustre orientaliste; rien, en effet, ne me paraît plus gracieux qu'un petit lac, qui, entouré de verdoyantes prairies, ressemble assez bien à de l'eau dans une coupe d'émeraude. C'est là ce que le sultan Mahmoud avait sans doute remarqué dans les belles vallées de Thérapia et de Bu-yuckdéré, et ce qui lui a inspiré cette espèce de bon mot poétique. La même idée m'est venue à moi, en contemplant les jolis petits lacs de Sempach, de Lovertz et d'Egeri, en Suisse.

¹ *Die Wendung eben so wenig neu, als der Gedanke poetisch ist. Gesch. der osm. Dichtk., t. IV.*



نَجَاتِي

NEDJATI

LE MONDE

Ce monde est une hôtellerie
Où chacun reste peu de jours,
Et sur sa muraille noircie
Écrit pourtant : « O mes amours ! »¹

LA DESTINÉE COMMUNE

Qu'est-ce que cette terre ? une triste demeure
Où quelquefois on rit, mais plus souvent on pleure ;
Où les plaisirs sont courts et bien longs les ennuis.
Ce qu'on nomme palais n'est qu'un cachot ; et puis,
Qu'on ait été monarque ou mendiant, n'importe,
Il faut qu'on se retire, et par la même porte.
Un seul lambeau de toile est notre habit à tous,
Habit fin ou grossier, il est vrai ; mais pour nous
Quelle est la différence ? — et la tombe profonde,
Gueule de crocodile, engloutit tout le monde.
Si cette gueule avait une langue, aux humains
Elle dirait : « A moi mènent tous les chemins. »²

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

LE MONDE

1

Et sur sa muraille noircie
Écrit pourtant : « O mes amours ! »

Le texte porte : *O mon maître !* en faisant rapporter ce mot à *caravansérail*. Je ne pouvais conserver cette expression masculine, puisque j'ai employé le terme d'*hôtellerie*. Mais, indépendamment de ce motif, j'ai jugé que l'exclamation de « ô mes amours ! » rendait mieux en français la pensée de l'auteur, qui a voulu dire que chaque homme attache son cœur au monde, comme s'il ne devait jamais s'en séparer, le proclame son idole, l'objet de sa tendresse éternelle, tandis qu'il doit bientôt en partir, comme un voyageur dont la destination est plus éloignée. Les Orientaux affectionnent beaucoup ce genre de comparaison, si juste d'ailleurs. Chardin dit qu'on lisait sur le fronton d'un magnifique caravansérail bâti par Abbas le Grand à Cachan, en Perse, un distique signifiant :

« Le monde est un caravansérail, et nous sommes une caravane ;
« Dans un caravansérail, n'élevez point de caravansérail. »

LA DESTINÉE COMMUNE

2

. et la tombe profonde,
Gueule de crocodile, engloutit tout le monde.
Si cette gueule avait une langue, aux humains
Elle dirait : « A moi mènent tous les chemins. »

Après Job, cet homme de douleur qui a si bien peint les misères de la vie, sa courte durée et la terrible nécessité de rendre ses comptes au souverain Juge, il semblait difficile de trouver des expressions capables de réveiller l'attention sur un semblable sujet. Cependant Nedjati me paraît avoir résolu le problème, car sa comparaison de la tombe avec une *gueule de crocodile* offre une image à la fois effrayante et tout à fait neuve. Continuant et augmentant cette métaphore, il va jusqu'à supposer que la tombe peut avoir une *langue*, et il lui prête une parole sévère, qui rappelle la majesté de nos livres saints.

FIN

NOTICE BIOGRAPHIQUE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

DE

CHACUN DES POÈTES QUI FIGURENT

DANS CE RECUEIL.

AASCHIK, surnommé PACHA, naquit dans l'Anatolie, sur la fin du treizième siècle, et vécut sous les règnes d'Orcan et d'Amurat I. Il s'adonna à la poésie mystique et chercha à marcher sur les traces du fameux Djélaleddin-Roumi et de son fils Véled, dit le Sultan, en composant un grand poème de vingt mille vers, dans la forme *mesnévi*, soit en vers à rimes doubles, où il est question de l'essence et des attributs de Dieu, des facultés de l'âme, des effets de l'amour divin et d'autres sujets analogues. Il mourut en 1332. C'est le plus ancien des poètes de la Turquie, et ses poésies y sont l'objet, non-seulement d'une vive admiration sous le rapport littéraire, mais encore d'une espèce de culte religieux.

ABOU SOUOUD (LE MUFTI), surnommé *Al Amadi* ou la Colonne, parce qu'il est regardé comme le plus grand des muftis qu'ait possédés l'empire ottoman, naquit à Constantinople, en 1490, passa par différents grades dans la corporation des docteurs de la loi, et habita successivement plusieurs villes, sièges de ses fonctions, notamment Brousse; puis, en 1545, fut appelé par le sultan Soliman I^{er} à la plus haute dignité du sacerdoce musulman. Là, pendant le long espace de trente-quatre années, il se signala par la sagesse de ses décisions, au nombre desquelles il faut compter le fetva rendu par lui au sujet des poésies du célèbre Hafiz, qu'il déclara, contre l'avis de quelques zélés croyants, non contraires à la religion. Abou Sououd se délassait de l'austérité de ses fonctions par la culture des lettres, et c'était un poète distingué. Il a composé des vers en arabe, en persan et en turc. Son élégie sur la mort de Soliman I^{er} peut soutenir la comparaison avec celle que le premier des lyriques ottomans, Baki, a écrite sur le même sujet. Il mourut en 1574.

ACHMET III (LE SULTAN), fils de Mahomet IV, succéda, en 1703, à son frère Mustapha II, que les janissaires révoltés avaient précipité du trône. Son premier soin fut pourtant de faire périr les chefs de cette sédition, à laquelle il devait l'empire. C'est sous son règne que Charles XII trouva un asile à Bender, après la défaite de Pultawa. Ce monarque eut à soutenir des guerres contre les Russes, les Persans et les Vénitiens, et il chassa ces derniers de la Morée. Les janissaires lui firent éprouver, en 1730, le même sort qu'à son frère, et il mourut prisonnier, dans le vieux sérail, à l'âge de soixante-quatorze ans.

ALI VAZI naquit à Philippopoli, dans la Romélie. Il s'adonna à la jurisprudence, toutefois en alliant à ces travaux la culture des lettres et de la poésie, et il s'occupa assez longtemps à traduire en turc les Fables de l'Indien Bidpaï, en quoi il réussit parfaitement, car ses compatriotes assurent qu'il règne beaucoup de grâce et de facilité dans cette version. On raconte que le grand-vizir Lutfi-Pacha n'approuva pas l'emploi qu'Ali Vazi avait fait de ses loisirs, et qu'il lui adressa même des reproches à cet égard, en lui disant qu'il aurait dû les employer à la composition de quelque ouvrage de jurisprudence. Mais l'historien Ramazzanadzé, qui occupait un emploi important à la cour du sultan, vengea noblement le poète, car il lui acheta son ouvrage au prix de cinquante ducats, et le mit sous les yeux de Soliman I^{er}, qui fut tellement charmé de cette lecture, qu'il adressa de sa main une lettre à Ali Vazi, pour lui annoncer sa nomination au poste important de juge à Brousse. Cet écrivain mourut en 1543.

AMURAT II (LE SULTAN) succéda à Mahomet I^{er}, son père, en 1421, à l'âge de dix-huit ans. Son premier soin, en montant sur le trône, fut de faire mettre à mort un imposteur nommé Mustapha, qui se prétendait fils de Bajazet I^{er}, et qui avait disputé le sceptre à son père. Il enleva aux Grecs toutes les places qu'ils occupaient sur la Mer Noire, le long des côtes de la Thrace, dans la Macédoine et dans la Thessalie. Il se rendit ensuite maître de Smyrne, et, à son retour, il s'empara, après un siège long et opiniâtre, de la place de Salonique, alors au pouvoir des Vénitiens. Son étoile pâlit cependant devant Jean Huniade, qui battit un de ses généraux et lui tua trente mille hommes. Un traité de paix ayant mis fin aux hostilités, Amu-

rat choisit ce moment pour abdiquer en faveur de son fils Mahomet II, encore enfant. Une croisade des chrétiens contre l'empire ottoman fit qu'il remonta sur le trône pour repousser les ennemis ; il fut victorieux , et Ladislas, roi de Pologne , périt dans la mêlée. Après cet exploit, Amurat descendit encore du trône, et alla oublier sa grandeur et ses soucis au sein d'une délicieuse retraite qu'il s'était créée à Magnésie, dans l'Asie Mineure. Il en sortit pourtant une fois pour combattre un nouvel adversaire non moins redoutable que les précédents, le fameux Scanderbeg. Enfin, il mourut à Andrinople, en 1451, à l'âge de quarante-sept ans. Ce prince aimait les lettres et les cultivait lui-même ; il était de plus poète, mais peu de vers émanés de lui se sont conservés. Les Turcs honorent sa mémoire comme celle d'un de leurs plus grands souverains.

AMURAT III (LE SULTAN), fils de Sélim II, succéda à son père en 1575. Il fit étrangler ses cinq frères, mais cette exécution avait été autorisée par un fetva du mufti, ce qui dut mettre la conscience du prince en repos. Il porta la guerre en Perse et y fit trois campagnes qui ne furent pas heureuses. Mais il prit sa revanche contre les Allemands, qui éprouvèrent des défaites et perdirent la ville de Raab, l'une des places les plus importantes de la Basse-Hongrie. Ce sultan avait coutume de se déguiser, comme le calife Haroun-al-Raschid, et de parcourir ainsi, sans être connu, les rues de sa capitale, afin d'apprendre par lui-même ce qui s'y passait. On raconte que, dans une de ces courses mystérieuses, il se mit en rapport avec un cuisinier nommé Férhad, à qui il reconnut des talents d'une autre nature que ceux qu'exigeait sa profession, qu'il l'attacha à sa personne et en fit plus tard son grand-vizir. Amurat III était un prince

très-voluptueux ; mais il fit ensuite amende honorable à cet égard. Il mourut en 1594, à l'âge de cinquante ans.

AMURAT IV (LE SULTAN) succéda, à l'âge de quinze ans, à son oncle Mustapha I^{er}. Il manifesta de bonne heure un caractère cruel et se proposa de régner par la crainte. Il abhorrait le tabac et ordonna le supplice des fumeurs ; mais il était plus indulgent pour le vin, dont il usait largement lui-même. Une première campagne qu'il entreprit en personne contre la Perse, fut couronnée de succès, et l'importante ville d'Érivan devint sa conquête. Mais Bagdad était au pouvoir des Persans, et Amurat ne pouvait souffrir que la ville qui avait l'honneur de posséder le tombeau d'Abou-Hanifah, restât la propriété de ces dissidents. C'est pourquoi il en entreprit le siège, par l'intermédiaire de son grand-vizir Hafiz-Pacha, qui, malgré son activité et ses talents, éprouva plusieurs échecs successifs, et finalement fut obligé de se retirer. Quelques années après, Amurat marcha lui-même contre cette ville, et la prit d'assaut. Il ordonna le massacre des trente mille prisonniers persans qu'il avait faits, mais cette horrible tuerie ne s'accomplit qu'aux deux tiers, grâce à la noble et courageuse intervention du musicien-poète Schakuli (voyez p. 236). A son retour de cette heureuse expédition, le sultan fit une entrée triomphale à Constantinople, à cheval et revêtu de l'habit persan, ce qui était une grande nouveauté pour les Osmanlis. Amurat conclut la paix avec la république de Venise, afin d'être plus libre dans la grande expédition qu'il projetait contre la chrétienté ; mais une mort prématurée, résultat de l'abus qu'il faisait du vin et des liqueurs fortes, vint l'assaillir, le 1^{er} mars 1640. Il comptait à peine trente-deux ans. Ce monarque ternit les qualités guerrières et le talent poétique dont le

Ciel l'avait doué, par une cruauté sans exemple, même parmi les empereurs turcs. Il fit périr presque tous ses vizirs, et l'on évalue à cent mille le nombre de ses victimes.

BAJAZET (LE PRINCE) était particulièrement aimé de la fameuse Roxelane, sa mère, qui voulut le faire monter sur le trône, au préjudice de Mustapha, fils aîné de Soliman I^{er}, et issu d'une autre femme. Elle parvint par ses intrigues à perdre l'infortuné Mustapha dans l'esprit de son père qui, le croyant coupable, le fit mettre à mort. Mais Roxelane étant venue à mourir, on découvrit toutes les manœuvres auxquelles elle avait eu recours, et comme le prince Bajazet, qui devait en profiter, y avait pris une large part, Soliman devint furieux contre lui et résolut de lui ôter la vie à son tour, en expiation de la mort qu'à cause de lui il avait donnée à son autre fils. Bajazet, qui était déjà marié et avait plusieurs enfants, se réfugia en Perse; mais Soliman trouva moyen de l'atteindre sur la terre étrangère, et le malheureux prince fut empoisonné avec toute sa famille, en 1561. Il était ami des lettres et de la poésie, qu'il cultivait lui-même avec succès.

BAJAZET II (LE SULTAN) succéda, en 1481, à Mahomet II, son père. Djem, son frère cadet, pensa pouvoir lui disputer la couronne, et une grande bataille se livra entre eux dans les plaines de la Bithynie; mais le sort prononça en faveur de Bajazet. Djem crut devoir en appeler à un second combat, qui lui fut encore défavorable. Bajazet resta donc en paisible possession du trône, qu'il garda l'espace de trente-deux ans. Il déclara d'abord la guerre au roi de Naples, pour obtenir la restitution de la place d'Otrante, qu'il prétendait lui appartenir; mais les

Napolitains effrayés accédèrent immédiatement à cette demande. Bajazet tourna ensuite ses armes contre la Caramanie, qui voulait se soustraire au joug ottoman, et s'empara de la ville de Tarsis. Puis il attaqua les mameluks ; mais cette terrible milice lui fit essuyer un sanglant échec ; toute son armée fut mise en déroute, et il faillit succomber lui-même. Il conclut alors la paix et restitua la ville de Tarsis. Ayant fait en secret de grands armements maritimes, il attaqua à l'improviste la république de Venise, à laquelle il prit Lépante, Modon, Coron et Durazzo ; mais ensuite, les Vénitiens ayant conquis sur les Turcs l'île de Sainte-Maure, il y eut un traité de paix dont la restitution de cette île fut la base. C'est alors que Bajazet II, libre de son temps, eut une singulière fantaisie pour un monarque : il se mit à étudier la médecine avec une assiduité qui lui laissait peu d'instantes pour la gestion des affaires publiques. Il fut empoisonné par son médecin, à l'instigation de son fils Sélim I^{er}, qui monta sur le trône à sa place. Bajazet avait alors soixante-quatre ans ; sa mort arriva en 1512.

BAKI (MOLLA-MAHMOUD-ABDUL), le premier des poètes lyriques et même des poètes en général qu'ait produits la Turquie. Il naquit à Constantinople, en 1526. Fils du muezzin de la mosquée de Mahomet II, il suivit la carrière des docteurs de la loi, et professa dans différentes écoles, tout en cultivant cette poésie qui devait non-seulement faire sa gloire, mais encore lui frayer la route aux honneurs. Car Soliman le Grand ayant eu connaissance de ses vers, les apprécia tellement, qu'il lui fit d'abord donner la place de chef de l'école ou *Médressé* de Silivri, avec un traitement assez considérable, puis, pour l'avoir plus près de sa personne, l'appela à Constantinople même. Là, s'établit entre

le sultan et le poète un de ces commerces où disparaissent les noms de protecteur et de protégé, pour ne laisser subsister, malgré la distance des rangs, que celui d'amis. C'est de ce nom glorieux que se paraient autrefois les Auguste, les Virgile et les Horace. Poète distingué lui-même, Soliman aimait à entendre les vers si philosophiques et si harmonieux de Baki, qui lui adoucissaient les amertumes de la royauté. Ce prince crut même ne pas déroger en se constituant le panégyriste de son ami, et les vers qu'il composa à ce sujet sont particulièrement estimés des Turcs lettrés (voyez page 36). Baki, de son côté, loua souvent Soliman dans ses différentes poésies, et presque toujours avec une grâce et une délicatesse qu'envieraient les meilleurs poètes européens ; mais ce qui prouve jusqu'à quel point cet écrivain était sincère dans l'attachement qu'il manifestait pour le sultan, c'est qu'après la mort de celui-ci, c'est-à-dire lorsqu'il n'avait plus rien à attendre de lui, il exhala ses regrets dans une élégie d'une profonde sensibilité en même temps que d'une haute poésie, et qui passe pour le chef-d'œuvre du genre. Ce grand poète mourut le 11 avril 1600. Son *Divan* a été plusieurs fois réimprimé en Turquie, et M. de Hammer en a donné la traduction en vers allemands ; Vienne, 1825 ; 1 vol. in-8°.

BÉLIGHI était natif de Constantinople, et faisait partie du corps des janissaires. On a peu de renseignements sur lui ; tout ce qu'on sait, c'est qu'il vivait dans la première moitié du seizième siècle : on ignore l'époque de sa mort.

DÉLIBOURADER, autrement nommé GAZALI, était originaire de Brousse. D'abord directeur du *Médressé* de Bajazet, dans cette ville, il s'attacha ensuite à la fortune du prince Kor-

koud, qu'il accompagna en Égypte. Après la mort funeste de ce prince, Délibourader se retira, accablé de douleur, dans une cellule au pied du mont Olympe. Il rentra ensuite dans la vie active et redevint directeur de *médressé* dans différentes villes, telles que Sivrihissar, Akhser, Amasie. Enfin, renonçant à la carrière de l'enseignement, il obtint du sultan une pension capable de le faire vivre, et se fixa dans le lieu de la résidence impériale de Beschiktache, où il bâtit à la fois une mosquée, un couvent et un bain. Là, il acquit un nouveau protecteur dans la personne du defterdar Alexandre-Tschélébi. Changeant encore d'existence, il se rendit à la Mecque, où il éleva une mosquée et un jardin. En hébergeant les caravanes de pèlerins qui se rendaient au Temple, il acquit assez de fortune pour vivre fort à son aise. Mais l'inconstance de ses goûts le porta à se rendre à Constantinople, où il construisit un bain qui devint le rendez-vous général de tout ce qu'il y avait d'amateurs du plaisir dans cette capitale. Le café, l'opium, les sorbets, et d'autres espèces de jouissances y abondaient. L'autorité s'inquiéta à la fin de ces réunions, et les fit cesser. Délibourader avait de grands talents en tout genre; il connaissait la musique, avait une superbe écriture (talent très-estimé en Orient), et était même versé dans la médecine. Mais il fit, comme poète, un détestable usage des facultés que le Ciel lui avait départies, car il composa plusieurs ouvrages tellement licencieux, que les titres mêmes ne sauraient en être cités : il a mérité pour cela d'être flétri du surnom d'Arétin des Ottomans. Ce n'est pas pourtant qu'il n'eût quelques qualités; il savait du moins être reconnaissant des bienfaits qu'il avait reçus, et la douleur que lui fit éprouver le supplice du prince Korkoud, dont il osa faire l'apologie en présence de son meurtrier couronné, l'honore aux yeux de la postérité. Il mourut en 1534.

DJEM (LE PRINCE) était doué de tous les avantages du corps et de l'esprit, et occupait la première place dans le cœur de Mahomet II, son père, qui aurait voulu qu'il le remplaçât sur le trône après sa mort. Mais à peine le conquérant de Constantinople avait-il fermé les yeux, que Bajazet II prétendit, en sa qualité d'aîné, avoir seul des droits au trône. Il lui livra donc bataille et le vainquit sous les murs de Brousse, ville dans laquelle Djem avait, dix-huit jours durant, exercé la souveraineté, y ayant fait battre monnaie et dire la prière en son nom. Ce malheureux prince gagna la Syrie et l'Égypte, et de là fit un pèlerinage à la Mecque et à Médine. Puis, pour échapper à son frère qui le poursuivait à toute outrance, il fit demander l'hospitalité à Pierre d'Aubusson, grand-maître des chevaliers de Rhodes. Cette demande lui fut accordée, et Djem, accompagné seulement de trente personnes, fut reçu dans cette île avec honneur. Transféré ensuite en France, il habita d'abord la ville du Puy, en Velay, puis le bourg de Sassenage, près de Grenoble, où la belle comtesse Philippine-Hélène lui adoucit les ennuis de la captivité. Il entretint assez longtemps, depuis, une correspondance amoureuse avec cette dame. Quelques mois après, il fut conduit à Bourgneuf, en Limousin, où l'on montre encore aux voyageurs la tour où il fut enfermé. Enfin, remis au pape Alexandre VI, le trop fameux Borgia, Djem fut étroitement gardé au Vatican, puis, dit-on, empoisonné à Naples, où on l'avait conduit. Djem mourut à l'âge de trente-six ans, en 1595. C'était un poète dans toute la force du terme ; car ses vers ont du feu, de la grâce, de l'invention. Dès l'âge de dix ans, il s'était signalé sous ce rapport, et avait dédié au sultan, son père, un poème intitulé *Djemchid et Korchid*. Il se forma une cour de poètes, dont les principaux étaient : Haïder, son garde des sceaux, et Saadi, son ministre des finances.

FASLI, surnommé KARA ou *le Noir*, naquit à Constantinople, et suivit les leçons du poète Sati, dont il devait égaler et même surpasser la réputation. Il remplit les fonctions de secrétaire du Divan, place très-délicate et qui exige autant de discrétion que de talent, de la part de celui qui en est chargé. Tous les instants que son emploi lui laissait de libres, il les consacrait à la poésie, pour laquelle le Ciel semblait l'avoir créé. Il écrivit un assez grand nombre de compositions en vers, dont les deux plus célèbres sont *la Forêt de Palmiers*, imitation du *Gulistan* de Saadi, et le poème allégorique de *la Rose et le Rossignol*, charmant ouvrage, où domine la plus riante imagination, et que semble avoir inspiré un amour vrai de la nature, dont il personnifie les plus aimables productions, telles que les fleurs, les oiseaux, la rosée, etc. Le soleil et les saisons y jouent aussi leur rôle, et le tout se rapporte symboliquement à l'homme, qui y est représenté avec ses différents âges, ses passions, ses plaisirs, ses peines, et enfin ses continuelles aspirations vers sa céleste patrie. Dans ce poème, Fasli paraît avoir voulu résumer toutes les fables de l'Orient, pour en tirer un sens raisonnable et complet. Loin de se traîner, comme le font trop souvent les Turcs, sur les traces des Persans, il pense par lui-même et met en scène des personnages neufs, dont il est réellement le père, comme Homère l'était de ses héros et de ses dieux. Fasli mérite donc une place à part entre les poètes turcs, non-seulement à cause de son style, qui est facile, coulant et coloré, mais encore comme génie créateur. Il mourut en 1563.

FAZIL était fils de Tahir-Pacha qui remplit des charges considérables à la cour des sultans, et fut lui-même élevé dans le sérail. Il cultiva de bonne heure les lettres et composa plusieurs

ouvrages. Son principal titre de gloire est le *Livre des Femmes*, qu'il écrivit à l'imitation de deux ouvrages arabes intitulés, l'un *les Mille et un Garçons*, et l'autre *les Mille et une Filles*, par Mahomet-Ben-al-Hussein. Dans ce poème, Fazil passe en revue les femmes de trente-cinq nations diverses, il en dessine les principaux traits, en loue les qualités et en critique les défauts. Il parle ensuite des rapports des sexes entre eux, dit quels sont les moyens de se faire aimer, de former des unions heureuses, etc. Il y a de la verve poétique dans cet ouvrage, mais, ainsi que je l'ai dit dans les Notes, l'auteur ne respecte pas assez les lois de la décence. Fazil mourut en 1810.

GALIB naquit à Constantinople, en 1757. Fils d'un musicien chargé de battre la mesure pendant qu'on jouait de la flûte, dans un couvent de derviches-tourneurs, il se lia avec les docteurs de la loi les plus distingués de son temps, et puisa dans cette société le goût du mysticisme qui forme le fond de sa poésie. Dès sa première jeunesse, il composa des vers et se fit surtout connaître par un poème allégorique intitulé *la Beauté et l'Amour*. De nombreux ouvrages sortirent ensuite de sa plume, dont la plupart traitent de sujets religieux. Il chanta aussi son protecteur, Sélim III, par la faveur duquel il obtint le poste de scheik de Galata. En bon musulman, Galib fit le pèlerinage de la Mecque, au retour duquel il mourut, en 1795, à Damas, où il est inhumé.

GUVAHI vivait au temps de Sélim I^{er}, dont il était le protégé. Il a écrit des gazels qui n'ont rien de remarquable, mais son imitation du *Livre des Conseils* du poète persan Attar jouit encore d'une juste réputation en Turquie. On ignore l'époque précise de sa mort.

HAFIZ (LE GRAND-VIZIR) occupa, à deux reprises différentes, ce haut emploi sous Amurat IV, dont il avait épousé la sœur. Doué de grandes facultés intellectuelles, il les consacrait d'abord au service de l'État, puis, dans ses moments de loisir, à la culture des lettres et particulièrement de la poésie. La similitude de son nom avec celui du premier poète lyrique persan, paraît avoir excité en lui une noble émulation de marcher sur ses traces. Cependant c'est sur des sujets plus dignes d'un grand-vizir qu'il exerça son talent poétique, car, au lieu de chanter le vin et l'amour, il célébra le courage et le triomphe des guerriers ; il avait coutume de réciter lui-même ses poésies en présence des troupes qu'il commandait, afin d'enflammer leur ardeur, comme faisait anciennement Tyrtée. Il écrivit quelquefois des dépêches en vers au terrible sultan, son maître, qui y répondait de même. Hafiz-Pacha fut tué en plein Divan, le 9 février 1632, par des révoltés qui avaient envahi le palais impérial.

HASSAN, autrement nommé **VASLÉTI**, appartenait à l'ordre des derviches *kalvétî* ou solitaires, et était originaire de Kastémouni, dans l'Asie Mineure. Il a composé beaucoup de gazels mystiques à l'usage des derviches, ses confrères, qui en faisaient leurs délices. Cependant il s'est quelquefois exercé sur d'autres matières, et, quoique religieux, a célébré les fêtes de la cour du sultan Achmet III, sous lequel il vivait. La réception qui fut faite en Turquie à l'infortuné Charles XII, après la défaite de Pultawa, n'obtint pas l'approbation de Hassan, qui écrivit une pièce de vers contre l'illustre réfugié suédois.

HIBÉTULLA, femme poète, était une sultane ou princesse

du sang ottoman, sœur de Mahmoud II ; elle naquit vers la fin du dix-huitième siècle. Son talent poétique, non moins que ses charmes extérieurs, la firent rechercher de tout ce qu'il y avait de plus distingué à son époque. Elle eut même une cour, du sein de laquelle s'élevait un nuage d'encens, qui lui fit croire un instant au dévouement et à la fidélité des hommes. Mais elle fut cruellement détrompée de cette chimère par une de ces révolutions de palais, si communes dans la région qu'elle habitait : jetée au fond d'une prison, elle se vit abandonnée de tous ses anciens courtisans. C'est alors qu'en présence du supplice qui lui était réservé et qu'elle prévint par le poison, elle exprima, dans de touchantes stances, son amer désenchantement du monde et ses ardentes aspirations vers le Ciel.

IBN KATIB, autrement nommé IASIDJIOGLI, habitait avec son frère Bijan, poète comme lui, la ville de Gallipoli, dans la Turquie d'Europe. Il traita exclusivement des sujets religieux ; son principal ouvrage est intitulé *Merveilles du temps et curiosités pour les yeux et pour l'esprit*. Il y est question de l'établissement de l'islamisme, de la naissance, de la vie et des miracles de Mahomet, des préceptes du Coran et d'autres choses semblables. C'est une véritable théologie musulmane en vers. Les deux frères travaillaient ordinairement ensemble et s'inspiraient l'un de l'autre. Ibn Katib vécut et mourut dans le quinzième siècle.

KÉMAL (LE MUFTI) vivait sous Sélim I^{er}, qu'il accompagna dans sa conquête de l'Égypte, et par ordre duquel il traduisit un ouvrage historique sur les anciens rois de ce pays. On raconte qu'il prit la liberté d'avertir le sultan que l'armée deman-

dait à revenir promptement en Turquie, ce dont il avait été informé par une chanson de soldats qui lui était tombée sous la main, et que le monarque, loin de désapprouver sa démarche, l'en récompensa par un présent. Kémal était alors revêtu de l'important emploi de kadiasker, qu'il échangea, quelque temps après, contre la suprême dignité de mufti. Il aimait les lettres et les cultivait avec succès. On a de lui un poème intitulé *Nigaristan*, ou Galerie de portraits, et un autre poème, regardé comme son chef-d'œuvre, sous le titre de *Joseph et Zuléika*. Ces deux ouvrages sont imités du persan. Kémal mourut en 1534.

KORKOUD (LE PRINCE) fut quelque temps en possession du trône, comme son oncle Djem, de triste et poétique mémoire, l'avait été ; mais, vaincu comme lui par les armes de son compétiteur, le sultan Sélim I^{er}, son frère, il songea à se dérober par la fuite au ressentiment du vainqueur. Celui-ci, toutefois, chercha à le rassurer par les témoignages d'une feinte douceur, qui portèrent le malheureux prince à différer son départ pour l'Europe. Ce délai lui fut fatal, car Sélim le fit étrangler. Korkoud demanda une heure de sursis à l'exécuteur de la sentence, et il l'employa à écrire une pièce de vers où il reprochait à son frère les crimes nombreux qu'il avait commis pour monter sur le trône, et appelait sur sa tête la vengeance céleste. Sans avoir eu le mérite de Djem comme poète, Korkoud ne laissa pas de se distinguer sous ce rapport, et il eut aussi la gloire de protéger les littérateurs et les poètes ; sa cour en était remplie. La mort de Korkoud eu lieu en 1512.

LAMII (MAHOMET-BEN-OSMAN-BEN-ALI-NAKKASCH), un des plus grands et des plus féconds poètes qu'ait produit la Tur-

quie. Sa famille était originaire de la grande Bukarie, et son aïeul Ali, après avoir étudié à Samarcande, vint se fixer dans l'Asie Mineure, où il habita la mosquée attenante au château-fort de Brousse. C'est là que naquit Lamii, vers la fin du quinzième siècle. Il s'instruisit à l'école des Ulémas, puis entra dans l'ordre des derviches *nakschbendi*, et devint enfin cheik de Brousse. Malgré ses occupations obligées, il trouva le temps de composer un nombre prodigieux d'ouvrages, tant en prose qu'en vers. La littérature persane eut en lui un digne interprète; il commença ses travaux en ce genre par la traduction du grand poème mystique de Djami, intitulé *le Souffle de l'humanité*, et de plusieurs autres livres ascétiques du même auteur. Puis il publia la version d'un roman intitulé *la Beauté et le Cœur*, par Fettahi, et plus tard un recueil d'histoires, sous le titre d'*Exemples à suivre*. Il commenta le *Gulistan* de Saadi ainsi que les œuvres mystiques de Mir Hussein de Nichapour, reproduisit en vers les vieux poèmes persans de *Vamik et Azra*, de *Vaïzé et Ramin*, d'*Absal et Selman*, etc., et ensuite la jolie allégorie intitulée *le Papillon et le Flambeau*; enfin traduisit, par ordre de Soliman, les œuvres poétiques d'Ansari et de Djorchani. Outre cela, il composa beaucoup d'ouvrages originaux, consistant en gazels, cassides, énigmes et pièces de vers de toute espèce. Malgré la multiplicité de ses travaux, Lamii a un style soigné et correct, et, comme Delille en France, Pope et Dryden en Angleterre, Annibal Caro en Italie, il semble avoir composé ce qu'il a traduit. Toutefois, sur son déclin, il se reprochait les fautes qu'il avait commises dans ses ouvrages et que les infirmités de la vieillesse ne lui permettaient pas de corriger (voyez p. 69). Ces scrupules exagérés sont, du reste, communs à tous les écrivains supérieurs; la médiocrité seule croit toujours avoir très-bien fait. Lamii mourut en 1531.

MAHMOUD II (LE SULTAN), né en 1785, succéda, en 1808, après une sanglante révolution, à son frère Mustapha IV, qu'il laissa vivre d'abord, mais qu'il fit plus tard périr avec ses enfants, parce qu'il cherchait à remonter sur le trône. Une grande énergie de volonté était le partage de ce sultan, qui pensa que le seul moyen de rendre un peu de vie à la puissance ottomane s'affaissant sur elle-même, était de lui infuser les idées et de lui faire adopter les institutions européennes. Il résolut donc d'anéantir le redoutable corps des janissaires, ce qu'il exécuta, avec une immense effusion de sang, le 16 juin 1826. Différentes réformes gouvernementales, toujours dans le sens des mœurs de l'Occident, suivirent cet acte de vigueur ; mais ces innovations, si contraires à l'esprit musulman, qui, comme on sait, est stationnaire de sa nature, lui aliénèrent le cœur d'une grande partie de ses sujets. C'est sous son règne que la Grèce, opprimée depuis si longtemps, leva l'étendard de l'indépendance, et finit, après six ans de guerres et de massacres, par redevenir un peuple. Déjà, le 6 juillet 1827, Mahmoud II avait signé le traité qui rendait à eux-mêmes les descendants de Léonidas, mais le canon de Navarin vint, quelques mois plus tard, y mettre le sceau définitif. Prince instruit et éclairé, Mahmoud aimait les lettres et faisait quelquefois des vers. Sa mort, que l'on croit avoir été hâtée par du poison que lui aurait versé une main fanatique, arriva en 1839. Il avait cinquante-quatre ans.

MAHOMET II (LE SULTAN) succéda, en 1451, à son père Amurat II, qui déjà l'avait appelé au trône dès son jeune âge, mais pour y remonter plus tard, à cause des circonstances devenues trop graves pour un souverain de treize ans. Deux années à peine s'étaient écoulées depuis sa prise de possession du

trône, que Mahomet II marcha, à la tête d'une armée de trois cent mille hommes, contre Constantinople. Comme il commençait à bâtir une forteresse sur la rive européenne du Bosphore, les ambassadeurs de Constantin-Dragozès vinrent pour l'engager à renoncer à cette entreprise : « Les deux rivages sont à moi, répondit fièrement Mahomet : celui d'Asie parce qu'il est habité par des Ottomans, et celui d'Europe parce que vous ne savez pas le défendre. » Au bout de cinquante-cinq jours de siège, pendant lesquels le sultan avait lui-même pointé des canons, Constantinople tomba en son pouvoir, et le malheureux empereur grec succomba, les armes à la main. Ce grand événement eut lieu le 29 mai 1453. Un horrible carnage fut le résultat de la prise de la ville. Mahomet ne fut pas aussi heureux contre Scanderbeg, roi d'Albanie, ni contre Huniade, qui lui firent essuyer des échecs. Mais il prit sa revanche contre la ville de Corinthe, qu'il emporta d'assaut, et contre le Péloponèse, qu'il soumit à ses armes. Il s'empara encore de Trébizonde, siège de l'empire de Comnène, puis de Caffa, autrefois Théodosie. Repoussé avec perte par Pierre d'Aubusson, dans son attaque contre l'île de Rhodes, il se vengea sur la ville d'Otrante, qu'il prit après dix-sept jours de siège, et dont il fit cruellement périr le gouverneur, et passer la garnison au fil de l'épée. La triste aventure d'Irène, mise à mort par ce sultan, pour apaiser le peuple et les soldats, aventure révoquée en doute par quelques écrivains, et notamment par Voltaire, ne paraît malheureusement que trop réelle. Mahomet II était instruit et parlait avec facilité le grec, l'arabe et le persan ; il possédait aussi le latin. Ami des lettres et de la poésie, qu'il cultivait lui-même, il donnait des pensions à trente auteurs de différents pays, notamment au grand poète persan Djami, et au

savant indien Khodja-Djihan. Il mourut à l'âge de cinquante-deux ans, en 1481.

MÉSIHI, originaire de Pirstina, près d'Ouskoub, en Macédoine, s'attacha d'abord au grand-vizir Ali-Pacha, dont il devint le secrétaire pour les affaires du Divan impérial. Il avait obtenu cette place au moyen d'une pétition en vers, sous forme de casside, où se révélait un véritable talent poétique. Mais Mésihi ne remplit pas avec une grande assiduité les devoirs de son emploi, et c'est moins son penchant pour la poésie qui en était cause, que son extrême amour du plaisir. Il se trouvait, en effet, au rapport des biographes turcs, plus souvent dans les tavernes et autres lieux de divertissement, que dans le cabinet du ministre. Néanmoins, ce manque d'exactitude ne lui fit pas perdre son emploi, le grand-vizir Ali ne voulant pas laisser sans ressources un poète aussi distingué ; seulement un supplément de paie qu'il touchait du gouvernement lui fut retiré. Après la mort d'Ali, Mésihi s'attacha, en la même qualité, à un autre grand-vizir nommé Iounis-Pacha, mais sans rien changer à ses anciennes habitudes. Le cachet particulier du talent de Mésihi est la grâce, la délicatesse et beaucoup de feu dans la peinture du sentiment de l'amour. Il fut apprécié de ses contemporains, et il paraît que sa gloire offusqua même le poète de cour Sati, car celui-ci crut devoir lui écrire en vers, pour lui reprocher des larcins littéraires commis à son préjudice. Mais Mésihi repoussa ce reproche dans des vers pleins d'esprit, où il dit, entre autres choses, *qu'il n'avait pas coutume, comme les enfants, de manger ce qui avait été déjà mâché*. Outre ses poésies élégiaques, Mésihi a laissé des Descriptions de villes, ainsi que des Épîtres auxquelles il a donné le titre fleuri de *La Rose à cent feuilles*. Il mourut en 1512.

MIHRI, femme poète, était native d'Amasie. Son goût pour la poésie se manifesta de fort bonne heure, et la mit en rapport avec les principaux auteurs de son temps, dont quelques-uns, tels que Sati et Guvahi, éprouvèrent un tendre penchant pour elle, penchant qui, toutefois, ne fut pas payé de réciprocité, par la raison que le cœur de la jeune muse était pris ailleurs. Mihri n'en resta pas moins en fort bon rapport littéraire avec ces poètes ; mais son amour, amour bien malheureux, fut pour le jeune Alexandre, fils de Sinan-Pacha, qui n'y répondit que par la froideur la plus blessante. Les charmes extérieurs étaient pourtant, non moins que l'esprit le plus distingué, le partage de cette amante rebutée. La similitude de position, ainsi que de talent poétique entre Mihri et la fameuse Lesbienne, lui fit donner le surnom de *Sapho musulmane*, qu'elle eût mérité, du reste, par la seule mélodie de ses vers brûlants d'amour. Mais ce qui l'en distingue, pour son honneur, c'est qu'elle mena toujours une vie si pure, que ceux-là même qu'elle rebutait ne songèrent pas à attaquer sa réputation ; plus heureuse en cela qu'une autre femme poète, qui vivait à peu près en même temps qu'elle, et qui chanta l'amour comme elle, mais qui vivait dans un pays bien différent, la célèbre Louise Labé, dite la Belle-Cordière, dont la calomnie s'efforça de ternir la gloire. Mihri vécut et mourut dans le commencement du seizième siècle, sans qu'on puisse préciser la date de sa naissance et de sa mort, comme si cette douce et gracieuse apparition devait rester enveloppée d'un mystère qui ajoute encore à ses charmes.

MISRI, autrement nommé NIASI, naquit dans un village de l'Asie Mineure nommé Soganli, et fut élevé au Caire, en Égypte. Son esprit, naturellement religieux, acquit dans le commerce

des cheiks et des docteurs de la loi, un penchant au mysticisme qui le porta à approfondir les questions les plus ardues du culte musulman. Il paraît que le résultat de ses investigations ne fut pas tout à fait favorable à ce culte ; car, après avoir exercé une espèce d'apostolat dont le fondement avait quelque chose de chrétien (puisqu'il prêchait qu'il fallait satisfaire à la justice de Dieu et expier ses fautes, si l'on ne voulait encourir les vengeances célestes), il se mit à composer des vers dans lesquels l'incarnation de Jésus-Christ était clairement indiquée. Il poussa même la hardiesse jusqu'à faire chanter ses poésies dans les mosquées. On peut juger quel scandale une telle conduite souleva parmi les zélés mahométans. Dénoncé au mufti, il devait s'attendre à être irrémissiblement condamné, mais, plus tolérant ou plus admirateur de son talent que la multitude, le chef de la religion prononça en ces termes : « Le sens de ces vers ne peut être connu et entendu que de Dieu et de Misri. » Le peuple parut d'abord se contenter de cette décision, qui avait quelque chose de l'ambiguïté des anciens oracles. Mais, peu de temps après, une nouvelle dénonciation fut portée contre Misri, cette fois au sultan lui-même (Achmet II), qui ordonna de réunir toutes les poésies de l'auteur et de les soumettre de nouveau au mufti, pour qu'il en fit un jugement définitif. Ce dernier s'en tira encore en homme habile et courageux : il déclara que les vers de Misri devaient être livrés aux flammes, et qu'il était défendu d'en composer dans le même sens, mais que Misri seul devait être épargné, « parce que, ajouta-t-il, il ne faut point porter de sentence contre ceux qui sont possédés de l'enthousiasme. » Misri mourut en 1699.

NABI, natif de Roha, l'ancienne Édesse, en Mésopotamie,

vint à Constantinople, sous le règne de Mahomet IV, et s'attacha à Mustapha-Pacha, qui, nommé séraskier dans la guerre contre la Morée, l'emmena avec lui et l'entoura d'une grande faveur. Ce protecteur étant venu à mourir, Nabi entreprit le pèlerinage de la Mecque et de Médine, au retour duquel il séjourna quelque temps à Alep. Là il fit la connaissance de Baltadji-Mahomet, qui, en sortant de la charge de grand-vizir, avait été nommé au gouvernement de cette ville. Ce personnage témoigna à son tour beaucoup de bienveillance à Nabi, qui, plus tard, fut appelé par Koprili, dernier des grands-vizirs de ce nom, à remplir la place de directeur de la Chambre des comptes d'Anatolie, puis celle de contrôleur des dépenses de la cavalerie. Nabi a écrit beaucoup d'ouvrages, tant en prose qu'en vers; mais la plupart sont des éloges de vizirs, de pachas et d'autres grands dignitaires de l'empire ottoman, ce qui n'offre pas un bien vif intérêt pour les étrangers. Il a aussi composé des vers religieux, où il prodigue les images et les métaphores les plus pompeuses pour honorer l'islamisme et son fondateur. Mais le véritable titre de gloire de Nabi, ce qui lui assigne un rang distingué parmi les poètes turcs, c'est le poème didactique ayant pour titre *Instructions à mon fils*. Cet ouvrage est un cours non-seulement de morale, mais encore d'enseignement littéraire et scientifique, où il y a du style, de la pensée, et une verve assez remarquable. La tendresse paternelle a mieux inspiré Nabi que le désir de payer aux grands, en monnaie de poète, c'est-à-dire en louanges, le prix de services reçus ou attendus d'eux. Cet auteur mourut le 12 avril 1712.

NEDJATI, autrement nommé ISSA, était originaire d'Amasie. Il habita quelque temps la ville de Brousse, où il entre-

tint un commerce littéraire avec Ahmed, surnommé Pacha, poète lyrique qui jouissait d'une assez grande réputation avant l'apparition de Baki, dont la renommée éclipsa celle de tous ses prédécesseurs. Nedjati se concilia les bonnes grâces de Mahomet II, en composant un gazel à sa louange, dont il lui donna connaissance d'une manière assez curieuse : il attacha le papier sur lequel ces vers étaient tracés, au turban d'un favori du prince, et ce dernier, en jouant avec lui aux échecs, aperçut l'écrit en question, le lut et en fut très-satisfait. Pour en récompenser l'auteur, il le nomma secrétaire du Divan impérial, avec un bon traitement. Nedjati a composé, sous forme de gazels, de cassides et d'élégies, un nombre considérable de poésies qui jouissent en Turquie d'une assez grande réputation. Il mourut en 1508.

NÉFII (OMER), poète satirique, naquit à Erzeroum et vint à Constantinople, où, en assez peu de temps, il se fit remarquer par son talent pour la poésie. D'abord, comme tant d'autres, il célébra dans ses vers les hommes en place, à commencer par le sultan ; seulement il le fit avec plus d'art et de finesse que tous ses rivaux. Aussi obtint-il un rang à part, et fut-il l'objet de la bienveillante attention d'Amurat IV. Mais la véritable vocation de Néfii n'était pas pour la louange, c'était pour la satire, genre dangereux en tous pays, et en Turquie plus que partout ailleurs. Et non-seulement Néfii s'attaqua à des poètes comme lui, mais il osa encore prendre à partie les personnages les plus haut placés dans la hiérarchie sociale, des pachas, des vizirs, des grands-vizirs, les derviches et jusqu'aux Ulémas eux-mêmes. Il était facile de prévoir où cela le mènerait. Son recueil de satires intitulé *les Flèches du destin* eut un grand succès, et

le sultan Amurat lui-même voulut le connaître. Cette lecture le divertissait au suprême degré, lorsque tout à coup la foudre tomba à ses pieds. Le monarque crut voir là un avertissement du Ciel de ne pas continuer cette récréation, et il déchira les pages qu'il tenait à la main, puis éloigna le poète de sa cour. Cependant il le rappela plus tard et lui conféra même un emploi dans la perception des impôts. Mais l'orage grondait sur la tête de Néfii, qui ne tarda pas d'y succomber. Les Ulémas, qui avaient une vengeance personnelle à exercer contre lui, saisirent l'occasion d'une satire qu'il avait composée contre le vizir Beïram-Pacha, récemment revenu d'exil, et, sous couleur de défendre l'autorité civile attaquée, ils satisfirent leur propre ressentiment. Néfii fut donc, par eux, condamné à mort dans le courant de l'année 1635. (Voyez quelques détails au sujet de son exécution page 117.)

OSMAN étudia de bonne heure sous les docteurs de la loi, et le devint lui-même. Il exerça ses fonctions d'abord à Kaisariéh, sa patrie, puis à Scutari, où il prêchait dans une des mosquées de cette ville. Il vint plus tard à Constantinople, et s'attacha à un monastère de derviches, où il remplit également l'emploi de prédicateur. C'est là qu'il mourut en 1684, et qu'il est inhumé. Il a composé des hymnes religieux qui ne sont pas sans mérite.

RAGHIB (LE GRAND-VIZIR), surnommé *le Sultan des poètes et le Président des vizirs*, naquit en 1702, et manifesta dès son enfance le goût de l'étude et les plus heureuses dispositions. Aussi ne tarda-t-il pas à attirer les regards et à se concilier la faveur des personnes marquantes de l'époque. Après avoir passé

par différents emplois dans le gouvernement, il devint, en 1736, *mektoubji-effendi*, c'est-à-dire secrétaire-général du grand-vizir. L'année suivante, il fut envoyé comme ministre plénipotentiaire au congrès de Niemirow, où il se signala par son talent diplomatique, et conclut avec le représentant de l'Allemagne un traité qui offrait des avantages à la Sublime-Porte. Il fut, à son retour, nommé *reis-effendi*, ou ministre des affaires étrangères, et, quelque temps après, élevé à la dignité de pacha à trois queues. Successivement gouverneur d'Aïdin, d'Alep et de l'Égypte, il fut enfin appelé, sous le règne d'Osman III, au poste suprême de grand-vizir, que, par une heureuse exception à la règle commune, il conserva jusqu'à sa mort. Raghîb fut un des hommes les plus remarquables du dernier siècle. Supérieur par son esprit aux croyances vulgaires de l'Orient, il l'était encore par ses idées politiques à la tendance traditionnelle du gouvernement dont la direction lui était confiée; et il ne tint pas à lui que l'empire ottoman ne sortît de la vieille ornière et ne se rajeunît au contact de la civilisation européenne, car la mort le surprit au milieu de ces grands desseins. Indépendamment de *Lettres* et de *Rapports administratifs et diplomatiques*, qui annoncent un homme d'État consommé, Raghîb est auteur d'une foule d'écrits purement littéraires et d'un *Divan*, où domine en général la philosophie la plus élevée. Son chef-d'œuvre est le *Vaisseau des Connaissances*, qui, pour me servir d'une expression tout orientale, vogue majestueusement sur l'océan de la renommée. Raghîb ne pouvait manquer de protéger les littérateurs, et il le fit avec noblesse et discernement, comme aussi il leur fournit les moyens d'augmenter leur instruction en fondant à Constantinople une bibliothèque, qui, depuis, a porté son nom. Ce personnage éminent mourut en 1763.

SATI (AÏVAZ) naquit à Carasou, en Crimée, où son père exerçait l'humble profession de bottier. Le jeune homme dut même, pendant quelque temps, prendre part aux travaux paternels ; mais le feu poétique qui couvait en lui ne permit pas qu'il laissât s'ensevelir ainsi ses facultés et son avenir. Il s'achemina donc vers Constantinople, où il se fit bientôt connaître par d'excellentes poésies. Prédécesseur de Baki, il lutta avec avantage contre Ahmed et Nedjati, qui tenaient alors le sceptre littéraire. Sa fécondité était prodigieuse ; aussi y a-t-il beaucoup de négligences dans ses ouvrages, remplis d'ailleurs de beautés. Comme tous les poètes nés sans fortune, il eut, dans les commencements, à lutter contre le besoin, et il était obligé de se faire payer ses vers au fur et à mesure qu'il les composait. Quelques historiens prétendent que sa misère était augmentée par son intempérance ; mais ce bruit n'était peut-être qu'une vengeance de ses rivaux. Quoi qu'il en soit, Sati jugea à propos d'ajouter à la profession peu lucrative de poète celle de devin, et il prédisait, dit-on, l'avenir au moyen de figures tracées sur le sable. Mais bientôt il ne fut plus dans le cas de recourir à cet expédient, ni à la vente de ses vers, pour vivre ; la faveur impériale vint le visiter. Admis dans l'intimité de Sélim I^{er}, il reçut le titre de *poète de la cour*, qui l'astreignait à fournir un certain nombre de cassides et de gazels à différentes époques de l'année. Il fut ensuite nommé historiographe de Sélim. Sa position alors excita d'autant plus l'envie, qu'il était parti de plus bas, et il devint l'objet de vives attaques de la part des autres poètes. Outre un nombre assez considérable de pièces détachées, Sati a laissé les poèmes suivants : *le Flambeau et le Papillon, le Livre de Ferruck, les Amoureux et les Aimés, Schirin et Meuloud, les Roses et le Printemps*, ainsi qu'un

recueil de *Prédications* et un autre de *Bons mots*. Il mourut en 1546.

SÉLIM I^{er} (LE SULTAN) acquit le sceptre, en 1512, par un parricide. Il l'affermi plus tard entre ses mains par le supplice de sept de ses neveux et de ses deux frères Achmet et Korkoud. Deux ans à peine s'étaient écoulés depuis sa prise de possession du trône, que, jaloux de donner carrière à son amour des combats, Sélim porta la guerre en Perse, et vainquit Schah-Ismaël dans une sanglante bataille qui se donna à Tchalderan. Tour-nant ensuite ses armes contre l'Égypte, il s'en empara et détruisit la milice, jusqu'alors si redoutée, des mameluks. A cette conquête il joignit celle de la Syrie, de la Palestine et d'une grande partie de l'Arabie. Le dernier des califes abassides, qui résidait au Caire, lui céda, en outre, ses droits à l'imamat, ce qui donna la suprématie à la maison ottomane sur tous les autres princes musulmans. Sélim était sobre, courageux, infatigable, libéral ; mais toutes ces qualités furent comme effacées par un penchant extrême à la cruauté, qui se manifesta, indépendamment des assassinats rappelés plus haut, par le meurtre d'un grand nombre de personnages importants, et surtout de ses vizirs, qui payèrent à peu près tous de leur tête l'honneur qu'ils avaient eu de l'approcher ; si bien qu'une espèce de dicton populaire naquit à cette époque : on souhaitait à quelqu'un qu'on regardait comme son ennemi de « devenir vizir de Sélim. » Aussi ce monarque a-t-il reçu de ses contemporains et conservé dans la postérité le surnom de YAVOUZ, ou *le Féroce*. Sélim, toutefois, aimait et protégeait les lettres, et il fut lui-même un bon poète. Sa mort arriva, en 1520, dans le village précisément où il avait fait empoisonner son père. Il était dans sa cinquante-quatrième année.

SÉLIM II (LE SULTAN) succéda, en 1566, à son père Soliman I^{er}, qu'il fut bien loin d'égaliser en talent et en vertu. Bravant ouvertement la loi du Prophète, il ne craignit pas de s'abreuver outre mesure de la liqueur défendue, et, pour que nul n'en ignorât dans sa capitale, il faisait tirer un coup de canon à chaque verre de vin qu'il avalait. Jamais il ne commanda les armées en personne, mais, renfermé ou plutôt enseveli dans son harem, il y goûta ces voluptés énervantes qui font descendre celui qui s'y abandonne sans frein au niveau de la brute. Un grand fait d'armes eut lieu néanmoins sous le règne de ce prince : ce fut la conquête de l'île de Chypre, mais accomplie par un de ses généraux, Mustapha-Pacha. Un an après, en 1571, la perte de la mémorable bataille de Lépante, contre don Juan d'Autriche, mit l'empire ottoman sur le penchant de sa chute, et c'en était fait du croissant si les chrétiens eussent su profiter de leurs avantages. Cependant Sélim II continuait de se livrer à ses goûts favoris, qui hâtèrent sa fin ; il mourut en 1574, à l'âge de cinquante-deux ans. Doué du talent des vers, il eut le tort de ne faire servir le plus beau des arts qu'à la peinture d'un amour qu'il ne devait guère ressentir au milieu des malheureuses esclaves décorées du nom de ses femmes.

SÉLIM III (LE SULTAN) naquit en 1762, et monta sur le trône des sultans en 1789. Alors la Porte était engagée dans une terrible guerre contre l'Autriche et la Russie, et deux grandes batailles furent perdues par les généraux turcs. La Servie devint une province autrichienne, tandis que la Russie s'adjugeait Bender, Akerman, la Moldavie, la Bessarabie. Toutefois un traité de paix intervint, en 1791, entre la Turquie et l'Autriche ; mais Catherine II continua les hostilités pour son compte, et avec des

succès toujours nouveaux. Le peuple, dans sa fureur, avait déjà incendié plusieurs quartiers de Constantinople, et Sélim pouvait croire son règne et l'empire qu'il gouvernait près de leur fin, lorsque l'intervention de l'Angleterre et de la Prusse sauva la puissance ottomane. Le 9 janvier 1797, fut signé le fameux traité de Jassy, qui arracha à la Russie la majeure partie de ses conquêtes, et permit à la Porte de respirer. Dans la guerre de coalition de l'Europe contre la France, Sélim garda la neutralité; toutefois, à l'instigation des cours de Vienne et de Saint-Pétersbourg, il refusa de recevoir l'ambassadeur français Sémonville. Mais ce qui troubla tout à fait l'harmonie entre la Turquie et la France, ce fut notre expédition d'Égypte. Devenu premier consul, Bonaparte se hâta de renouer des relations avec la Porte, et ces relations n'ont pas cessé depuis. Cependant, Sélim III chercha à réaliser le projet qu'il avait dès longtemps conçu, d'introduire les institutions européennes dans ses États; déjà il avait un corps de canonniers, une artillerie légère, une infanterie armée de baïonnettes, enfin des troupes sur le pied de celles des nations civilisées. Mais ces innovations si utiles soulevèrent contre lui le vieux levain du fanatisme musulman: des révoltes éclatèrent, et le malheureux Sélim fut précipité du trône. Enfermé dans un kiosque converti en prison, il y languit jusqu'à ce qu'un ordre de Mustapha IV, son successeur, l'y fit étrangler. Ce tragique événement arriva le 28 juillet 1807. Sélim était âgé de quarante-cinq ans. Ce prince avait du talent, des vues élevées, et était animé d'un véritable amour des lettres, qu'il cultivait lui-même dans ses loisirs. Sa poésie a de la grâce, de l'abandon, du coloris, et les élégies qu'il composa dans sa prison respirent une douce sensibilité, bien qu'on ai-

mât mieux ne pas l'entendre si souvent parler des larmes que lui arrache sa position.

SIDKI, femme poète, puisa dès son bas âge, dans la société de son père, Kamer-Mahomet, qui était un des membres les plus distingués de la corporation des Ulémas sous Mahomet IV, le désir de l'instruction et le goût de la littérature. Elle se plaisait à composer des vers mystiques, et deux poèmes empreints de ce caractère sont sortis de sa plume ; l'un est intitulé *le Trésor des lumières*, et l'autre la *Réunion des sciences*. Elle a également laissé un *Divan*, dans lequel se lisent des vers très-touchants consacrés à la mémoire de son père. Un autre sentiment, qui fait vibrer le cœur des femmes dans tous les pays du monde, l'amour, lui fournit aussi d'heureuses inspirations et contribua à sa gloire. Elle mourut en 1703, et son corps repose, suivant le vœu qu'elle en avait exprimé, à côté de celui de l'auteur de ses jours, dans un couvent situé aux portes de Constantinople.

SOLIMAN I^{er} (LE SULTAN), dit *le Grand, le Magnifique, le Législateur*, (Soliman II pour les historiens qui comptent comme un règne l'époque où Soliman-Tschélébi disputa l'empire à Josué et à Moussa), naquit en 1494, et monta sur le trône en 1520. A cette époque, Gazalibeg, gouverneur de Syrie, avait usurpé la souveraineté et prétendait régner à Damas ; mais sa défaite et sa mort suivirent de près sa criminelle tentative. Attaqué par la Hongrie, Soliman s'empara de Belgrade, de Péterwaradein et de plusieurs autres villes. Il prit ensuite l'île de Rhodes qui, depuis plus de deux siècles, appartenait aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Marchant de nouveau contre

la Hongrie qui s'était soulevée, il en opéra la soumission, et gagna la fameuse bataille de Mohacz, où le roi Louis II perdit la vie. Il forma alors une plus grande entreprise, et, à la tête de deux cent cinquante mille hommes, il vint mettre le siège devant Vienne; mais le succès ne couronna pas son audace, et, après dix-huit jours d'inutiles efforts, il fut obligé de battre en retraite. Il se vengea de cet échec sur la Hongrie, où il remporta de nouveaux avantages. Mais Charles-Quint s'émut de ces envahissements de l'islamisme, et parut en Autriche à la tête de cent-vingt mille hommes. Alors Soliman se tourna vers l'Orient, et la Perse devint le théâtre de sa gloire. Il prit Van et plusieurs autres places du Diarbékir ou Mésopotamie, ainsi que de la haute Arménie, et, après une sanglante bataille, entra en triomphateur dans Bagdad. Il poussa même jusqu'à Tauris, où il dicta la paix à Schah-Tamasp. Cependant, Barberousse gagnait à Soliman les principales îles de l'Archipel, ravageait les côtes de l'Italie, et lui procurait de riches dépouilles. Ce sultan, toutefois, ternit sa gloire en s'emparant par trahison de la Hongrie, dont il relégua le jeune roi Zapolski et sa mère dans un simple fief en Transylvanie. Le dernier exploit de Soliman I^{er} fut la prise de Sigeth, après un siège qu'il dirigea en personne. Une fièvre d'un mauvais caractère, résultat sans doute de ses fatigues, l'emporta, au sein même de son triomphe, en 1566. Il avait soixante-douze ans. Ce monarque fut le plus remarquable des sultans turcs; il possédait presque toutes les qualités qui font les grands souverains, âme noble et généreuse, génie vaste et entreprenant, esprit droit, courage guerrier, amour de la justice, respect même de l'humanité, malgré la toute-puissance dont il était revêtu, et les habitudes du rang où il était placé. Quelques taches cependant obscurcissent sa vie: j'en ai déjà

fait connaître une ; mais la plus forte est son aveugle soumission aux volontés de cette altière Roxelane qui, par ses artifices et l'ascendant de sa beauté, parvint à gouverner celui qui gouvernait une partie du monde, et à lui faire fouler aux pieds les lois mêmes de la nature. Un des fleurons les plus brillants de la couronne de Soliman I^{er} fut la protection éclairée qu'il accorda aux lettres, protection qui fit éclore tant de chefs-d'œuvre, semblable au soleil dont l'action donne l'éclat aux fleurs et la saveur aux fruits. Non-seulement ce prince était l'ami des poètes, mais encore il ne craignait pas de prendre ce beau titre dans ses compositions. Son siècle fut pour la Turquie ce que fut plus tard celui de Louis XIV pour la France, et l'on peut ajouter, à la louange du sultan ture, qu'il fit plus que le monarque français, puisqu'il prêcha d'exemple l'amour des lettres et de la poésie, en se montrant lui-même, au milieu de ses grandes préoccupations, bon littérateur et poète distingué.

THALII (MAHOMET) naquit à Kastamouni, dans l'Anatolie ou Asie Mineure, et devint, sous Sélim I^{er}, secrétaire du corps des janissaires. Dans l'intervalle de ses fonctions, il composait des vers, dont quelques-uns ont mérité d'être conservés. On raconte que le sultan lui dit un jour : « Mais je crois vous avoir aperçu au milieu des janissaires qui pillaient la maison de Dukaginogli, à Amasie ? » — « Oui, sans doute, répondit Thalii avec sang-froid, j'y étais, mais pour les empêcher de le faire. » Cette réponse, qui n'était peut-être pas l'expression de la vérité, fut bien reçue du monarque. Thalii entreprit plus tard un ouvrage en prose et en vers, dont Sélim était lui-même le héros ; mais il paraît que le sultan y découvrit des attaques déguisées contre lui, car il devint furieux contre Thalii, qui n'échappa à sa

vengeance que par une prompte fuite. On ignore l'époque de la mort de ce hardi poète.

VEHBI (HASSAN-HOSAMI) était fils d'un négociant estimé de Constantinople. Son penchant pour les vers se révéla de bonne heure, et il en faisait une grande quantité en peu de temps ; on va même jusqu'à dire qu'il pouvait en produire deux mille par jour, ce qui serait prodigieux, même en admettant que ces vers ne fussent pas de première qualité. Son chronogramme sur la bataille du Pruth, qui se donna en 1711 et qui fut favorable à la Porte, attira sur lui l'attention d'Achmet III, qui l'en récompensa par sa nomination à une place de directeur de *médressé*, nomination que le monarque écrivit de sa propre main. Vehbi se constitua dès lors le chantre des fêtes et solennités de la cour, et il consacra un volume tout entier (c'est un peu long) à la célébration des réjouissances qui eurent lieu à l'occasion de la circoncision des quatre fils d'Achmet. On sent combien ce genre de travail était peu favorable à la vraie poésie ; aussi Vehbi n'obtint-il pas sur le Parnasse ottoman le rang que la nature semblait lui avoir destiné. Cependant, au milieu de son volumineux *Divan*, composé de vers de circonstance, se trouvent quelques pièces différentes qui décèlent un esprit fin, délicat et d'un charmant épicurisme, et font regretter qu'il ne se soit pas plus souvent abandonné à son inspiration naturelle. On ne saurait assigner une date précise à la mort de Vehbi, qui vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle.

YAHIA (LE MUFTI), fils du mufti Sékéria, naquit en 1561, et étudia sous le célèbre écrivain religieux Abdul-Djébarzadé. Il fit, en la compagnie de son père, le pèlerinage de la Mecque,

et devint ensuite directeur de *médressé*, dans différentes villes plus ou moins importantes ; puis fut successivement nommé juge à Alep, à Damas, au Caire, à Andrinople, et à Constantinople même. Montant rapidement en grade, il obtint la place importante de grand-juge d'Anatolie, puis de Romélie, et enfin arriva au poste suprême de mufti. Il fut cependant déposé deux fois de cette dignité, la première pour ne s'être pas montré favorable à l'élévation au trône du sultan Amurat IV, et la seconde à l'occasion d'une révolte de troupes sous le grand-vizir Hafiz. Mais, rentré ensuite et définitivement en possession de son titre de mufti, il exerça, dix ans consécutifs, cette haute charge avec un talent et une sagesse dont le souvenir s'est conservé dans les annales ottomanes. Toutes les mesures importantes qui furent prises sous le règne d'Amurat IV, avaient été conseillées ou approuvées par le mufti Yahia. Le peuple avait une telle vénération pour lui, qu'à sa mort il accompagna en foule son convoi et témoigna la plus grande douleur de cette perte. Yahia était non-seulement très-versé dans les matières religieuses et dans le droit, qui ne font qu'un en Turquie, mais encore il était littérateur et poète. Il a traduit en vers le *Nigaristan* ou *Galerie de Portraits* du poète persan Gaffari, et laissé un *Divan* estimé. Sa mort arriva en 1644.

ZEINEB, femme poète, naquit, suivant les uns, à Kastamouni, dans l'Asie Mineure, et, suivant d'autres, à Amasie, où son père exerçait les fonctions de juge. Il est triste de voir cette incertitude régner sur le lieu de naissance d'une femme célèbre, qui a honoré son sexe et son pays par un talent poétique d'une nature particulière ; car à la peinture des charmes de l'amour se joint dans ses vers l'expression des sentiments virils et guer-

riers dont son cœur était animé. Contemporaine de Mahomet II, elle éprouva pour ce conquérant une inclination à laquelle il paraît qu'il ne se montra pas insensible, puisqu'il accepta la dédicace du recueil de ses poésies. Je serais même porté à croire que la jolie pièce de l'*Absence*, dont ce sultan est l'auteur (voyez p. 77), lui fut inspirée par Zeineb. Quoi qu'il en soit, cette intéressante muse, frayant la route aux femmes poètes turques qui la suivirent, à Mihri, à Sidki et à quelques autres, se contenta de cultiver l'art des vers toute sa vie, et ne s'engagea jamais dans les liens du mariage, qui n'est, après tout, qu'une affreuse servitude en Orient. Le mystère qui enveloppe l'arrivée de Zeineb dans le monde devait aussi en voiler la sortie : on ne sait où ni quand elle mourut.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES AUTEURS.

	Pages.
AASCHIK	123
ABOU SOUOUD (le mufti)	319
ACHMET III (le sultan)	283
ALI VAZI.	253
AMURAT II (le sultan).	191
AMURAT III (le sultan)	209
AMURAT IV (le sultan)	229
BAJAZET (le prince)	257
BAJAZET II (le sultan).	97
BAKI	17
BÉLIGHI	119
DÉLIBOURADER	201
DJEM (le prince)	85
FASLI.	151
FAZIL.	295
GALIB	327
GUVAHI	51
HAFIZ (le grand-vizir)	225

	Pages.
HASSAN	277
HIBÉTULLA, femme poète	237
IBN KATIB	56
KÉMAL (le mufti)	273
KORKOUD (le prince)	167
LAMII.	65
MAHMOUD II (le sultan)	331
MAHOMET II (le sultan)	77
MÉSIHI	1
MIHRI, femme poète	43
MISRI.	171
NABI	179
NEDJATI	337
NÉFII, poète satirique	105
OSMAN	195
RAGHIB (le grand-vizir)	287
SATI	217
SÉLIM I ^{er} (le sultan)	139
SÉLIM II (le sultan)	241
SÉLIM III (le sultan)	303
SIDKI, femme poète	311
SOLIMAN I ^{er} (le sultan)	35
THALII	249
VEHBI	265
YAHIA (le mufti)	245
ZEINEB, femme poète	133

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES PIÈCES DE VERS.

	Pages.
Absence (l'), par <i>Mahomet II</i>	77
Adieux à la Vie, par <i>le prince Bajazet</i>	258
Amour (l'), par <i>Sidki</i>	311
Amour divin (l'), par <i>Aaschik</i>	123
Apparence et la Réalité (l'), par <i>Ali Vazi</i>	254
Arrivée (l'), par <i>Baki</i>	22
Automne (l'), par <i>Baki</i>	20
Avantages de l'Étude (les), par <i>Nabi</i>	179
Aveux, par <i>Baki</i>	23
Beauté (la), par <i>Mésihi</i>	6
Café (le), par <i>Bélighi</i>	119
Cause du Chagrin (la), par <i>Sidki</i>	313
Chant de Mort, par <i>Hibétulla</i>	237
Charmes de l'Hiver (les), par <i>Vehbi</i>	265
Choix d'une Femme (le), par <i>Nabi</i>	182
Choses suffisantes (les), par <i>Raghib</i>	287
Conseils, par <i>Guvahi</i>	51
Corps humain comparé à une Ville (le), par <i>Aaschik</i>	126

380 TABLE ALPHABÉTIQUE DES PIÈCES DE VERS.

	Pages.
Cyprès (le), par <i>Lamii</i>	68
Délire amoureux, par <i>le prince Djem</i>	87
Derviches (les), par <i>Néfi</i>	107
Destinée commune (la), par <i>Nedjati</i>	338
Deux Écritures (les), par <i>Abou Sououd</i>	319
Devoirs d'un Souverain, par <i>Soliman I^{er}</i>	35
Échanson (à un), par <i>Amurat II</i>	191
Écolière (à une), par <i>Vehbi</i>	267
Élan religieux, par <i>Yahia</i>	245
Éloge du poète Baki, par <i>Soliman I^{er}</i>	36
Épilogue, par <i>Lamii</i>	69
Étrier de l'Ame (l'), par <i>Bajazet II</i>	99
Favori Hussein Aga (à son), par <i>Sélim III</i>	303
Femme (à une), par <i>Sélim II</i>	241
Femmes (les), par <i>Fazil</i>	295
Ferme Résolution (la), par <i>Mahomet II</i>	80
Feu (le), par <i>Lamii</i>	67
Fête des Tulipes (la), par <i>Hassan</i>	277
France (la), par <i>le prince Djem</i>	85
Françaises (les), par <i>Fazil</i>	297
Fuite de la Jeunesse (la), par <i>Mahomet II</i>	79
Gourdchi-Mahomet, grand-vizir (contre), par <i>Néfi</i>	105
Goût public (le), par <i>Délibourader</i>	204
Heureux Sultan (l'), par <i>Soliman I^{er}</i>	37
Homme (l'), par <i>Kémal</i>	274
Homme malheureux (l'), par <i>Galib</i>	327
Houris (les), par <i>Ibn Katib</i>	57
Hymne à Dieu, par <i>Sélim I^{er}</i>	139
Idée de la Mort, par <i>Abou Sououd</i>	320

TABLE ALPHABÉTIQUE DES PIÈCES DE VERS. 381

	Pages.
Illusion (l'), par <i>Baki</i>	17
Inscription d'une Fontaine, par <i>Achmet III</i>	283
Janissaires (les), par <i>Thalii</i>	249
Justes Appréhensions (les), par <i>Abou Sououd</i>	321
Larmes de sang (les), par <i>Amurat III</i>	211
Louanges de Mahomet, par <i>Sati</i>	219
Mariage de la Rose et du Rossignol (le), par <i>Fasli</i>	154
Mihri, femme poète (à), par <i>Sati</i>	217
Monastère (sur un), par <i>Amurat IV</i>	231
Monde (le), par <i>Nedjati</i>	337
Mort du prince Korkoud (la), par <i>Délibourader</i>	201
Noble Orgueil, par <i>le prince Korkoud</i>	167
Nuit d'Orage (la), par <i>le prince Djem</i>	89
Paix de l'Ame (la), par <i>Sélim I^{er}</i>	144
Parole (la), par <i>Lamii</i>	65
Plainte d'Amour, par <i>Baki</i>	19
Pont de Mustapha (sur le), par <i>Délibourader</i>	203
Portrait de Néfii, par <i>Néfi</i>	110
Préceptes moraux, par <i>Kémal</i>	273
Prière, par <i>Mahmoud II</i>	331
Prière du Matin (la), par <i>Osman</i>	195
Printemps (le), par <i>Mésihi</i>	1
Prise de Bagdad (la), par <i>Amurat IV</i>	232
Prisonnier royal (le), par <i>Sélim III</i>	305
Projet et l'Action (le), par <i>Sélim I^{er}</i>	143
Rédempteur (le), par <i>Misri</i>	171
Réflexions philosophiques, par <i>Raghib</i>	289
Règles de Conduite, par <i>Néfi</i>	109
Remerciement au poète Guvahi, par <i>Mihri</i>	45

	Pages.
Réponse au Message du grand-vizir Hafiz, par <i>Amurat IV</i> .	230
Résignation (la), par <i>Mihri</i>	44
Retour à Dieu, par <i>Amurat III</i>	209
Retraite (la), par <i>Baki</i>	25
Rêve de Royauté, par <i>le prince Bajazet</i>	257
Rose et le Rossignol (la), par <i>Fasli</i>	151
Sage Conseil, par <i>Ali Vazi</i>	253
Séparation (la), par <i>le prince Djem</i>	88
Solitude (la), par <i>Misri</i>	173
Sort inévitable (le), par <i>Sati</i>	220
Sultan Amurat IV (au), par <i>Hafiz</i>	225
Sultan Mahomet II (au), par <i>Zeineb</i>	134
Tourment d'Amour (le), par <i>Mihri</i>	43
Véritable Vie (la), par <i>Amurat III</i>	212
Verre d'eau (le), par <i>Mahmoud II</i>	332
Vie humaine (la), par <i>Baki</i>	24
Vieillard à une Jeune Fille (un), par <i>Bajazet II</i>	97
Vin (le), par <i>Baki</i>	21
Yeux et le Cœur (les), par <i>Yahia</i>	246

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

	Pages.
DÉDICACE	V
PRÉFACE.	IX
PRÉCIS de l'Histoire de la poésie chez les Turcs	XXI

MÉSIHI.

Le Printemps	1
La Beauté.	6
<i>Notes et Éclaircissements</i>	9

BAKI.

	Pages.
L'Illusion	17
Plainte d'Amour	19
L'Automne.	20
Le Vin	21
L'Arrivée	22
Aveux	23
La Vie humaine.	24
La Retraite	25
<i>Notes et Éclaircissements</i>	27

LE SULTAN SOLIMAN I^{er}.

Devoirs d'un Souverain	35
Éloge du poète Baki.	36
L'Heureux Sultan.	37
<i>Notes et Éclaircissements</i>	39

MIHRI, FEMME POÈTE.

Le Tourment d'Amour.	43
La Résignation.	44
Remercement au poète Guvahi	45
<i>Notes et Éclaircissements.</i>	47

TABLE DES MATIÈRES. 385

GUVAHL.

	Pages.
Conseils.	51
<i>Notes et Éclaircissements</i>	53

IBN KATIB.

Les Houris.	57
<i>Notes et Éclaircissements</i>	61

LAMII.

La Parole	65
Le Feu	67
Le Cyprés.	68
Épilogue	69
<i>Notes et Éclaircissements</i>	71

LE SULTAN MAHOMET II.

L'Absence	77
La Fuite de la Jeunesse	79
La ferme Résolution.	80
<i>Notes et Éclaircissements</i>	81

LE PRINCE DJEM, FILS DE MAHOMET II.

	Pages.
La France	85
Délire amoureux	87
La Séparation	88
La Nuit d'Orage	89
<i>Notes et Éclaircissements</i>	91

LE SUTAN BAJAZET II.

Un Vieillard à une Jeune Fille.	97
L'Étrier de l'Ame.	99
<i>Notes et Éclaircissements</i>	101

NÉFII, POÈTE SATIRIQUE.

Contre Gourdchi-Mahomet, grand-vizir sous Mustapha I ^{er} . . .	105
Les Derviches	107
Règles de Conduite	109
Portrait de Néfii par lui-même.	110
<i>Notes et Éclaircissements</i>	113

BÉLIGHI.

Le Café.	119
<i>Notes et Éclaircissements</i>	121

TABLE DES MATIÈRES. 387

AASCHIK.

	Pages.
L'Amour divin	123
Le Corps humain comparé à une Ville	126
<i>Notes et Éclaircissements</i>	129

ZEINEB, FEMME POÈTE.

Au Sultan Mahomet II.	133
<i>Notes et Éclaircissements</i>	135

LE SULTAN SÉLIM I^{er}.

Hymne à Dieu	139
Le Projet et l'Action.	143
La Paix de l'Ame.	144
<i>Notes et Éclaircissements</i>	145

FASLI.

La Rose et le Rossignol	151
Le Mariage de la Rose et du Rossignol.	154
<i>Notes et Éclaircissements</i>	157

LE PRINCE KORKOUD, FILS DE BAJAZET II.

	Pages.
Noble Orgueil	167
<i>Notes et Éclaircissements</i>	169

MISRI.

Le Rédempteur.	171
La Solitude	173
<i>Notes et Éclaircissements</i>	175

NABI.

Les Avantages de l'Étude.	179
Le Choix d'une Femme	182
<i>Notes et Éclaircissements.</i>	185

LE SUTAN AMURAT II.

A un Échanson	191
<i>Notes et Éclaircissements</i>	193

TABLE DES MATIÈRES. 389

OSMAN.

	Pages.
La Prière du Matin.	195
<i>Notes et Éclaircissements.</i>	197

DÉLIBOURADER.

La Mort du prince Korkoud	201
Sur le Pont de Mustapha à Andrinople	203
Le Goût public	204
<i>Notes et Éclaircissements.</i>	205

LE SULTAN AMURAT III.

Retour à Dieu	209
Les Larmes de sang	211
La véritable Vie	212
<i>Notes et Éclaircissements</i>	213

SATI.

A Mihri, femme poète.	217
Louanges de Mahomet	219
Le Sort inévitable	220
<i>Notes et Éclaircissements.</i>	221

LE GRAND-VIZIR HAFIZ.

	Pages.
Au Sultan Amurat IV	225
<i>Notes et Éclaircissements</i>	227

LE SULTAN AMURAT IV.

Réponse au Message du grand-vizir Hafiz	229
Sur un Monastère	231
La Prise de Bagdad	232
<i>Notes et Éclaircissements</i>	233

HIBÉTULLA, FEMME POÈTE.

Chant de Mort	237
<i>Notes et Éclaircissements</i>	239

LE SULTAN SÉLIM II.

A une Femme	241
<i>Notes et Éclaircissements</i>	243

TABLE DES MATIÈRES. 391

LE MUFTI YAHIA.

	Pages.
Élan religieux	245
Les Yeux et le Cœur	246
<i>Notes et Éclaircissements</i>	247

THALII.

Les Janissaires	249
<i>Notes et Éclaircissements.</i>	251

ALI VAZI.

Sage Conseil	253
L'Apparence et la Réalité.	254
<i>Notes et Éclaircissements</i>	255

LE PRINCE BAJAZET, FILS DE SOLIMAN 1^{er}.

Rêve de Royauté	257
Adieux à la Vie	258
<i>Notes et Éclaircissements</i>	261

VEHBI.

	Pages.
Les Charms de l'Hiver	265
A une Écolière	267
<i>Notes et Éclaircissements.</i>	269

LE MUFTI KÉMAL.

Préceptes moraux	273
L'Homme	274
<i>Notes et Éclaircissements.</i>	275

HASSAN.

La Fête des Tulipes.	277
<i>Notes et Éclaircissements</i>	279

LE SULTAN ACHMET III.

Inscription d'une Fontaine.	283
<i>Notes et Éclaircissements</i>	285

TABLE DES MATIÈRES. 393

LE GRAND-VIZIR RAGHIB.

	Pages.
Les Choses suffisantes	287
Réflexions philosophiques	289
<i>Notes et Éclaircissements</i>	291

FAZIL.

Les Femmes	295
Les Françaises	297
<i>Notes et Éclaircissements</i>	299

LE SULTAN SÉLIM III.

A son Favori Hussein-Aga	303
Le Prisonnier royal.	305
<i>Notes et Éclaircissements</i>	307

SIDKI, FEMME POÈTE.

L'Amour	311
La Cause du Chagrin	313
<i>Notes et Éclaircissements</i>	315

LE MUFTI ABOU SOUOUD.

	Pages.
Les Deux Écritures	319
Idée de la Mort	320
Les justes Appréhensions	321
<i>Notes et Éclaircissements</i>	323

GALIB.

L'Homme malheureux	327
<i>Notes et Éclaircissements</i>	329

LE SULTAN MAHMOUD II.

Prière	331
Le Verre d'eau	332
<i>Notes et Éclaircissements</i>	333

NEDJATI.

Le Monde	337
La Destinée commune	338
<i>Notes et Éclaircissements</i>	339

NOTICE BIOGRAPHIQUE par ordre alphabétique de chacun des

Poètes qui figurent dans ce Recueil	341
Table alphabétique des Auteurs	377
Table alphabétique des Pièces de vers	379

ERRATA.

Page 79, vers 23, au lieu de *songe à les envahir*, lisez : vise à les envahir.

Page 230, vers 18, au lieu de *serviteur*, lisez : ministre.

Page 311, après le 7^{me} vers, ajoutez celui-ci :

Et dans cet objet seul placer son bien suprême.

